Chouchik Dasnabédian

Zabel Essayan
ou
l'univers lumineux de la littérature

Catholicossat Arménien de Cilicie
Antélias — Liban
1988

Chouchik Dasnabédian

Zabel Essayan
ou
l'univers lumineux de la littérature

Catholicossat Arménien de Cilicie
Antélias - Liban
1988

© Catholicossat Arménien de Cilicie
Antélias – Liban
© 2020 Tous droits réservés

Chouchik Dasnabédian
Zabel Essayan ou l'univers lumineux de la littérature
Imprimerie Catholicossat Arménien de Cilicie

AVANT-PROPOS

Ce travail consiste en un mémoire de maîtrise présenté, en juin 1980, à l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, sous la direction de M. le Professeur Daniel Leuwers.

Il comprend une brève étude sur la vie et l'œuvre de Zabel Essayan, suivie d'une analyse plus détaillée de quelques uns de ses écrits les plus importants. Une bibliographie présente ensuite les œuvres nombreuses de Essayan, de même que, dans la mesure où il nous documenter dans des conditions souvent précaires, la Presque totalité de ses nouvelles et articles disséminés à travers la presse arménienne de l'époque. Suivent deux textes rédigés en français par Essayan elle-même, puis un certain nombre de nos traductions de pages extraites de chefs-d'œuvre tells que Dans les ruines, *Le dernier calice* et *Les Jardins de Silihdar*.

Nous voulons exprimer ici notre reconnaissance à tous ceux, parents et amis, qui ont jadis apporté leur soutien intellectuel et moral à l'élaboration de ce texte. Mais nous tenons surtout à dire notre vive gratitude et respect à l'égard de S.S. de Catholicos Karékine II de Cilicie, à qui revient l'initiative de la publication de cet ouvrage.

Antélias, le 26 novembre 1987

Chouchik Dasnabédian

INTRODUCTION

Constantinople. 1900.

En ce début de siècle, au moment où Zabel Essayan fait son entrée sur la scène littéraire, la Capitale de l'Empire Ottoman est un des grands centres de la vie arménienne. La communauté y est active, écoles, institutions, journaux et maisons d'édition foisonnent, les lettres arméniennes y fleurissent et sont déjà décimés par les massacres hamidiens de 1894-96 et toujours soumis à l'arbitraire et à la tyrannie de l'administration turque, ne pouvaient encore que rêver.

Bien que situé lui-même en dehors de l'Arménie historique, ce centre privilégié est donc, en fait, la véritable «Capitale» des Arméniens de l'Empire, tant sur le plan politico-social (Siège du Patriarcat Arménien) que culturel. C'est en même temps leur «fenêtre» traditionnelle sur la civilisation occidentale et sur les grands courants de la pensée et de la littérature européennes. Mais c'est aussi le principal point d'attache de la diaspora arménienne d'Europe et d'Amérique, compose essentiellement d'anciens sujets ottomans ayant fui les persécutions turques.

Dans le domaine littéraire et journalistique, l'arménien modern (achkharabar) prédomine déjà largement. Il s'est progressivement affranchi de la tutelle de l'arménien classique (grabar), dont les défenseurs se font de plus en plus rares, et a presque acquis sa forme et sa pureté actuelles. La littératures arménienne-occidentale moderne s'est forge depuis près d'un demi-siècle déjà. Après un début fortement influence par le romantisme français, elle a subi vers les années 1880 un changement radical, les effusions de toutes sortes (lyriques, patriotiques, etc.) cédant la place aux études des mœurs et du milieu spécifiquement arméniens, sur le modèle du réalisme occidental. Mais déjà, vers 1900, l'école

réaliste proprement dite vit ses derniers jours[1]. Le symbolisme vient d'être importé d'Europe, mais il ne dépassera pas les limites d'une certaine «sensibilité artistique»[2]; il va s'exprimer dans un genre littéraire particulièrement en vogue à l'époque: le poème en prose. Essayan passera par là.

C'est alors qu'apparaissent sur la scène littéraire arménienne Missak Medzarents, Diran Tcherakian (Indra), Rouben Zartarian, Daniel Varoujean, Siamanto, Vahan Tékéyan et Zabel Essayan, pour ne citer que les principaux noms de cette génération littéraire arménienne-occidentale qui, faute d'une appellation plus spécifique, a été désignée sous le nom de «génération des esthètes» (1900-1915/1920). Cette génération ne forme pas, à proprement parler, une nouvelle école littéraire, mais, malgré leurs différences de genre, souvent importantes, tous ces écrivains présentent un dénominateur commun: le culte de l'art, plus particulièrement, celui de la finesse et de la beauté de la langue arménienne. La littérature arménienne-occidentale s'enrichira dès lors d'œuvres aussi solides qu'originales (poésie, romans, nouvelles, chroniques, pamphlets, écrits satiriques). L'expression littéraire va utiliser désormais les possibilités les plus raffinées du métier. L'arménien occidental modern deviendra de plus en plus fin, subtil et riche en couleurs. La poésie atteindra une opulence jusqu'alors inégalée. Le théâtre fera aussi des Progress. Comment l'écrit H. Thorossian. «les genres les plus fins des lettres européennes eurent ainsi leurs représentants arméniennes»3.

Avec la proclamation de la Constitution ottoman, en 1908, une nouvelle ère s'installe, riche en promesses et en possibilités. La vie nationale arménienne s'épanouit largement dans le cadre de l'Empire, et la suppression de la censure contribue à une libé-

---

[1] Les plus grands noms de cette école sont Zohrab, Arpiarian, Pachalian, Hrand, Tchobanian et Gamsaragan.

[2] **Hagop Ochagan**, - *Panorama de la littérature arménienne – occidentale*, tome VI. Beyrouth, p.19.

[3] **H. Thorossian**, - Histoire de la littérature arménienne des origines jusqu'à nos jours (en français),

ration de la parole si longtemps enchaînée. C'est le réveil, l'annonce d'un renouveau total.

Parallèlement à la littérature qui fleurit à Constantinople, des œuvres aux accents folkloriques se créent dans les provinces, grâce surtout au talent et à la ferveur populaire des Zartarian et des Telgadintsi. Par ailleurs, la diaspora d'Europe et d'Amérique contribue elle aussi à ce mouvement de renouveau et à l'essor des lettres qui l'accompagne.

Cette époque est l'une des plus grandioses de la littérature arménienne, malgré sa courte durée. On se figure aisément – mais hélas! avec amertume – l'ampleur et l'épanouissement sublime qu'auraient atteints les lettres arméniennes dans les décennies suivantes si, en 1915, le génocide n'avait mis fin, avec l'holocauste de toutes les grandes figures de la culture, de la pensée, de la littérature et de l'art des Arméniens-occidentaux, à tant d'espoirs nouveaux, à tant de belles promesses.

*

* *

Lorsque Zabel Essayan commence à écrire, la scène littéraire arménienne de Constantinople connaît déjà quelques noms de femmes de lettres et d'intellectuelles, dont Sibylle[1]. Serpouhie Dussap[2] vient de mourir. Marie Sevadjian[3], Mannig Berbérian[4], Haïganouche Mark[5], Archagouhie Théotig et Anaïs signent leurs

---

[1] **Sibylle** est le pseudonyme de **Mme Zabel Assadour** (1863-1934). Elle laisse un roman: Le cœur d'une femme (1891), et des recueils de poèmes: Reflets (1901), Des âmes féminines (1926), etc.

[2] **Serpouhie Dussap** est, chronologiquement, la première femme de lettres arméniennes (1842-1902). Ses trois romans: *Maïda* (1883), *Siranouche* (1884) et *Araxia* (1887), ont connu, à l'époque, un grand success. D'inspiration romantique, ils sont aussi à l'avant-garde des revendications féminines.

[3] **Marie Sevadjian** laisse deux romans: *Une Arménienne à Paris et Mariage forcé.*

[4] **Mannig Berbérian** a publié Pages en prose (1911), *Le chemin ensoleillé* (1931) et *L'enfant païen* (1945). Elle a traduit en arménien *Salomé* d'Oscar Wilde.

[5] **Haïganouche Mark** était surtout célèbre par son action militante au sein du mouvement féministe. Voir *Haïganouche Mark, sa vie et son œuvre*, (Istamboul, 1954).

premiers essais. Mis à part ces quelques noms d'une valeur relative, la plupart des «poétesses" de l'époque se contente de pasticher, d'une manière sophistiquée et inintelligente, les poèmes quelque peu précieux de la très renommée Sibylle.

La littérature féminine restait donc prisonnière d'un dilettantisme moyennement sérieux. Essayan viendra à temps pour révolutionner cette conception assez bourgeoise de l'art d'écrire, qui était dominante parmi les femmes de lettres arméniennes de la fin du 19e siècle.

Cependant, «la plus grande femme de lettres arménienne»[1], se situant elle-même sur la lignée de celles qui l'avaient précédé, en est aussi comme l'heureux aboutissement. Son œuvre prend ses racine set s'épanouit d'abord à Constantinople, grand centre des lettres et de la culture arméniennes occidentales. Vient ensuite, après le génocide de 1915, une période diasporique (pays balkaniques, Tiflis et surtout Paris). Une rupture se produit enfin vers 1933, lorsque Essayan se fixe définitivement en Arménie Soviétique, devenue le principal foyer de la littérature arménienne-orientale. Mais malgré les nombreuses influences qu'elle subit à Erevan, malgré le revirement idéologique qui affecte parfois son écriture même, Essayan restera toujours profondément marquée par la tradition arménienne-occidentale.

L'intérêt particulier de son œuvre provident peut-être du fait qu'elle se situe au Carrefour des divers milieu et courants de la vie et de la culture arméniennes des premières décennies du 20e siècle, c'est-à-dire à une période cruciale de l'histoire des Arméniens.

*

* *

---

[1] **Archagouhie Théotig** (1876-1922) est l'épouse de Théorig qui, de 1907 à sa mort (1928), publia régulièrement le très populaire *Almanach pour tous*, sorte de recueil encyclopédique.

Essayan servit avec passion les lettres arméniennes. Sa belle prose musicale, tantôt nerveuse, est à l'image de la passion de sa mission. Dans les mains de Essayan, l'arménien occidental, affranchi de l'emprise du grabar, devient un instrument extraordinairement fin et musical.

L'écriture de cette dame est comme un écho de son propre psychisme, comme le reflet d'une cadence intérieure cristalline, pure. Essayan jouit sans cesse de l'écriture et émeut son lecteur par la sincérité et l'authenticité de sa parole. A travers des œuvres multiples et différentes, Essayan **se dit** en toute vérité. Ochagan[1] notre qu'écrire, pour elle, «est une continuation du vivre»[2]. L'écriture de Essayan ne sera jamais un vain artifice; on n'y trouve aucune affectation, aucune superfluité stylistique. Toujours à la recherché d'une vérité humaine, elle a su exprimer les émotions, aussi riches que profondes, de la sensibilité féminine.

Le roman arménien-occidental doit beaucoup à Essayan qui y chante l'amour, le mal d'amour, le rêve d'amour (*Le dernier calice*). Dans une chronique autobiographique, elle recompose le monde inoubliable et magique de son enfance à Scutari (*Les Jardins de Silihdar*). Essayan réussit par ailleurs à transmettre au monde la tragédie de son people immolé: le texte de Dans les ruines n'a cessé depuis lors de troubler douloureusement le cœur de tout être humain.

---

[1] **Hagop Ochagan** (1883-1948), écrivain, critique et historien de la littérature. Il laisse une œuvre immense et riche: nouvelles (*Les humbles*, 1921), romans (*Dzag-Bdoug*, 1929-30, *Des survivances*, 1931-34, etc.), critique et histoire littéraires (*Littérature arménienne*, 1942, *La Diaspora et la vraie poésie*, 1945, et enfin le monumental *Panorama de la littérature arménienne-occidentale* à partir de 1945).

[2] H. Ochagan, - *Panorama de la littérature arménienne-occidentale*, tome VI, p. 343.

L'ECRIVAIN ET SON IMAGE

a) ELEMENTS POUR UNE BIOGRAPHIE DE ZABEL ESSAYAN

Zabel Hovhannessian est née en 1879, à Scutari, un des quartiers les plus pittoresques de Constantinople[1]. La jeune Zabel fait ses études primaires et complémentaires à l'Ecole Sainte-Croix de Scutari. Elève d'Archag Tchobanian, elle se fait assez tôt remarquer par l'illustre home de lettres, qui publie les premiers essais de Zabel dans les revues qu'il dirige: *Anahid* et *Dzaghig (Fleur).*

Lorsque Zabel Hovhannessian a dix-sept ans, son père l'envoie à Paris, où elle suit bientôt les cours de littérature de la Sorbonne. En 1990, elle épouse à Paris le peintre-sculpteur Dikran Essayan. Elle collabore déjà, à cette époque, à des revues littéraires françaises dont Mercure de France, Humanité nouvelle et Ecrits pour l'art.

En 1902, Zabel Essayan est de retour à Constantinople. Tout en continuant d'écrire, elle enseigne dans les écoles arméniennes de la Capitale. Le nom de Essayan est déjà fort estimé dans les milieu intellectuels arméniennes. Cependant, jusqu'en 1908, la situation politique plus que difficile empêchera la libre éclosion du talent de la jeune écrivain. Ce n'est qu'après la proclamation de la Constitution ottoman et la chute d'Abdul-Hamid, prise elle-même dans la vague de liesse et d'enthousiasme collectif qui s'ensuit, Essayan va réellement se découvrir, s'épanouir, créer.

Essayan parle, écrit, combat. En 1909, à la suite des nouveaux massacres de Cilicie, une commission d'enquêter est créée par le Patriarcat Arménien de Constantinople. Zabel Essayan en fait partie. Elle se rend sur les lieux de la tuerie, où elle contribue avec ferveur à l'œuvre de protection des orphelins arméniens. Elle léguera à la littérature arménienne une œuvre maîtresse née

[1] Scutari ou Usgudar était un quartier populaire arménien de Constantinople.

des cendres de la Cilicie immolée, une image vivante et frémissante de la Douleur et de l'Espérance de son people[1].

En 1915, c'est par pur hasard qu'elle est rescapée du génocide perpétré par les Jeunes-Turcs. Elle réussit à passer en Bulgarie, d'où elle se rend au Caucase. Dans ce secteur oriental de la vie arménienne, Zabel Essayan continue de contribuer aux activités nationales et culturelles. Malgré la guerre et ses privations, malgré les difficultés de tout ordre, elle ne s'arrête pas d'écrire. Ses romans et ses nouvelles les plus célèbres s'échelonnent entre 1910 et 1920/1922.

Après la chute de l'Arménie libre, fin 1920, Essayan se rend à nouveau à Constantinople, puis à Paris où elle résidera pendant plus de dix ans.

A Paris, Essayan s'occupe activement des réfugiés et des orphelins arméniens. Au cours de ces années d'exil, un changement d'orientation politique s'opère progressivement en elle, et l'écrivain se sent de plus en plus attirée par la réalité soviétique. En 1927, elle visite l'Arménie Soviétique. A son retour à Paris, elle publie une chronique intitule *Prométhée libéré*, où elle présente aux lecteurs de la Diaspora une image de la résurrection de la mère-patrie. A partir de cette époque, Essayan s'enlise de plus en plus dans le rôle de propagandiste soviétique. Elle écrit, publie des pamphlets et des journaux, et se jette délibérément dans des aventures politiques souvent malheureuses.

En 1933, enfin, répondant à l'invitation du gouvernement de l'Arménie Soviétique, Zabel Essayan retourne à Erévan et s'y fixe. Tout en poursuivant ses activités littéraires, elle enseigne la littérature occidentale, la littérature français notamment, à l'Université d'Erévan.

Triste récompense de ses enthousiasmes nouveaux des années d'après-guerre: en 1937, l'année même où ses œuvres complètes étaient publiées à Erevan, Zabel Essayan, aux rangs de l'élite littéraire, intellectuelle et artistique de l'Arménie Soviétique,

---

[1] **Zabel Essayan**, - Dans les ruines.

est exile de son pays vers une destination inconnue. Les grandes purges staliniennes commençaient.

Certains rentrèrent par la suite, mais on n'entendit plus parler de Zabel Essayan.

On dit que la Première Dame de la littérature arménienne est morte quelque part en Sibérie, probablement vers 1943.

b) PRESENTATION DE L'ŒUVRE

Le beau talent de Zabel Essayan s'est manifesté à travers un grand nombre de genres littéraires: poème en prose, chronique, pamphlet, page impressionniste, nouvelle et roman. Ochagan écrit: «L'œuvre de Madame Essayan dépasse par son ampleur la somme littéraire de toutes nos autres femmes de lettres réunies. Cette constatation constitue à elle seule un témoignage beau beau et juste de son tempérament d'écrivain authentique. Et une prévue, en même temps, non seulement de son originalité et de sa distinction vis-à-vis du cortège des noms du même sexe, mais aussi de la qualité supérieure de son art»[1].

Pendant un peu plus de quarante ans, Essayan n'a cessé d'écrire. La presse littéraire arménienne des années 1900-1935/40 est riche de ses écrits et des articles aussi nombreux que divers.

A dix-sept ans, Zabel Hovhannessian fait ses premiers pas littéraires dans la revue *Dzaghig* de Tchobanian, publiée à Constantinople, avec un petit poème en prose intitule *Hymne à la nuit*[2]. Le texte invoque la nuit, «lieu recherché», terre d'absolu qui engloutit mais console. L'obsession de la mort et la recherché angoissée de subterfuges pour la fuir annoncent déjà l'œuvre future de la romancière. Ce premier texte de Essayan trace en même temps un désir de conquête, d'exploration d'épaisseurs inconnues, désir qui s'ouvre inévitablement sur le pressant besoin de l'incantation, du **chant**.

Un autre texte, *Le fakir*[3], dédié à Rouben Zartarian[4], reprend

---

[1] **H. Ochagan**, - *"Zabel Essayan"* dans *Panorama de la littérature arménienne occidentale*, tome VI, pp. 252-253.

[2] *Dzaghig*, 1895, N°1, p. 17.

[3] *Dzaghig*, 1904, N°8, pp.381-386.

[4] **Rouben Zartarian**, poète, écrivain et publiciste révolutionnaire arménien, né en 1874 et victime du génocide de 1915. Auteur de *Crépuscule matinal* (1910).

les mêmes thèmes. Le fakir, tel l'écrivain, travaille contre les pulsions de mort. Sa voix, énigmatique, **porte** la mort mais en est en même temps comme une conjuration. Cette voix est proche de celle de la littérature. L'écriture semble être la solution possible, car à l'image du salut.

Ces thèmes sont également présents dans *Un désir*[1], *La mort*[2], Mon enfant[3] et La barque[4]. Les deux derniers textes sont des poèmes en prose, écrits d'abord en français et publiés dans la revue de René Ghil, *Ecrits pour l'art*. Ils ont été traduits en arménien et publiés, toujours en 1905, dans la revue *Massis* de Constantinople.

L'obsession de la mort, présente même en amour, se poursuit dans Le yachmak, ainsi que dans un poème en prose particulièrement réussi, mais écrit beaucoup plus tard, *A l'heure du soir*[5].

Mais la mort n'est pas qu'un problème métaphysique. Sa forme violente a toujours été une réalité quotidienne pour les Arméniens de Turquie. Une nouvelles intitulée *L'espoir de la vieille*[6] condense en quelques pages très émouvantes la douleur et la foi d'une vieille Arménienne ayant perdu fils et petit-fils pendant des massacres.

*

* *

---

[1] Revue *Louïs*, 1908, N°16, pp. 527-528.

[2] Revue *Anahid*, 1898, pp. 171-173.

[3] *Ecrits pour l'art*, Paris, 1905, N°1, et N°3.

[4] *Anahid*, 1899, pp.11-13.

[5] Publié dans la revue *Navassarte*, en 1911. Essayan l'écrivit à la suite du décès de son père qu'elle adorait et qui avait toujours eu une influence déterminante sur sa vie personnelle et littéraire. C'est le seul regard de son père qui – dit-elle – lui a permis « d'entrevoir, dans la fragilité de ma vie, le frisson de l'espoir d'éternité, ô père!...». Et elle termine son texte sur ces mots: «… mon âme triste et désespérée, alourdie d'anxiété par la longue et vaine attente de l'inspiration de paix que ton dernier regard, intense, limpide et suprême, me promettait».

[6] Dans *Aztag*, 1909, N°12, pp.179-181.

Venons-en aux écrits plus importants de cette première période de l'œuvre qui se prolonge jusqu'en 1910.

Dans la salle d'attente, roman publié en 1903 dans la revue *Dzaghig* dirigée par Mikaël Chamdandjian[1]. Le texte **dit** les émotions et les souffrances d'une jeune mère indigente qui, dans une salle commune d'un hôpital parisien, implore une aide pour son nourrisson. Ce roman a d'abord été écrit en français, puis traduit en arménien par l'auteur.

Les crépuscules de Scutari, nouvelle publiée en 1905 dans la revue littéraire *Arévelian Mamoul* de Smyrne[2]. Essayan y décrit la beauté naturelle de Constantinople ainsi que les impressions qu'elle a gardées de certaines familles arméniennes de Scutari. Elle y médite en même temps sur l'art et l'esthétique. L'œuvre se caractérise par un abondant lyrisme. Le texte s'achève sur le souvenir d'une visite au tombeau de Tourian[3], le merveilleux «rossignol de Scutari»[4].

Des gens comme il faut, roman publié en 1907, est une étude psychologique. Les héros de ce roman sont des descendants de vieilles familles d'amiras; ils traînent leur vie dans une atmosphère de corruption et de débauche.

L'égarement, nouvelle parue dans l'hebdomadaire Massis en 1907, raconte les amours d'une certaine Aroussïag.

Les soumis et les révoltés, nouvelle publiée dans la revue Azad pème du Caire en 1906 (sous le pseudonyme de Chahan) et la revue *Tsaïn haïreniats* de New-York en 1909. Elle décrit la vie des travailleurs arméniens de Constantinople, leur amour de la liberté et leur sentiment de révolte contre toute forme d'oppression.

---

[1] Zabel Essayan, en 1903 et 1904, dirigea la rubrique "Femmes" de cette même revue. Elle y a signé de nombreux articles relatifs aux femmes et à la cause féminine.

[2] *Arévelian Mamoul (Presse d'Orient)*: revue publiée à Smyrne de 1871 à 1909, sous la direction de Mathéos Mamourian.

[3] **Bedros Tourian** (1851-1872), poète romantique arménien. Mort très jeune, il n'en a pas moins été une des grandes figures de la Renaissance intellectuelle et artistique arménienne du 19e siècle.

[4] Une suite à ce texte, *Le cimetière de Scutari*, a vu le jour par la suite dans le premier tome d'une anthologie intitulée *Avant-goût de la littérature arménienne moderne* (Constantinople, 1910).

Les faux-génies, roman écrit en 1904-1905 mais publié à Constantinople en 1909 seulement. Des extraits avaient paru dans *Arévelian Mamoul* en 1905. Il s'agit d'un roman satirique tire de la vie de certains écrivais arméniens (Archag Tchobanian, Souren Barthevian et surtout Diran Tcherakian) qui vivaient à Paris vers le début de ce siècle. L'ironie est le caractère dominant de l'œuvre. Le héros principal se nomme Dadjad Tcharekian (écriture para grammatique de Tcherakian)[1]. Essayan veut ridiculiser les «faux-génies» qui cherchent vainement la gloire à Paris.

*
* *

La seconde période de l'œuvre (à partir de 1910) correspond à la maturité de la romancière. De plus en plus, Essayan se découvre à travers ses héroïnes. Elle ne fait désormais que dessiner son propre portrait, grâce à de nombreux modèles féminins dans lesquels se serait retrouvée n'importe quelle femme. Ces modèles créés sont autant d'expressions possibles de la psyché féminine. De 1910 à 1928 paraissent *Heures d'angoisse, Le roman, Quand on n'aime plus, Le voile, Mon âme exile, Le dernier calice, Méliha Nouri Hanoum, Les forces en déroute, L'obstacle,* etc.

Le texte autrement important de Dans les ruines paraît en 1911. Avec une véracité extraordinaire, Essayan y retrace l'indicible tragédie des massacres d'Adana de 1909 (Cilicie). Le texte se compose de huit parties: «Cilicie», «Dans les ruines», «La messe», «Les orphelins», «Une journée d'assistance», «Les prisonniers", «Les potences» et «Sur le chemin».

Heures d'angoisse est écrit en 1912 et publié la même année dans la revue *Vosdan* (N°5). Le roman est édité par la suite en 1924. Il raconte les souffrances de la jeune Aroussiag, héroïne de la nouvelle intitulée *L'égarement (1907)*.

---

[1] **Diran Tcherakian** ou **Indra** (1875-1921) est un écrivain aux accents mystiques, touchant au surréalisme. Il a publié *Monde intérieur* (1906), ainsi qu'un recueil de poèmes, *La cyprière* (1908).

Quand on n'aime plus, nouvelle (1914), a pour sujet la traîtrise d'une jeune Arménienne de Constantinople qui sacrifie son fiancé par amour de l'argent. Le texte appartient à la veine réaliste du roman arménien-occidental et donne une image honnête des mœurs et des sentiments des couches populaires arméniennes de l'époque.

Le roman, nouvelle publiée en 1914, dit la naissance et l'élaboration d'un texte Romanesque. L'auteur en est Hrand, jeune intellectuel de Constantinople ayant fait ses études à Paris.

Le voile (1914), ainsi que *Méliha Nouri Hanoum* (1928), **racontent** l'homme et la femme turcs, leurs mœurs amoureux et familiaux.

Mon âme exilée. – La nouvelle, écrite en 1919, a été publiée en 1922 à Vienne (Autriche). Le texte dessine le portrait d'une jeune femme qui souffre en son intérieur et ressent fortement le besoin de créer une œuvre d'art.

L'héroïne, Emma, est à la recherche de sa vérité. L'œuvre d'art – le texte littéraire – pousse à une auto-analyse fondamentale. Emma brûle de pouvoir s'exprimer. La connaissance de soi-même et du monde extérieur vient par l'intermédiaire de la création artistique, du chant littéraire.

Ce chant est d'une véritable harmonie. C'est une voix intérieure qu'il faut capter et «la faire se réfléchir dans l'œuvre d'art». Le but est d'arriver «jusqu'au fond et de sortir victorieuse et magnifiquement conscience». Voilà pourquoi faudra-t-il attendre jusqu'à ce que sonne «… dans le déroulement incolore du temps, l'heure de la création qui contient en elle notre chance et notre gloire».

«L'art est beau et vrai», semble nous dire Emma. L'artiste est beaucoup plus proche de la réalité car il garde en lui, tel un trésor, les secrets infinis de la vie, ainsi que le «souffle de la créativité». Au-delà de toutes les difficultés et de toutes les souffrances, «concentrés sur nous-mêmes, nous devons nous cristalliser»[1].

---

[1] Voir *Mon âme exilée*, Editions «Chirag», Beyrouth, 1972.

Le dernier calice, écrit en 1916, est édité à Constantinople en 1924[1]. C'est avec une finesse exquise et une sensibilité pénétrante que Essayan analyse ici les méandres de la psyché féminine, les jeux et les souffrances de l'amour. Beaucoup plus que les événements extérieurs, Essayan est portée à décrire le mouvement intérieur de ses héros, leur rythme de vie. Ainsi se développe une conception très cristallisée de l'amour, conception profondément sincère, exemple de toute hypocrisie et de toute vulgarité.

Le voyage de Mourad de Sevaz à Batoum fut publié à Boston en 1920. Le texte relate l'odyssée du révolutionnaire Mourad lors de la Première Guerre mondiale.

Le roman intitulé *L'obstacle*, écrit en 1922, trace l'histoire de la très captivante Satig.

Les forces en déroute, roman publié dans la revue Arek de Vienne (Autriche) en 1923-1924, retrace les agitations socio-politiques des Arméniens du Caucase à la veille de la Première Guerre mondiale.

La chronique intitulé *Prométhée libéré* (Marseille, 1928) nous transmet les impressions chaleureuses que Essayan a gardées de son premier voyage en Arménie Soviétique (1927).

*

* *

A Erévan, à partie de 1933-34, Zabel Essayan poursuit ses activités littéraires. Elle signe de nombreux articles dans *Erévan, La Revue littéraire, Littérature soviétique, Arménie Soviétique, Génération littéraire,* etc. Elle y écrit en même temps deux romans: *La chemise de feu* (publié en 1934) et *L'oncle Khachik* (publication posthume, 1966)[2].

---

[1] *Le dernier calice* fut initialement publié dans le 1er numéro de la revue *Kordz* de Bakou (1917). Il vit le jour une deuxième fois, dans *Vosdan* de Constantinople, en 1920-1922.

[2] Les deux premiers chapitres du roman *Mon oncle Khachik* furent publiés, du vivant de l'auteur, dans les No1, 2 et 3-4 de la revue *Littérature soviétique* d'Erévan en 1936.

Dans le premier de ces romans, Essayan décrit la vie difficile des couches populaires de Constantinople. Dans le second, elle parle des mouvements revendicatifs du prolétariat de Constantinople sous le régime du parti «Union et Progrès» (Ittihad) en Turquie. Vassil, Yorgui, Mihran et Khatchik sont des militants. Leurs activités se limitent d'abord à Istanbul; ces révolutionnaires se fixent ensuite à Paris dans le but d'y poursuivre leur lutte. Le nouveau régime (soviétique) établi en Arménie et le renouveau national que connaît leur mère-patrie les remplissent d'un immense bonheur. Il est facile de constater qu'il s'agit là d'un roman de propagande, où quelquefois on reconnaît à peine Essayan.

C'est cependant à cette même période, et toujours en Arménie Soviétique, que Zabel Essayan écrit sa très belle œuvre autobiographique, qui reproduit les souvenirs de son enfance passée à Scutari. Il s'agit de *Les jardins de Silihdar* (1935). Cette évocation artistique de l'enfance de Essayan est merveilleusement réussie et particulièrement vibrante. L'écrivain y recrée un monde euphorique, celui du Scutari lointain et poétique de ses jeunes années. Aussi Zabel Essayan ne cesse-t-elle de nous surprendre par la très grande fraîcheur des sentiments et de la vieille réalité évoqués.

LA LITTERATURE ET SON MONDE

a) «LE DERNIER CALICE» OU L'UNIVERS ROMANESQUE DE ZABEL ESSAYAN

Selon certains critiques, Le dernier calice serait le chef-d'œuvre de Essayan. Ecrit en 1916, il est publié à Istanbul en 1924. Ce roman constitue en fait une très belle étude de la psyché féminine, accomplie avec un art littéraire qui atteint ici son sommet.

Comme c'est souvent le cas chez Essayan, la narration se fait à la première personne. Le roman recrée très probablement quelques épisodes de la propre vie de l'auteur. Cependant, il serait erroné de la considérer comme un écrit autobiographique. L'héroïne, une Arménienne de Constantinople, s'appelle Adrinée. Mais cette figure d'Adrinée est composée de traits psychologiques tellement fins, elle est tellement vivante et totale, qu'il nous est impossible de ne pas admettre que, par moments, Essayan prête à son modèle certains éléments choisis de sa personnalité rayonnante.

Répondant au désir de son ami Archag («Je veux connaître ton âme»)[1] Adrinée écrit le roman de sa vie. Sa parole s'adresse directement à l'ami. D'un rythme ondulant et calme, d'une voix souffrante et passionnée, l'écriture de Essayan reconstitue l'histoire de cet amour, sans jamais perdre sa note éminemment humaine. L'arménien occidental devient ici d'une souplesse et d'une beauté extrêmes. Le texte se développe à la manière d'un beau chant poétique dense et impétueux, d'un poème d'amour et d'émotions où n'existe aucune affectation, aucun détail superflu.

---

[1] *Le dernier calice*, - Constantinople, 1924; page 5.

*
* *

Adrinée/Essayan analyse les ressorts profonds de la psyché féminine. Elle y découvre la loi de l'amour. La réalité est toujours trop faible devant sa puissance.

L'amour devient le chemin de la vérité et du moi retrouvés. Il libère le moi de ses chaînes. Il ne constitue jamais un simple plaisir passager mais correspond au contraire à une absolue liberté intérieure, au goût enivrant de cette liberté. L'amour conduit l'être humain à une véritable connaissance de soi-même. La personnalité d'Adrinée fleurit de nouveau.

L'amour est comme le rêve d'un bonheur idéal, fortement pressenti. Le monde de l'amour reste la porte de l'éternité. Cependant, une question se pose: cet amour, comment existerait-il en dehors de l'écriture qui, véritablement, l'instaure? L'amour le plus merveilleux n'existe, **n'est**, en définitive, que dans et par l'écriture de son texte.

Quand Adrinée aime, elle n'a nul besoin de se justifier devant autrui. Elle a découvert le bonheur suprême. Adrinée est constamment à la recherche d'**une conscience sans ombres**, d'une conscience pleinement possédée. Ainsi seulement accède-t-elle au bonheur. «On dirait qu'un énorme et brillant soleil s'est levé sur l'horizon de ma vie, et tous les nuages se sont dissipés. Surprise et éblouie, je contemple les jeux variés de ses rayons. Je suis heureuse, mon âme pleine d'émotions et d'un trouble qui m'est cher. Je suis heureuse d'un bonheur à tel point total qu'il m'est impossible de me l'expliquer»[1].

Toute la littérature de Essayan peut être considérée comme une tentative de conjuration des ombres et de tout ce qui est confus, informe. L'écrivain est cet être qui, un jour, part à la recherche d'une conscience limpide et pure. L'idéal de l'écrivain

---

[1] *Le dernier calice*, - id., page 21.

serait de créer un univers sans ombres où le mot 'âme' puisse se traduire par celui de 'conscience'.

*
* *

Adrinée désire changer d'être. Le sentiment qu'elle voue à son ami a une dimension métaphysique. Lui seul peut la guérir de la malédiction d'une vie incolore. L'apparition presque divine de l'Autre va changer de en comble l'existence de l'héroïne. L'être moral d'Adrinée se sent ainsi exister. Adrinée naît véritablement à la vie et se libère de la solitude d'être, de l'angoisse de sa conscience. Tout cela, à travers le rayonnement d'une communion chaleureuse.

La promesse s'est enfin accomplie. L'héroïne ne se sent plus exclue de la grâce et de la promesse divines. Tout semble beau, **idéal**. Pourtant, le rêve est éphémère. Adrinée est obligée de retourner à sa vie d'avant le rencontre. Elle ne peut alors que se tourner vers cet autre Autre qu'est le texte, lieu de la catharsis, Lieu Absolu par excellence. **Le texte devient le seul espace de transparence où apparaît pleinement la clarté d'une conscience qui s'est enfin reconnue à elle-même.** De ce point de vue, le médiateur véritable du roman est cette page où s'inscrit une conscience, comme à travers un miroir de vérité, sous la clarté des lumières environnantes. L'objet de l'amour, l'Autre, n'est peut-être qu'un prétexte qui sert à l'élaboration romanesque, au processus de l'écriture.

*
* *

Ce roman nous apparaît en même temps comme la tentative ultime de reconquérir un au-delà perdu, le désir d'établir la spiri-

tualité dans un monde d'où s'absentent les valeurs. Adrinée/Essayan ressent une sorte d'avant-goût du paradis céleste. La romancière, tout comme ses héroïnes, est très sensible à toute promesse de bonheur.

La découverte de l'amour devient ainsi la mystique des héroïnes de Essayan. Celles-ci sont à la recherche des racines du désir; elles ne peuvent renoncer au monde de l'absolu, de l'infini. C'est en ce sens qu'il nous est possible de dire qu'Adrinée et Archag sont des êtres profondément religieux. La métaphore du calice (ou mieux, son symbole) révèle le sens métaphysique de l'amour et l'atmosphère du roman est quasi-religieuse. Le désir reste toujours désir du sacré. La métaphore du calice signale l'idée de plénitude, celle du texte réalisé, de cet espace parfait de l'écriture.

L'écriture et l'amour, à travers un jeu de miroirs à réflexions multiples, se reconnaissent alors comme des éléments homologues. Ils se cristallisent tous ceux au niveau de la métaphore-clef du texte, celle du calice. Le désir de l'écriture (du texte) est donc analogique de l'aspiration au salut; c'est-à-dire du désir de transparence, qui n'est autre que cet état de grâce, promesse de l'amour.

Inévitablement, la voix de l'héroïne se confond ici avec celle de l'écrivain. Le 'moi' fabriqué et écrit d'Adrinée est l'un des 'moi' possibles et imaginés de la romancière (multiples 'moi' de Essayan). Il y a là une sorte de dédoublement de la personnalité, réalisé dans un but strictement littéraire. La conscience de l'Adrinée **qui écrit** n'est pas une conscience névrotique, esclave. La page d'écriture lui assure une transparence et la conscience romanesque reste quand même heureuse. C'est la raison pour laquelle l'œuvre romanesque semble être l'**Unique Bien**. Elle seule assure la réconciliation entre l'éthique et l'esthétique.

Ainsi, le roman impose un certain ordre à la réalité. A un degré plus élevé, il y introduit cette dimension spirituelle incessamment recherchée.

*
* *

Grâce à *La dernier calice* (texte écrit), je n'aurai plus soif,- semble nous dire Essayan. La soif fait boire, elle fait écrire. La production textuelle est toujours écriture d'un manque; et, par conséquent, écriture d'un excès. Entourée de déplaisirs et de tensions en puissance, Adrinée/Essayan ne peut qu'écrire. Pour qu'il y ait plaisir. La production textuelle chez l'écrivain ressemble, à certains égards, à la satisfaction pulsionnelle immédiate chez l'enfant. Le texte est un plaisir possible **et** réel, car il ne cesse d'être principe d'équilibre.

Nous savons déjà que l'obsession de la mort (toujours présente) est, chez Essayan, comme le caractère productif de la négativité. La pulsion de mort, de son côté, tend à une réduction totale des pulsions vitales. Elle veut ramener l'être à l'état inorganique. Or, l'œuvre littéraire est ce qui permet justement d'échapper à l'inorganique. Tout l'effort de Essayan réside en ce mouvement. Il faut, sans tarder, échapper à l'informe, au chaos. La structuration du texte permet à la romancière de maîtriser les pulsions contradictoires et de neutraliser toutes sortes de tensions. Grâce au texte, Essayan arrive à retrouver l'unité de son 'moi', unité constamment menacée.

C'est en ce sens que la présence du destinataire (l'autre, l'ami) est fondamentale dans la structuration (et la production) du texte. La parole de la narratrice lui est directement adressée. Malgré la perspective de plaire (ce qui est une forme de narcissisme déviée), cette parole se présente comme le fondement du salut. Le système d'identification mis en place, le texte romanesque naît à la vie.

*
* *

Tout au long du processus textuel, l'héroïne Adrinée semble de plus en plus la porte-parole de la romancière. Entre l'écrivain et son double s'est opéré ce qu'on peut appeler un **transfert**, - transfert positif et qui amène la romancière à prendre conscience de son propre être. Adrinée/Essayan, sujet désirant, nous fait progressivement découvrir son univers symbolique, son monde intérieur. L'objet de sa quête semble être double, l'amour de l'ami étant inséparable du désir de l'écriture. Mais il s'agit surtout de créer par l'écriture une vie autre, **idéale**. Seule, l'écriture pourrait annuler toutes les frustrations subies et marquer ainsi l'avènement de la jouissance. Cette jouissance correspond en même temps à une reconnaissance de l'Autre. Adrinée, femme mariée, subit une forte cristallisation amoureuse et chante librement cet amour. Mikaël, le mardi l'Adrinée, n'est qu'à l'image des tristes réalités de ce monde. Il est à l'opposé de la jouissance.

Mais quand donc l'ami intervient-il dans le roman ? Il n'apparaît en fait qu'après maintes péripéties de la vie amoureuse d'Adrinée. Déjà, l'épisode du bel officier turc était, en miniature, la promesse de l'extraordinaire «roman» futur de l'héroïne[1]. La présence d'Archag est sans cesse annoncée, toujours différée. Son entrée en scène permet d'écrire; l'Autre seul fait parler. Archag est l'Utopie, sorte de double narcissique d'Adrinée, **imaginaire** et **idéal**. Avec la réapparition obsédante du principe de réalité, la jouissance est toute entière transférée au plan de l'écriture.

L'écriture du désir joue le rôle de catharsis. Mais l'ambiguïté n'est pas pour autant levée. Contre l'écrivain, nous pouvons toujours nous demander si la vérité d'une vie peut se réduire aux mots qui la disent.

*

* *

[1] *Le dernier calice*, - id., pp. 26 à 37.

Si le symbole est défini comme une signe à double sens et qui ajoute un sens autre que le sens manifeste, le «calice» serait ici de l'ordre du symbole. Il est vrai que le symbole du calice n'est pas du tout nouveau. Nous savons qu'il remonte aux origines du christianisme et appartient au langage religieux. Le symbole du calice est ici comme le signe figuré d'une demande d'amour. Il est le «nœud» à défaire où s'articulent métonymie et métaphore.

Le «calice» est donc le point de saisie de l'œuvre. C'est à partir de son apparition littérale dans le texte que se fixent, une fois pour toutes, les différentes chaînes des signifiants et des signifiés. Le calice que l'on boit jusqu'à la lie marque le désir du sujet au signifiant (demande métaphorique d'amour) et à la lettre (désir métonymique du texte, de l'écriture). Le signifié se dit en tant que substance d'une vie.

L'accession au symbolique du «calice» correspond au moment d'organisation, de structuration, du texte du roman. Comme si, au moment précis où apparaît le signifiant d'amour (se métaphore, si l'on veut) génère l'écriture du calice(le récit tout court). Le texte est alors à l'apogée de son développement; le mot magique est enfin prononcé par la narratrice Adrinée/Essayan. Le roman se structure et la romancière peut se reconnaître désormais à travers le personnage de son héroïne. Essayan se retrouvent elle-même dans et par la mise en place de son écriture, écriture adressée à l'Autre (Archag, mais aussi le lecteur).

Les pages 68-69 du roman[1] reflètent, comme en un miroir, toute l'œuvre, sa vérité. Nous pouvons parler ici d'une mise en abyme littéraire où prévaut l'énonciation. Sans l'instance du 'je' subjectif de la narratrice, il n'y aurait sûrement aucune jouissance textuelle profonde. Le plaisir que l'on attend de l'objet esthétique s'est cristallisé au niveau du «calice», qui devient ainsi un élément de communion esthétique. Le plaisir d'amour coïncide avec le plaisir esthétique (littérature) le plus intense. C'est alors que le lecteur, pris dans le mouvement du réseau des identifications,

---

[1] *Le dernier calice*, - Constantinople, 1924.

s'introduit (est introduit) dans le propre jeu du roman et y retrouve peut-être sa propre psyché.

La lettre, ainsi fondée, est à l'image de la lumière cherchée. Elle donne accès à la signification et devient en même temps le lieu privilégié de la jouissance. L'écriture est un monde infiniment multiple où se manifestent l'Autre, sa voix. Elle est communion retrouvée; «conjuration des ténèbres», disait Essayan.

La création du **double** romanesque d'Adrinée correspond à une autoreprésentation de Essayan. Condition nécessaire d'une nouvelle naissance, elle fait jubiler le 'moi' de l'écrivain, 'moi' à l'écoute d'une promesse indéfiniment nouvelle.

Le signifiant «calice» ayant toujours en charge la signification, il nous est enfin possible de dire que *Le dernier calice*, aux yeux de Essayan, devient l'analogon très secrètement chéri d'une action de grâces, d'une eucharistie.

*
* *

Nous sommes amenés à poser ici le problème de la **voix** dans ce roman. La notion paraît difficile à cerner. La voix, porteuse des origines, a une dimension psychique, voire métaphysique.

Le texte du roman *Le dernier calice* est comme une incantation magique où Essayan parle et s'écoute en même temps. L'emprise émotionnelle de la voix est ici fondamentalement signifiante. Cette voix n'est pas à proprement parler la musicalité de la parole du texte. Même si elle reste à l'origine d'un plaisir textuel particulier, elle ne doit pas être confondue avec le chant.

La voix est plainte, elle est jubilation. Elle semble profondément liée à notre être le plus intime. Elle serait peut-être le signe vivant d'une présence **autre**. C'est elle qui érotise l'œuvre, la multipliant à l'infini, créant les échos, les silences même.

Cette polyphonie nous ramènerait au secret de nos origines. Notre vérité serait-elle donc déchiffrable?

Annexe I

La problématique de l'être-femme

Zabel Essayan, figure éminemment féminine, surgit dans une société masculine. L'œuvre littéraire de Essayan est un moment important de la prise de conscience de la femme arménienne moderne. Elle représente une vision particulière de l'Arménienne de Constantinople des années 1900. Toutes ces femmes sont à la recherche de leur identité, de leur être profond.

Ses héroïnes, **images** possibles et parallèles de l'écrivain elle-même, se découvrent à travers les joies et les souffrances de l'amour (et de l'art). Essayan scrute en elles les secrets de la féminité. Toutes ces femmes (dont Zabel Essayan) dépendent énormément de l'Autre, de l'homme. Leur parole féminine s'adresse à cet 'autre', dont la réponse va permettre de se voir comme à travers un miroir. Cette reconnaissance n'est jamais assujettissement. C'est au moment où elle aime que la femme est la plus profondément libre. Le dernier calice pose cette problématique féminine, en des termes presque religieux.

Essayan a toujours voulu toujours de sa liberté. L'écriture, le fait d'écrire, introduit comme au pacte symbolique entre elle et la réalité du monde masculin. Il est vrai pourtant que les contraintes imposés par la société sont souvent très aliénantes. Les doubles romanesques de Essayan, qu'elles s'appellent Adrinée, Satig ou Emma, ne peuvent se retrouver qu'au-delà de toute limitation. Mais jamais leurs gestes ne seront étrangers à leur être intime, profond. Ces femmes cherchent sans cesse ce qu'elles croient être les meilleures solutions. Celles-ci ne sont pas des solutions de facilité.

Malgré toutes les frustrations, l'héroïne de Essayan (Essayan elle-même) se cherche et, infiniment, s'infante. Elle s'exprime avec passion et recherche les échanges sincères, la chaleur de la communication intuitive et totale. Ainsi, l'heureuse présence de l'"autre' pousse Adrinée vers l'écriture (*Le dernier calice*). Tout est alors reconnu; Adrinée et l'"ami' s'incitent réciproquement à se réaliser et se libérer. Adrinée atteint ici la plénitude de sa féminité et se réconcilie avec le monde, pour accepter ses valeurs les plus élevées et rayonnantes de bonté.

Les images féminines de l'œuvre de Essayan sont comme des doubles imaginaires, 'fictifs' (littéraires, si l'on veut), de la propre image de cette dame. Sans cesse, elles nous émeuvent. Zabel Essayan, par cette inscription de 'doubles' romanesques, transmet son nom de femme au-delà de la mort. L'amour restant le problème fondamental de ces femmes, la parole féminine de la romancière assure le seul **Eros**.

Extraordinaire pulsion vitale, la littérature est un des lieux privilégiés de l'amour.

Annexe II

Bref aperçu sur l'univers romanesque de Zabel Essayan

Parmi les différents genres littéraires, Essayan a toujours préféré le genre romanesque qui, disait-elle, convenait le mieux à son tempérament. Dans un article publié en Arménie Soviétique, elle écrit: «Je conçois aisément une pièce de théâtre; j'en vois les héros et les différentes scènes; mais, une fois que je commence à écrire, ma pièce de théâtre se transforme progressivement en roman»[1].

Dans un grand nombre d'articles qui sont autant de réflexions sur le genre romanesque, elle expose sa conception du roman et dit ce qu'elle entend par 'fiction' littéraire'. Ce qui compte est la reproduction 'artistique' d'une idée, l'engagement au second degré d'une vérité humaine. «… Cette idée principale devient une idée fixe et m'incite à esquisser dans ses grandes lignes un ensemble, un roman, qui synthétise en soi toutes les pensées et les sensations qui jaillissent de cette idée»[2].

Quant à la création des héros du roman, elle a toujours lieu au contact de la réalité. «Tel le peintre qui, pour sa composition, a besoin de modèles, d'êtres vivants représentant son idée, de même, en ce qui concerne les héros romanesques, il me faut de modèles toujours puisés dans la vie réelle»[3]. Aussi, le roman doit-il figurer les rapports réciproques et complexes qui existent entre

---

[1] *Génération littéraire*, 1934, N°6-7, pp. 43, 44, 45 et 46.
[2] *Ibid.*, 1934, N°6-7, page 43.
[3] *Ibid.*, pp. 44-45.

les phénomènes réciproques et complexes qui existent entre les phénomènes réels.

La réalité reste la grande inspiratrice, mais elle n'est rien sans cette part de 'fiction' qui fait toute la valeur de l'œuvre créée. Essayan en vient à parler du cheminement propre à l'acte créateur, l'Acte Divin par excellence. «La réalité m'inspire, elle me fournit des intrigues romanesques et est comme l'axe central de mon œuvre, mais c'est après le long processus de la création que tous ces éléments sont transformés en œuvre d'art»[1].

Zabel Essayan connaît très bien les mensonges et les artifices de l'art romanesque. La vie réelle n'est considérée ici que comme un point de départ. Le roman n'est jamais une simple reproduction photographique de la réalité de la vie, mais **la réalisation de ce qui n'était originellement qu'une virtualité, une simple possibilité**. Cette transposition plus ou moins lyrique du réel sera toujours à la recherche d'une **vérité humaine**.

*
* *

L'analyse de Essayan se caractérise par son impressionnisme avant tout. Cet impressionnisme est doublé d'une très fine sensibilité féminine, ainsi que d'une sensualité diffuse. Essayan fouille les plis secrets de notre psychisme et y découvre un désir puissant d'aimer et d'être aimé, une grande envie de vivre pleinement sa vie. Ces désirs, elle les réalise par la mise en place d'une vie vécue à un second degré, celle de la **fiction romanesque**. Ainsi, l'écriture reste la grande ambition de l'œuvre, le lieu chéri de la gloire. On ne peut assez insister ici sur le caractère de grande littérarité de cette œuvre.

*
* *

[1] *Ibid.*, pp. 44-45.

Dans une lettre écrite en 1917, Essayan, à propos de l'un de ses romans[1], dit: «Je suis pleine du sujet de mon roman et, dès que je suis seule – ce qui m'arrive rarement – je m'isole dans ce coin de mon âme qui est comme le monde de mon roman». Elle dit ensuite qu'elle ne décrira désormais «… que soleil, roseraies et (les) chants éternels de l'amour, de la beauté et de la grâce. Si j'arrive à exprimer au moins une parcelle de ce monde caché, j'en serai heureuse, très heureuse».

L'univers romanesque de Essayan appartient surtout aux expériences personnelles et aux impressions de l'auteur. Emma de *Mon âme exilée* dit de ses tableaux qu'ils sont «des reflets remémorés d'états vécus… Ils ne vivraient pas sans moi». Essayan, en mère spirituelle d'Emma, peut répéter la même chose à propos de n'importe lequel de ses romans. Adrinée, autre double romanesque de l'auteur, parle «des sensations toujours nouvelles et toujours riches que je découvre en moi-même»[2]. C'est ainsi qu'à travers de nombreux modèles construits avec grâce et naturel, sont autant de parcelles 'littéraires', possibles et imaginées, du 'moi' pluriel de la romancière.

Mais le grand mérite de Essayan réside dans sa manière de donner naissance et de faire vivre de leur propre vie ce qu'elle-même appelle des «mondes intérieurs». Elle intériorise la réalité extérieure; ce sont la vie psychique et le 'mouvement intérieur' de ses doubles qui surtout l'intéressent. Ici domine le 'je' de la narratrice, 'je' chanté presque, grâce à un lyrisme mélodieux et sensible[3]. Le manque d'action est ainsi remplacé par l'étude des sentiments. Le plus souvent Essayan met en scène des conflits psychologiques, des états dramatiques plus ou moins poussés.

Pourtant, elle ne parvient pas toujours à particulariser ces conflits dans leur originalité ou leur spécificité. Ochagan, malgré son admiration pour la littérature de Essayan, formule certaines

---

[1] *Mon âme exilée*, qui devait paraître en 1922.

[2] *Le dernier calice*, Constantinople, 1924, page 56.

[3] «… Recueille en moi-même, j'écoutai des fonts de ma substance renaissante une musique intérieure, indéfinissable…» dit l'héroïne du texte intitulé *Les deux aveugles*.

critiques très intéressantes à cet égard. Quelquefois, dit-il, même l'analyse des sentiments reste incomplète. «Dans ses pages les plus somptueuses, ce roman n'est que la monographie d'un petit nombre de femmes, au lieu d'être l'image complète et caractéristique de la femme arménienne qui, du moins à Constantinople, représentait un modèle riche autant que national…»[1].

Ce roman se réduit quelquefois à un ensemble presque diffus d'états psychiques où il n'arrive que peu de choses. Il serait une atmosphère plus ou moins 'exotique', «un univers d'amour où n'entrent en jeu que quelques 'actants', appelés à cultiver ce sentiment à travers les événements d'une vie moyennement dense et colorée»[2].

*

* *

Pour Essayan, écrire un roman, c'est quand même imiter tout romancier qui a pu exister avant elle. Ecrire un roman, c'est quand même imiter les romanciers français (une George Sand, un Balzac) et dire de la sorte toute la parenté de la littérature arménienne-occidentale avec la littérature française du 19e siècle notamment. Parlant de la naissance de la littérature arménienne-occidentale moderne (vers 1860-1870), Essayan écrit: «L'influence de le littérature française s'infiltrait en nous, sans pour autant disloquer les bases de la langue et de l'âme arménienne. La langue et la littérature française nous éduquaient désormais»[3].

Ce phénomène de mimétisme est particulièrement caractérisque de la littérature de Essayan. Un critique de l'époque avan-

---

[1] **Hagop Ochagan**, - «*Zabel Essayan*» dans *Panorama de la littérature arménienne occidentale*, tome VI, Beyrouth, 1968, page 272.

[2] Ibid., page 292.

[3] *Ecrivans arméniens contemporains de Turquie*, conférence donnée à Tiflis en 1915 et publiée en article en 1916. Etude consacrée à l'œuvre des écrivains arméniens-occidentaux victimes du génocide.

çait que Essayan «pense en français, écrit en arménien»[1].

L'ambition de Zabel Essayan fut d'entrer dans le sanctuaire privé, privilégié, de la Littérature. D'œuvre en œuvre, elle se construit et fabrique en même temps le mythe Essayan, celui de la femme de lettres arménienne riche d'une culture occidentale. Elle y a met toute sa gloire. C'est pourtant sans grande difficulté que Essayan, dans les années 1930, se tournera vers l'Arménie Soviétique, dépositaire de la littérature arménienne-orientale à influences russes, germaniques et perses.

[1] Article signé dans Massis, 1903, N°14, par **Onnig Tchifté-Saraf**.

b) «LES JARDINS DE SILIHDAR» ET LA CHRONIQUE AUTOBIOGRAPHIQUE

Au printemps de 1933, Essayan s'établit définitivement en Arménie Soviétique. Elle est élue membre du Comité des Ecrivains d'Arménie. La Revue littéraire d'Erévan salue en elle «l'intellectuelle sincère et active, amie de l'Union Soviétique et de l'Arménie Soviétique»[1]. Un an plus tard, elle participe au premier Congrès des écrivains soviétiques, à Moscou.

Déjà, vers 1926-1927, Essayan avait fait paraître, dans les revues arméniennes de Paris et d'Erévan, des articles sur George Sand, Arthur Rimbaud, Romain Rolland, Maïakovski, Essénine, ainsi que sur de jeunes prosateurs et poètes d'Arménie, Axel Pagounts[2] et Yeghiché Tcharents[3] en particulier. Etablie en Arménie, elle continue de consacrer des études aux écrivains arméniens (Sibylle, Medzarents[4], Chirvanzadé[5], Baronian[6] et étrangers (Ana-

---

[1] *Revue littéraire*, Erévan, numéro du 21 avril 1933.

[2] **Axel Pagounts (Bakounts)**, nouvelliste et romancier de talent, né à Goris (Arménie) en 1899; l'une des figures les plus brillantes de la jeune génération d'écrivains de l'Arménie Soviétique des années 1920 et 1930, victime de la tyrannie stalinienne (1937). On lui doit le fameux *Semeur des terres noires, Metnatszor (Sombre vallée), Pluie, Les noyers de la fraternité,* etc.

[3] **Yeghiché Tcharents** est, sans conteste, la plus grande figure, avec Maïakovski, des poètes révolutionnaires soviétiques des années 1920. Né en 1894 à Kars (Arménie), il est mort (assassiné?) en prison, en 1937. Il nous laisse *Le livre de notre voie, Légende dantesque, L'aube épique, Le pays Naïri,* etc.

Essayan avait une immense admiration pour l'œuvre de Tcharents. Elle a dit, lors d'une conférence à Erévan en avril 1936: «Il est indéniable que Yeghiché Tcharents est notre plus grand poète; comme une lumière rayonnante, son talent nous éblouit». Et aussi: «Les noms de beaucoup d'entre nous disparaîtront sans laisser de traces, mais les générations futures ne désavoueront jamais Tcharents».

[4] **Missak Medzarents** (1886-1908), poète arménien de la «génération des esthètes». Il a publié deux recueils de poèmes: *Arc-en-ciel* et *Odes nouvelles*.

[5] **Chirvanzadé** (1858-1935): romancier et dramaturge arménien-oriental.

[6] **Hagop Baronian** (1841-1892): le plus grand auteur satirique arménien. Essayan a traduit en français un important passage de l'une de ses œuvres, *Les mendiants très honorables*;

tole France, Romain Rolland, Maxime Gorki, etc.).

En 1934, Zabel Essayan publie à Erévan un roman intitulé *La chemise de feu*. En 1935 paraît l'œuvre autobiographique *Les jardins de Silihdar*. En 1936, Essayan achève le long roman *L'oncle Khatchik (Parba Khatchik)*. Ses œuvres complètes sont publiées à Erévan en 1937, l'année même de sa déportation en Sibérie.

*

* *

Les jardins de Silihdar, œuvre qui consacre les souvenirs d'enfance de Zabel Essayan, devait être composée de trois livres. L'écrivain n'en put faire paraître qu'un seul. Ce livre unique occupe cependant une place de choix dans l'ensemble de la littérature arménienne. Avec une grâce et une force inexplicables, les deux cents pages du texte nous transportent vers l'enfance de Zabel et signalent en même temps le processus de l'accès de Essayan au monde de la littérature.

La thématique coloriée et profuse de l'enfance et du passé avait déjà été exploitée avec succès par certains écrivains contemporains de Essayan[1]. Essayan elle-même avait déjà publié quelques nouvelles qui annonçaient admirablement le texte futur de Silihdar. Ce sont: *Souvenirs d'enfance, Mon oncle Hagop*[2] et *La maison maternelle*[3].

En 1934, Essayan écrit qu'elle est très enthousiaste «à construire cette œuvre qui serait réellement la mienne». Lorsqu'un an

---

ce texte (Le poète) a été publié dans *Humanité nouvelle* (janvier 1899).

[1] Il s'agit en particulier des œuvres à caractères autobiographique de **Kourken Mahari** (*Enfance et adolescence*), de **Vahan Totovents** (*La vie sur l'antique route romaine*) et de **Stéphane Zorian** (*Histoire d'une vie*).

[2] Les deux premières de ces nouvelles ont paru dans l'*Almanach pour tous de Théotig*, respectivement en 1923 et 1926.

[3] *La maison maternelle* a été publiée dans les deux premiers numéros de 1925 de la revue *Cloches d'Arménie* (New York).

plus tard Silihdar est enfin publié, personne ne doute plus qu'il s'agit là de cette œuvre annoncée, tellement importante aux yeux mêmes de l'auteur. Tout y est réalité vécue, mais une réalité merveilleusement recréée par l'intermédiaire d'un art infaillible. Essayan-1935 garde intacte son admirable jeunesse; sa voix reste plus que jamais authentique. Nous sentons que l'écriture ne peut cesser d'être le plus grand bonheur: une jouissance profonde. Nulle vie, nulle enfance (aussi belle qu'elle puisse être), n'existeraient sans elle.

Les jardins de Silihdar est une création autobiographique. Mais il ne s'agit pas ici de l'histoire d'une vie. Le texte condense admirablement la vie et le folklore arméniens des années 1880-1890 à Constantinople. Il réussit en même temps à nous transmettre un Constantinople libéré du faux romantisme et de l'hypocrisie littéraire dont l'avaient revêtu nombre d'écrivains arméniens.

*
* *

Les jardins de Silihdar est cette œuvre privilégiée où Essayan s'approche au maximum de ce qu'elle avait toujours passionnément cherché: la clarté d'une conscience libérée. Cette libération de la conscience s'opère grâce à la transparence de l'écriture, de la lettre. La voix de Essayan se fait de plus en plus cristalline et arrive vraiment «à s'exprimer avec profusion et ardeur»[1].

Le déploiement de la lettre sublimée de *Silihdar* signale le processus – historique aussi bien que métaphoro-métonymique – qui va transformer la jeune Zabel en Zabel Essayan. Tout Silihdar est ce mouvement qui dit le **comment** et le **pourquoi** de l'accès de Zabel au monde idéal de la littérature.

Essayan crée ici une biographie artistique où les faits, tous véridiques, sont transposés par la fiction. Dans la reproduction

[1] *Les Jardins de Silihdar*, La Caire, 1950, page 198.

artistique de ces événements divers, le principe de choix joue un rôle important. L'œuvre elle-même est composée d'une longue chaîne de nouvelles. Chacune de ces nouvelles correspond au sujet condensé d'un roman possible. Ce roman en miniature se développe tel un petit jeu théâtral qui posséderait ses personnages, sa mise en scène, sa propre structure. Il s'agit en général d'histoires accomplies racontant nos rêves, nos tourments, nos désirs et nos amours, la psyché humaine en un mot. Le personnage de la jeune Zabel, figure très vivante et suprasensible, lie les un aux autres les différents chaînons du texte global. Zabel est ici celle qui observe et qui interprète les évènements à sa manière. Le désir puissant de s'exprimer, de raconter, s'avère un trait prédominant de son caractère enfantin. Autrement dit, la parole déployée de l'écrivain ramène à la vie le monde perdu et nostalgique de son enfance. Occupant la totalité de l'espace, la parole s'ouvre et s'étale à l'infini.

*
* *

Les souvenirs font revivre Constantinople, l'atmosphère romanesque et exquise du vieux quartier de Scutari. Constantinople représente ce monde mythique où prend racine la sensibilité merveilleuse de la future d'images paradoxales et envoûtantes de ce monde à facettes multiples qu'est cette ville: ville antique, ville moderne, l'Orient et l'Occident réunis.

Silihdar fait renaître le mythe. La lettre recrée le passé, elle assiège Constantinople et victorieusement l'occupe. Tout Silihdar est un chant doux et contagieux, profondément émouvant: le chant de cygne de Essayan, et, avec elle, de toute une époque de la littérature et de la vie arméniennes.

En effet, Essayan nous montre ici l'Arménien de Constantinople des années 1890, avec ses mœurs et ses préjugés, dans le contexte socio-culturel de l'époque. Elle nous révèle en même

temps les relations de la communauté arménienne avec les communautés turque et grecque. Essayan va droit aux sources inconscientes et profondes de toute la culture arménienne-occidentale. Elle raconte le peuple, sa bonté, son naturel. Cela, à travers des personnages émouvants et coloriés. Cette description nous émeut par sa fraîcheur et sa tendresse et sa tendresse inoubliable.

Constantinople et Scutari, poétiques, revivent encore une fois sur la page. La réalité devient fiction, c'est-à-dire littérature, œuvre d'art. L'écriture fait la conquête de Constantinople et de toute une culture tributaire de cette ville[1]. Il nous est désormais possible de vivre l'ambiance de cet univers qui donna naissance à la tradition littéraire arménienne-occidentale.

*

* *

Le texte fouille les souvenirs et les revit. Et soudain, à travers ces réminiscences, réapparaissent les figures chéries, tendrement affectionnées. Essayan, avec des sentiments mêlés de chagrin et d'amour, recrée ces êtres chers à son cœur. Elle nous fait voir l'entrelacs de leurs jours, avec ses drames, avec ses joies. Et ses figures sont tellement familières, tellement authentique! Essayan nous fait rencontrer les pêcheurs, les fabricants de «yazma»[2], les déshérités de la ville. Là est la jeune turque Fayizé, là aussi Tourian, le tendre poète de Scutari. Le passé est raconté et il ne finit point.

Essayan ne néglige pas la nature, la mer, les forêts, les villages balnéaires de la côte turque. Le réalisme de cette description n'empêche nullement la fiction de régner tout au long des pages du texte. Cette fiction, souveraines, ne sonne jamais faux. Elle ne gêne jamais le lecteur.

---

[1] Il s'agit en fait du «génie de Constantinople» dont parle **Ochagan** et «qui est presque toute l'âme arménienne-occidentale, car Constantinople en est comme la miniature…».

[2] Sorte de voile, éventuellement à broderies.

La fiction littéraire crée une vie parallèle et autre. Le processus de l'écriture s'ouvre sur l'intuition **joyeuse** d'une gloire **étrange**. Il est ouverture infinie du **chant** («La musique est pour moi la plus grande ivresse sans aucun doute», - disait Zabel Essayan). Les images de *Silihdar* se font de plus en plus auditives. En effet, l'écrivain exploite ici la technique de la tradition orale, les moyens expressifs du chant (oral). Chacun des textes constitutifs de l'œuvre est comme une mélodie envoûtante faite de tendresse et de rêve, une berceuse nostalgique que nous écoutons avec un plaisir total. Le texte entier de *Silihdar* nous paraît comme l'expression directe d'un rythme intérieur cristallin où sont étroitement mêlés la force de la réalité et les beautés de l'art.

L'authentique conte de fées de *Silihdar* est donc surtout une musique, au ton original, à la rythmique et aux intonations propres. Musique idéale où revit le passé aux couleurs émouvantes et où le souvenir recréé avec art devient la preuve tangible d'une réalité révolue, mais intensément vécue[1].

Silihdar **et la question du 'moi'**. – Chacun des 'chapitres' consécutifs de ce texte est comme un pas victorieux dans le sanctuaire-temple de la littérature, une belle réussite accomplie. Essayan assujettit son lecteur par la puissance de son texte. Grâce à ce dernier, elle assujettit aussi le monde, la réalité extérieure.

Essayan **se construit** (construit le 'phénomène Essayan') à travers la production de son œuvre (de Silihdar). Cette productivité embrasse la mise en place des personnages et de l'univers 'littéraires', ainsi que celle, définitive, de son système d'écriture. Elle crée les 'images' auxquelles s'identifie le 'moi' enfantin. Mais celui-ci est déjà le 'moi' de l'écrivain Essayan.

---

[1] A propos de musique, Essayan écrit entre autres: «Rien ne m'influence aussi profondément que la musique. Elle me procure une clarté d'esprit et une sorte d'excitation en même temps. Il me semble que mes forces intérieurs croissent et acquièrent des puissances supérieures à mes propres possibilités. Ainsi jusqu'à l'auto-négation, parce que mes limites me paraissent étroites». Dans un autre texte *(La maison maternelle)*, Essayan ne cesse de parler de «ce chant, quelquefois doux, souvent douloureux, qui s'entend encore de loin, telle une plainte éternelle». C'est grâce à ce chant de l'écriture qu'on arrive à «faire parler ses sensations» et « éterniser ses impressions les plus évasives».

Dans *Silihdar*, le Moi de Essayan se constitue par étapes progressives. Le 'ça' est ici le chaos dont parle la jeune Zabel, le monde inconscient des pulsions et des poussées agressives. Peu à peu se forme ce qu'un psychanalyste appellerait l'Idéal du Moi. Il se forme grâce aux identifications surtout (identifications avec le père, avec les différentes images de l'autorité dont celles des écrivains Serpouhie Dussap et Thovmas Terzian). L'enfant va essayer de plus en plus à se conformer aux modèles déjà présents. Il va sans dire que le narcissisme (qui est aussi une idéalisation du moi) jour énormément à ce niveau.

Le 'ça' dont parle la jeune Zabel serait une sorte d'avant-texte, le monde chaotique d'avant la structuration du langage. L'avènement de la parole coïncide alors avec la mise en place du Surmoi, de l'Idéal du Moi.

Le texte de *Silihdar*, 'image' de l'Idéal du Moi, montre justement le jeu pluriel des identifications successives avec lesquelles s'ouvre l'espace symbolique qui est le véritable lieu de la signification. La formation de l'escape symbolique est parallèle à celle du langage, l'ordre symbolique étant surtout un ordre de langage[1].

L'enfant Zabel qui est ici Essayan Zabel cherche sa condition, sa vérité, dans le travail signifiant de sa parole naissante, de son texte. Ainsi s'écrit la réalité du 'moi'. La littérature, lieu idéal, extériorise et **devient** cette réalité. L'écriture crée définitivement la vérité de notre être. Voilà pourquoi l'enfance de Essayan, si elle n'avait été écrite, n'aurait jamais existé. Nous comprenons mieux maintenant l'indissociabilité, pour Essayan, des 'moi' littéraire et psychique.

*

* *

Silihdar doit être lu comme un retour, un pèlerinage aux sources où se pose la question des origines. Silihdar instaure une mythologie personnelle. Il est en ce sens l'«objet» narcissique par

[1] L'homme est défini comme «un être de langage».

excellence, le lieu de projection du 'moi' narcissique qui est défini comme un espace de reflets et d'identification. Cet espace imaginaire élaboré par l'écrivain est le lieu authentique du 'moi' narcissique de la jeune Zabel. Le Moi finalement découvert est une solution-liaison entre le chaos primaire et «le monde de l'extérieur» d'où parviennent les différentes images sublimées et idéalisantes auxquelles se conforme l'enfant. Il s'agit en fait des modèles à imiter.

La part de l'imitation est en effet grande dans le processus d'élaboration de la personnalité (de la romancière) future. *Les Jardins de Silihdar* est ce texte où nous lisons avant tout le désir de la jeune Zabel d'être un jour écrivain. L'œuvre est **à l'image** de l'accomplissement de ce désir capital. Mais celui qui déclenche le désir reste toujours un Autre (à imiter). Zabel voudrait imiter Tourian, elle aimerait ressembler à Madame Dussap. Le désir reste toujours un Autre (à imiter). Zabel voudrait imiter Tourian, elle aimerait ressembler à Madame Dussap. Le désir de faire partie du monde de la littérature est en même temps le désir, plus originel, de se dire en tant qu'un Soi vivant, différencié. Dès un jeune âge, la petite Zabel s'intéresse à la littérature, elle se sent prédestinée d'y être. C'est en ce sens que, pour Essayan, une vie sans production littéraire serait une vie tout à fait neutre, inutile. La ressemblance reste encore une fois frappante entre le rôle de l'écriture et celui de la grâce divine. Seule l'écriture, telle la grâce, fixe le Moi et fait vivre.

La scène de *Silihdar* n'est donc pas celle de la réalité objective, extérieure, mais une **autre** scène, existante, toujours lointaine, inaccessible presque. Cette autre scène représente le lieu de la production de la parole; c'est là que se crée la voix de l'écrivain. Cette 'voix' semble être le temple des secrets de tout être humain. C'est de ce 'point que dérivent les fantasmes, les obsessions et les joies profondes de tout homme[1].

---

[1] Quelques phrases tirées du texte de La maison maternelle sont ici révélatrices. Essayan dit que des souvenirs épars

A partir de l'"autre' scène où se crée la voix de la narratrice, sont organisés les personnages et les séquences narratives du texte. Nous avons déjà vu que ces séquences narratives sont le plus souvent liées aux étapes (psychanalytiques) du développement de la personnalité. Quant aux personnages, ils deviennent presque des êtres mythiques et participent à cette atmosphère ni vraie ni fausse chère à l'univers romanesque. Nous somme ainsi les habitants d'un monde (littéraire, toujours) où les notions du vrai et du faux sont interchangeables, voire inutiles.

Essayan ne cesse d'être cette enfant racontée dans Silihdar. Elle est une enfant qui jouit, joue ses fantasmes, ses désirs. Les Jardins de Silihdar ressemble alors à cette chambre à miroirs où notre 'moi', à travers des expériences multiples et comme contre l'obsession d'un chaos originel, découvre enfin sa vérité d'être. La lettre infiniment ouverte de *Silihdar* fixe cette vérité, elle la **dit**.

*
* *

La recherche nostalgique d'une enfance à jamais perdue débouche sur la découverte (sans cesse attendue) du chant littéraire. Ecoutons le chant des merveilleux 'Jardins', réels et fictifs à la fois. Tout le texte de *Silihdar* **est** un chant rythmé et oral, et qui renferme, comme en un reliquaire, le très saint secret de nos origines. Le lecteur, identifié le plus en plus avec la jeune Zabel, et grâce à quelques intuitions sensibles, est acheminé inconsciemment vers l'univers magique de son enfance propre.

Ainsi le texte **dit** le désir; désir de retour à l'euphorie d'un jadis éternel, désir du chant de vie. Le discours de Essayan semble un véritable exorcisme des pouvoirs de mort, contre laquelle travaille l'écrivain. La mort est cet état entropique dont l'œuvre de Essayan se veut une conjuration. La page qui assure l'auréole de la gloire est l'espace fantasmatique de l'accomplissement du désir d'Eros d'où la mort serait une fois pour toutes bannie.

Ces extraordinaires 'Jardins' dont parle Essayan se convertis-

sent finalement en 'symbole', au sien duquel joue le couple métonymie-métaphore de toute activité artistique (suivant que le texte marque la maison familiale, l'enfance et/ou l'écriture de celle-ci).

Les Jardins de Silihdar reste un simulacre idéal des véritables jardins autrefois connus; le scénario imaginaire de ce texte est une image du bonheur et de la paix retrouvée, un îlot-alcôve où il nous soit **possible** d'être.

c) AUTRES OUVRAGES (PRESENTATION SUCCINCTE)

Dans les ruines constitue une des grandes réussites de la littérature arménienne-occidentale. La sensibilité vibrante de Essayan s'extériorise ici d'une manière puissante et sincère.

En avril 1909, les Jeunes-Turcs, de connivence avec les réactionnaires partisans d'Abdul-Hamid, organisèrent les massacres de Cilicie. Héritiers de la politique sanglante du Sultan Rouge, les auteurs de cette tragédie eurent recours aux moyens d'extermination et de torture les plus horribles. Les quartiers arméniens d'Adana, de Sis, de Mersin, d'Osmanié et d'autres localités, pillés et incendiés, ne furent plus que des amas de ruines où pourrissaient des cadavres. Plus de 20.000 Arméniens furent victimes de cette hécatombe.

En cette période de deuil national, les milieux dirigeants arméniens de Constantinople, tout en stigmatisant la perfidie du comportement jeune-turc devant le Parlement ottoman, s'empressèrent d'organiser des secours à la population arménienne sinistrée de Cilicie. Des commissions d'enquête, d'aide et de protection des orphelins furent créées et dépêchées vers les lieux du désastre. Essayan faisait partie d'une de ces commissions.

C'est en ces termes qu'elle exprime ses premières impressions et son état d'âme dans la préface de cet ouvrage, Dans les ruines: «C'est alors que j'ai dû me rendre à Adana, pour participer à l'œuvre de protection des orphelins. Le cœur brisé, ébranlés dans notre foi et meurtris dans nos espoirs, nous étions là, dans une province en feu et en sang, en face d'une armée de veuves et d'orphelins qui pesaient lourds sur nos bras déjà frêles. Le malheur était sans bornes et ses conséquences illimitées. Aucune lueur d'un réconfort moral possible…

«Mais du plus profond de notre inconscient, des fonds de l'hérédité souvent mutilée de notre race, avec une inaltérable clarté, rayonnait déjà la flamme immortelle et inviolable de la renaissance. Et si de sombres nuages cachaient encore cette clarté, son feu n'en était pas moins ardent; il n'était ni vacillant, ni appauvri… Et tous, en nous-mêmes, consciemment ou inconsciemment, nous étions raffermis par cette impulsion intérieure…».

*
* *

Durant trois mois, Essayan vécut le cauchemar des massacres. Soudain, elle décide de raconter au monde entier l'horrible réalité de l'holocauste. Ainsi naît *Dans les ruines* (publié à Constantinople en 1911), comme le livre de la douleur et de l'espoir du peuple arménien. C'est avec une sensibilité et une puissance exceptionnelles que Essayan note ses impressions et ses images, qui sont souvent d'un réalisme aigu.

Ochagan voit dans ce texte «le chef-d'œuvre de cette Dame», car il y trouve «l'âme de notre peuple»[1]. Le texte est «… d'une ampleur, d'un humanisme, d'une authenticité qui n'ont rien de commun avec ce qui existe dans nos littératures ancienne et moderne…»[2].

Un certain nombre d'écrivains arméniens se sont exprimés à l'occasion de la catastrophe qui a frappé leurs compatriotes de Cilicie[3]. Mais la spontanéité et l'émotion vibrante de la voix de Essayan la rendent la plus vivante et la plus vraie de toutes. Cri sincère d'une âme sensible, ce texte se veut en même temps une contribution au «patrimoine universel» (Essayan). Ces pages, «au lieu d'être le reflet de l'émotivité d'une Arménienne, doivent être

---

[1] **Hagop Ochagan**, - *Panorama de la littérature arménienne-occidentale*, tome VI, pp. 279-280.
[2] Ibid., page 258.
[3] Voir **Archagouhie Théotig:** *Un mois en Cilicie* (1910), **Hagop Terzian:** *La vie à Adana* (1909) et *L'infortune d'Adana* (1909) et **Siamanto:** *Nouvelles rouges de mon ami* (1909).

considérées comme les impressions spontanées et sincères de n'importe quel être humain»[1].

L'œuvre ne prône nullement une haine raciste contre le Turc, mais le sentiment et la soif de justice parlent fortement en elle. L'image de la réalité est en effet atroce: massacres, persécutions, larmes. Essayan reconstitue les événements, elle en fait revivre les épisodes. Elle peint le peuple arménien dans sa douleur, mais aussi son inviolable impulsion de survie, ainsi que sa soif toujours inassouvie de lumière, de foi et de culture.

Le peuple combat et refuse de se livrer. Devant d'héroïques épisodes de résistance, «… nos cœurs s'enflaient d'un tendre sentiment de fierté; l'émotion nous étranglait et nos doux yeux étaient pleins de larmes…»[2].

Nous terminons ici ce bref aperçu sur ces quelques mots d'Ochagan: «Il est étrange que cette obsession, ces répétitions, ne deviennent pas **littéraires**… Au contraire, elles gardent tout leur tragique, en brisant à chaque image nos nerfs déjà fatigués. C'est ainsi que cette présentations cesse d'être un livre, pour devenir une sorte de vie horrible et palpitante de toute l'angoisse, la peur et la honte de la réalité»[3].

A partie de l'étude succincte de certains ouvrages, nous allons essayer de dégager quelques remarques concernant la progression et l'évolution romanesque de l'œuvre de Zabel Essayan.

•

Heures d'angoisse, nouvelle écrite en 1912 et publiée en 1924, recrée un monde d'illusion, de perdition totale. Aroussiag, l'héroïne, est mariée avec Aram. Mais elle n'aime que le frère absent de celui-ci, Vahé. Si Aram représente ici la déchéance, de la réalité, la mort installée au sein de la vie, Vahé est au contraire à

---

[1] **Zabel Essayan**, - *Dans les ruines*, préface.
[2] **Zabel Essayan**, - *Dans les ruines*, préface.
[3] **H. Ochagan**, - *Panorama de la littérature arménienne-occidentale*, tome VI, page 312.

l'image de l'Idéal (toujours lointain). Aroussiag, tiraillée par des forces qui la dépassent, veut se libérer de ses souffrances. Elle n'a alors d'autre solution que de se tourner vers cette thérapeutique qu'est l'écriture. «Après un long silence, je recommence à écrire». La nouvelle s'ouvre sur ces quelques mots. L'héroïne espère ainsi retrouver la paix «pour son âme égarée».

Ce qui fait écrire Aroussiag est un obstacle tout intérieur, «… ce monstre qu'il faut égorger, dont il est nécessaire d'éteindre à jamais le souffle venimeux et maléfique dans mon âme…». «Ce monstre a été et est en tout mon être…», dit-elle par ailleurs. Cet obstacle, au revers de l'espoir et d'un bonheur possible, **est** le mal. Les deux personnages de Vahé et d'Aram, confondus aux yeux d'Aroussiag, font naître le sentiment 'ambigu' de la haine dans le cœur de la jeune femme. Comment s'en libérer ?

Le chemin ne s'avère pas être facile. L'échec moral d'Aroussiag correspond ici à un échec esthétique de Essayan. La solution offerte par la littérature n'est alors qu'illusoire. Le texte littéraire serait-il donc un **masque** ? Quand arrivera-t-on enfin à dissiper ces obscures nuées aliénantes ?

•

Dans la nouvelle intitulée *Quand on n'aime plus* (1914), le choix de l'héroïne Evpimée se fixe sur la personne du 'médiateur' du schéma romanesque et elle en oublie l'objet véritable de son amour. Les héros se prennent au jeu négatif des passions perverses. Peut-on affirmer alors que la voix de la romancière coïncide avec celle de son héroïne? Certainement pas. La nouvelle n'est pas assez développée pour que ces deux voix puissent coïncider. Evpimée n'est qu'une image 'négative' du moi de la romancière.

Le développement du texte n'entraîne aucune conclusion. La nouvelle se clôt sur une simple constatation psychologique, et on assiste à une dégradation des valeurs spirituelles (déchéance d'Evpimée et de sa mère, immoralité du patron, souffrances du

pauvre Khatchik). Le texte ne nous paraît pas assez intériorisé.

La progression romanesque est un peu plus apparente dans la nouvelle intitulée Méliha Nouri Hanoum (écrite en 1925, publiée en 1928). Mais là aussi, la conclusion n'est pas décisive. L'héroïne Méliha n'arrive pas à se connaître. Elle ne peut pas se libérer du joug de sa condition féminine et reste prisonnière de sentiments troubles qui l'assiègent de tous côtés. Le développement du récit ne propose aucune solution aux problèmes de Méliha et l'expérience esthétique de Essayan en souffre beaucoup.

*

* *

Pourtant, Essayan va vite dépasser le stade de ces nouvelles moyennement développées, pour aborder enfin ses romans qui vont rétablir le contact perdu entre l'homme et la dimension métaphysique du sacré. Les héroïnes de ces romans, se retournant enfin de leurs illusions, vont essayer grâce à l'écriture de reconquérir une liberté difficile. C'est alors seulement qu'il nous sera possible de parler de la conscience 'joyeuse' de l'écrivain.

Ces romans s'appellent *Le dernier calice, Le voile, L'obstacle*. Essayan recrée ici tout en système de valeurs, une morale dont ses héroïnes seront les protagonistes. Ainsi, l'héroïne Adrinée du roman *Le dernier calice* redécouvre au fond de soi-même la vérité enfouie de cette valeur absolue qu'est l'Amour. Il en va de même de la très intéressante Satig de *L'obstacle*.

Nous constatons alors que l'amour est comme la grande loi de l'œuvre romanesque de Zabel Essayan. La présence stimulante de l'être aimé déclenche chez la femme le désir de recouvrer le monde un moment perdu des valeurs humaines, celui de la morale universelle. Cette morale, et même si les héroïnes n'en ont presque pas conscience, rejoint inévitablement la morale chrétienne. Adrinée, de même que Satig, croient percevoir la présence transcendante de Dieu au moment où elles aiment le plus profondément.

•

L'obstacle (1922) raconte donc les amours de Satig. Parallèlement, il trace la voie d'acheminement de la création romanesque. Cette grâce de l'écriture difficilement conquise coïncide avec une lente progression métaphysique de l'héroïne. A mesure que se développe le roman, Satig prend de plus en plus conscience de sa vérité. Ainsi, elle finit par découvrir l'Amour et à devenir une image sincère de la romancière Essayan.

Le roman s'achève sur une réconciliation très signifiante entre l'héroïne et la réalité du monde. L'œuvre d'art (le texte romanesque) naît justement d'une telle confrontation. Les expériences esthético-romanesque et morale de Zabel Essayan se recoupent et s'enchevêtrent. La création reste quand même 'joyeuse'[1].

Mais de quoi s'agit-il donc ? L'héroïne, la jeune et belle Satig, est la maîtresse de Karékine, homme marié, riche industriel de Bakou. Satig se rend de Tiflis à Bakou pour y rencontrer son amant. Stéphane, jeune révolutionnaire et ami du frère de Satig, est dans le même train qu'elle. Stéphane aime secrètement Satig qui, elle, n'a de pensées que pour Karékine. Mais la femme de ce dernier, la puissante Nathalia, se pose en obstacle à l'accomplissement de leur désir. Le développement romanesque du texte va permettre à Satig de découvrir le véritable objet de son amour en la personne de Stéphane. Le roman s'achève sur la mort de celui-ci et le refus de l'héroïne de revoir Karékine, devenu désormais le 'véritable' obstacle[2].

La répartition des actants principaux fait apparaître ici un formidable triangle du désir. De «médiateur» qu'il était, Karékine devient «l'obstacle». Il est l'obstacle que le roman a pour titre. Et

---

[1] Un peu plus tard, Essayan transformait son roman psychologique en pièce de théâtre. La pièce fut créée à Paris, à Bruxelles et à Anvers.

[2] A propos du thème de l'obstacle, Essayan écrit: «Cependant le jeu n'existe point sans cet obstacle… sans lui, le jeu se termine alors même qu'il vient de commencer; l'enfant, au moment de créer son jeu, a créé en même temps, et instinctivement, l'obstacle indispensable» (*L'obstacle*, feuilleton du journal *Zartonk*, 1964, page 152).

nous savons tous, avec Satig-Essayan, que le 'jeu' romanesque n'aurait pas été possible sans cet obstacle. Le réel de plus en plus s'effrite et l'imaginaire triomphe vers la fin du roman. C'est en même temps le triomphe de l'Idéalisme incarné par le personnage de Stéphane le révolutionnaire. La bourgeoise rétrograde en la personne de Karékine le richard.

La conclusion romanesque reste le lieu privilégié de la réconciliation entre l'homme et le sacré. «Lieu de présence pour la vérité, la conclusion est un lieu dont l'erreur se détourne», - écrit René Girard[1]. Ou bien encore: «Le héros et son créateur sont séparés tout au long du roman mais ils se rejoignent dans la conclusion. Le héros se retourne en mourant vers son existence perdue… Le triomphe esthétique du romancier se confond avec la joie du héros qui a renoncé au désir»[2]. Cette réconciliation a lieu dans et par l'écriture romanesque. L''obstacle' exorcisé, l'art (le roman) peut naître à la vie. Il est donc naturel que l'héroïne Satig rejoigne ici la romancière Essayan. Satig qui fut d'abord conçue comme une Autre devient **presque** Essayan (sorte d'isomorphisme).

* * *

La conclusion du roman nous fait voir une Satig éloignée du mensonge, délivrée de toute passion. La lucidité est peu à peu conquise. Satig devient clairvoyante, même si elle est déjà presque mourante.

Satig peut mourir. Son personnage parallèle, cette narratrice du texte, prend sa revanche: elle naît pour écrire. La romancière est donc bien comme une héroïne guérie de ses maux. **Satig ressuscite romancière**. La 'caméra' joue, se déplace. La narratrice, Satig-Essayan, dit enfin «toutes les mailles de la texture de son roman…»[3]. Elle arrive à rétablir ainsi la communication d'être à être, grâce à la clarté, retrouvée, de sa conscience.

---

[1] **René Girard**, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Ed. Grasset, Paris, 1961, page 344.
[2] Ibid., page 333.
[3] *L'obstacle*, feuilleton du journal *Zartonk*, page 155.

CONCLUSION

La littérature est pour Zabel Essayan le lieu définitif de la gloire. L'univers romanesque, unique monde de vérité, est cet espace d'un bonheur et d'une luminosité ardemment cherchés. S'en éloigner ne signifie que retrouver les malheurs de la vie vécue, vie vaine et remplie de tristesse. Le texte romanesque est **à l'image** du désir de Essayan d'être du monde des lettres. Ce désir, à un niveau plus profond, rejoint le désir de fuir l'inexistence et l'irréalité de notre monde par la création d'un univers **autre**, idéal. L'écriture seule réalise ce rêve.

Zabel Essayan, par l'écriture, fixe et immortalise à jamais la durée fuyante qui est celle de notre existence. C'est ainsi qu'elle se met en scène et est constamment le propre sujet de ses romans. Essayan s'y analyse et essaye de redécouvrir un 'moi' toujours en danger de perte. Elle se joue (joue son 'moi') dans l'élaboration, l'écriture de son texte et, grâce à des identifications et des transformations multiples, crée sa propre image, caractéristique du fait même d'être écrite.

*
* *

«Elle est la réussite la plus parfaite de la littérature arménienne-occidentale»,- disait Hagop Ochagan de l'œuvre de Zabel Essayan[1]. Heureux amalgame de sensibilité et d'intelligence, cette œuvre restera toujours chère à nos cœurs.

La sensibilité de Essayan, rayonnante d'une très intuitive féminité, est le trait caractéristique de cette littérature. Essayan pos-

---

[1] **Hagop Ochagan**, - *«Zabel Essayan»* dans *Panorama de la littérature arménienne-occidentale*, tome VI, page 348.

sède la faculté essentielle de pouvoir manifester avec art les secrets les plus intimes du psychisme humain. Sa sensibilité ne supporte aucun faux romantisme. Elle ne gêne jamais, tant elle est fine, transparente. Comment oublier le texte de *Silihdar* qui est comme un ballet féérique et gracieux ? Le texte de Essayan émeut sans cesse son lecteur; cette émotion ne se borne pas d'être 'littéraire'. Au-delà de tout artifice, le texte ne cesse de vibrer de vérité (Ochagan parlait de «la chaleur même de la vie, son sel, ses larmes…»).

L'écrivain ne dédaigne pas le **sens** pour autant. L'intelligence (féminine, toujours) n'est jamais absente de ses romans, de sa prose poétique serrée et dense. Certains ont cru y déceler des accents mâles quelquefois. Dans l'écriture de Essayan, sensibilité et intelligence s'entrelacent sur la page; elle réussit merveilleusement en cela. Toute la gloire de l'écrivain réside peut-être dans ce mouvement très intuitif de l'équilibre des contraires.

*
* *

Le monde littéraire de Zabel Essayan est le produit **supposé** de son esprit imaginatif et d'une certaine atmosphère poétique, fortement ressentie[1]. L'impression est ici une manière particulière de voir et de reproduire la réalité qui nous entoure. Dans le roman de Essayan, seule l'impression, reçue et intensément vécue, conduit à une analyse du psychisme. Un roman de Zabel Essayan n'est donc psychologique qu'à un certain degré seulement. Il est en effet une atmosphère avant tout, une sorte d'impression 'psychique' assez floue, vivement vécue et poétisée par l'écriture.

Le définitif d'une vie n'est fixé que par l'écriture, le langage. C'est en ce sens que l'œuvre d'art est essentielle, au-delà de la vie

---

[1] «… Et j'attends passionnément que ma vitalité intérieure se manifeste par des émotions et des rêves nouveaux», - **Zabel Essayan**, *Les jasmins, Littérature arménienne*, Smyrne, 1911, N°1.

et de la mort du sujet. Essayan n'a plus d'existence hors de son texte; elle n'existe que par le texte créé[1]. L'écriture est bien un don, une grâce divine. Elle est clarté et conscience. L'œuvre de Zabel Essayan est une recherche absolue de cette clarté de la conscience.

Par son texte et sa langue, la romancière s'introjecte la culture paternelle, ancestrale. Elle fait sien l'héritage culturel arménien. Le texte romanesque créé pose le problème de la transmission de cette culture et devient ainsi l'univers 'sublimé' d'une actualisation de la tradition.

*

* *

Le tissu textuel des romans de Zabel Essayan constitue un discours de l'**imaginaire**. Essayan écrit ses romans, elle crée ses nombreuses héroïnes, tourmentées de peines diverses. Celles-ci ne sont que des parcelles du 'moi' de la romancière. Elles sont comme des 'êtres' parallèles, imaginés et possibles de ce 'moi'. Essayan, parmi la multiplicité de ces mises en spectacles, veut trouver enfin un JE authentique et fixe.

Elle ne fait que se raconter. Elle continue à parler (toujours d'elle-même, de son identité) en inventant des intrigues diverses (psychologiques, autobiographiques, etc.). Le texte littéraire crée tout en espace symbolique, mythologique, où se lit le conflit de la Vie et de la Mort. Cette parole créée est la trace de notre être-au-monde et constitue notre être-sujet.

Le texte écrit, objet d'amour dont naît la grâce, est comme l'empreinte matérielle de la substance même de la gloire (future). Essayan s'y crée et crée sa conscience, comme à travers une clarté dévoilée à elle-même. **Cette clarté de la conscience, cette lu-**

---

[1] Seule l'écriture arrive à dissiper «une perplexité ombreuse» (Z.E. - *Les jasmins*, ibid.) ou «de brouillard grisâtre des soucis et des nostalgies» (Z.E. - *A l'heure du soir, Navassarte,* Constantinople, 1911).

minosité ardemment cherchée, but ultime de Zabel Essayan, se réalise, se fait, grâce au processus de la création (romanesque). Le langage devenu transparent, la voix faite cristalline, réussissent alors à **dire** avec éclat la grande victoire de l'écrivain sur les ténèbres et la mort.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie se compose de deux parties.

La première partie, de loin la plus importante, présente l'ensemble de la production littéraire connue de Zabel Essayan. Elle se subdivise elle-même en plusieurs sous-parties:

1 – Enumération des romans et des nouvelles de Essayan publiés en volumes à part.

2 – Textes importants ayant paru dans différentes revues littéraires, ainsi que dans des recueils, mais non édités en volumes à part.

3 – Textes de Zabel Essayan parus dans une langue autre que l'arménien (textes écrits en français ou traduis de l'arménien par l'auteur elle-même, textes traduits en anglais, arabe ou turc).

4 – Un inventaire aussi complet que possible d'ouvrages, d'études et d'articles de Zabel Essayan ayant paru dans une quarantaine de revues littéraires et de journaux arméniens. Ces revues (et journaux) sont cités dans l'ordre alphabétique arménien.

D'une façon systématique, le titre de l'ouvrage ou de l'article de Essayan est donné, comme dans le texte même du mémoire, en français. Les noms de revues, journaux et autres publications contenant des textes de Essayan sont d'abord cités dans leur prononciation originale (arménienne) mais en caractères latins, puis traduits en français, entre parenthèses. Suivent les indications bibliographiques: éditeur ou rédacteur-en-chef (éventuellement), millésime, numéros, pages (dans la mesure où nous avons pu les vérifier personnellement).

Une fois ces informations sur l'ouvrage ou l'article en question complétées, il a été, il a été jugé utile de transcrire, immédiatement au-dessous, le nom de l'œuvre et celui de la revue ou périodique, de même que quelques indications sur l'éditeur ou le lieu de parution en arménien. Dans cette partie, la répétition en

arménien des dates et numéros a été, d'une façon générale, évitée, dans le souci de ne pas trop encombrer la présentation.

La deuxième partie, relativement courte, est consacrée à l'énumération de quelques œuvres et écrits sur Zabel Essayan, que nous avons sommairement consultés pour la préparation de ce mémoire. Les mêmes règles que ci-haut y ont été respectées.

NB I.- La translittération de l'arménien en caractères latins a été effectuée suivant la prononciation arménienne-occidentale actuelle, qui ne correspond pas toujours à la prononciation classique et sa translittération philologique.

II.- La transcription des noms et des mots arméniens, dans cette bibliographie, respecte l'orthographe arménien classique (mesrobien), même pour les publications parues en Arménie Soviétique où cette orthographe a été légèrement modifiée.

A – ŒUVRES DE ZABEL ESSAYAN

1 – Romans et nouvelles (édités en volumes)

• *Des gens comme il faut* *Շնորհքով մարդիկ*	Constantinople, 1907
• *Les faux-génies* *Կեղծ հանճարներ*	Constantinople, Edit. «Arzouman», 1909
• *Dans les ruines* *Աւերակներուն մէջ*	Constantinople, 1911 Beyrouth, Edit. «Aztag», 1952 Beyrouth, Edit. «Edvan», 1957 Beyrouth, Edit. «Chirag», 1987
• *Quand on n'aime plus – Le voile – Le roman -* *Երբ այլեւս չեն սիրեր - Քօղը – Վէպը*	Constantinople, Edit. «Arzouman», 1914 Constantinople, 1925
• *Auteurs contemporains arméniens-occidentaux* *Թրքահայ ժամանակակից գրողներ*	Conférence donnée à Tiflis devant l'Union des écrivains arméniens, publiée en volume; Tiflis, 1916
• *Le voyage de Mourad de Sevaz à Batoum* *Մուրատի ճամբորդութիւնը* Սլվազէն Պաթում	Boston, Edit. «Haïrenik», 1920 Beyrouth, Edit. «Mechag», 1969
• *Mon âme exilée* *Հոգիս աքսորեալ*	Vienne (Autriche), Edit. Mekhitariste, 1922

• *Heures d'angoisse* *Անձկութեան ժամեր*	Salonique, Edit. «Alik», 1924
• *Le dernier calice* *Վերջին բաժակը*	Constantinople, Edit. «Haïgachène», 1924 Beyrouth, Edit. «Garni», 1986
• Les forces en déroute *Նահանջող ուժեր*	Erévan, 1926
• *Prométhée libéré* *(notes de voyage)* Պրոմեթէոս ազատագրուած (Ճամբորդական նոթեր)	Marseille, Imp. T. Khatchikian, 1928
• *Méliha Nouri Hanoum* *Մէլիհա Նուրի Հանըմ*	Paris, Edit. «Loussakagh», 1928
• *La chemise de feu* *Կրակէ շապիկը*	Erévan, Edit. de l'Etat, 1934
• *Les Jardins de Silihdar* *Սիլիհտարի պարտէզները*	Erévan, Edit. de l'Etat, 1935 Le Caire, Edit. «Houssaper», 1950
• *Z. Essayan, Œuvres* *Երկերի ժողովածու*	Erévan, Edit. de l'Etat, 1937
• *Z. Essayan, Œuvres* *Երկեր*	Erévan, Edit. de l'Etat, 1959
• *L'obstacle* *Արգելքը*	Beyrouth, Edit. «Zartonk» n°50, 1964
• *L'oncle Khatchik* Բարպա Խաչիկ	Erévan, Edit. «Haïasdan», 1966

• *Quand on n'aime plus – Mon âme exilée – Méliha Nouri Hanoum* *Երբ այլեւս չեն սիրեր – Հոգիս աքսորեալ – Մէլիհա Նուրի Հանըմ*	Beyrouth, Edit. «Chirag», 1972
• *Z. Essayan, Lettres*[1] *Նամակներ*	Erévan, Edit. «Héritage littéraire» de l'Université d'Etat, 1977
• *Z. Essayan, Œuvres* (en 2 volumes) *Երկեր (2 հատորով)*	Antélias, «Fonds littéraire Daniel Varoujean» du Catholicosssat Arménien de Cilicie, 1987

2 – Textes importants ayant paru dans des revues littéraires

• *Dans la salle d'attente* *Սպասման սրահին մէջ*	*Dzaghig* (Fleur), 1903, N°32 à 46 *Ծաղիկ*
• *Les crépuscules de Scutari* *Սկիւտարի վերջալոյսները*	*Arévelian mamoul* (Presse d'Orient), 1905, N°9, 12, 16, 18, 22 et 24 *Արեւելեան Մամուլ*
• *Les soumis et les révoltés* *Հլուները եւ ըմբոստները*	*Azad Pème* (Tribune libre), 1906 *Tzaïn haïreniats*, 1909, N°10 à 15 *Ազատ բեմ* *Ձայն Հայրենեաց*
• *L'égarement*	*Massis* (nom arménien du Mont

[1] Il s'agit de quelque 175 lettres écrites par Essayan entre 1906 et 1935; certaines de ces lettres avaient été déjà publiées dans *Lettres d'écrivains arméniens-occidentaux*, Erévan, Edit. «Héritage littéraire» de l'Université d'Etat, vol. 4, Fasc. 1, pp. 345-358.

Մոլորումը	Ararat), 1907, N°28-29, 32 à 35 *Մասիս*
• *Autobiographie* (fragments)[1]. *Ինքնակենսագրություն*	*Littérature soviétique* d'Erévan (en armenien), 1979, N°9 (septembre) Սովետական գրականություն

2 (Annexe) – Textes ayant paru dans des publications circonstantielles et divers recueils

• *Le cimetière de Scutari* *Սկիւտարի գերեզմանատունը*	dans *Avant-goût de la littérature* arménienne moderne, tome I, Constantinople, 1910
• *Le troubadour – L'aveugle – Le yachmak (Scènes de la vie orientale) – les mains – Dans les cyprès* *Աշուղը – Կոյրը – Եաշմաքը – Ձեռքերը – Նոճիներուն մէջ*	dans *Ecrivains arméniens,* volume II, Tiflis, 1910. pp 651 à 669
• *Mlle. Liza de Chirvanzadé* *Շիրվանզադէի Օրիորդ Լիզան*	dans *Chirvanzadé et son œuvre,* ouvrage collectif publié à Constantinople, 1911
• *La littérature de Zartarian* *Զարդարեանի գրականությունը*	fascicule d'une conférence donnée le 5 mai 1913 à l'Ecole «Essayan» de Péra (Constantinople)
• *De la part de l'Arménienne* *Հայ կնոջ կողմէ*	dans une publication jubilaire consacrée au publiciste Mguerditch Portoukalian, Constantinople, 1914

[1] Fragments d'une importante Autobiographie, du fonds *Zabel Essayan* du Musée d'Art et de Littérature d'Erévan.

• *Une conjuration rapide* *Ինչպէս ալ արագ դաւադրեցին*	dans *Meghraked* de Rouben Zartarian, livre V, 1914, pp. 17 à 20
• *Une journée d'assistance* *Նպաստի օր մը*	dans *Meghraked* de Rouben Zartarian, livre VI, pp. 98 à 104
• *L'aigle palnait – Sa Sainteté* *Արծիւը կը սաւառնէր - Վեհափառը*	dans *Kantzaran (Trésors)* d'Aram Andonian, Constantinople, 1920, pp. 97 et 365
• *Le peintre Dikran Essayan* Նկարիչ Տիգրան Եսայեան	*notes biographiques, Erévan, 1935*

3 – Textes parus dans une langue autre que l'arménien

a) en français

• *Fantôme*	*Humanité nouvelle*, Paris, janvier 1899
• Mon enfant	*Ecris pour l'art*, nouvelle série, Paris, 1905, N°1, pp. 65-66
• *La barque*	*Ecrits pour l'art*, nouvelle série, Paris, 1905, N°3, pp. 134 à 136
• *Les mains*	*Ecrits pour l'art*, nouvelle série, Paris, 1905, N°8, pp. 382 à 389
• *Le bain de sang*	dans *La femme arménienne* d'Archag Tchobanian, Edit. «Grasset», 1918, pp. 67-69
• *Le rôle de la femme arménienne pendant la guerre (chronique)*	*Revue des études arméniennes*, Paris, 3e année, 1922, pp. 131 à 138

b) en anglais

• *The idiot (L'idiot)* (traduction de Serpouhie)	*Gotchnag (Clohes)*, New York, 1917, N° du 12 mai, pp. 601-602
• *Incense (Encens)* (traduction de Z.C.Boyadjian)	dans *Armenian Legends and Poems*, N° 4-4a, p. 17 *Guiliguia (Cilicie)*, New York, 1964, N°6, p. 39
• *The mother's narration (Ce que la mère racontait) (traduction de V.Exerjian)*	*Lraper (Porteur de nouvelles),* New York, 1965, N° du 29 juin, p. 4
• *The yashmak (Le yachmak)*	*Armenia*, Boston, 1911, vol. IV, No 9, pp. 19-20
• *The Gardens of Silihdar & other writings* (Selected & translated by Ara Baliozian)	Ashod Press, New York, 1982

c) en arabe

• *Le derviche - L'aigle planait* (traduction de K.Astardjian)	dans un ouvrage intitulé *Tarikh assaqâfat wal'adab al'armani (Histoire de la culture et de la littérature arméniennes)* 1954, pp. 360 à 364

d) en turc

• *Achoughe (Le troubadour)*
(traduction de Sarkis Serents) dans un recueil intitulé *Ermeni adabiati nimoumeleri (Choix de textes littéraires arméniens)*, Constantinople, 1913, pp. 57 à 64. La traduction est suivie d'une notice biographique sur Zabel Essayan.

4 – Inventaire des ouvrages et articles de Zabel Essayan parus dans la presse périodique arménienne

1) *Azadamard (Lutte de libération)* *Ազատամարտ*	Constantinople Կ. Պոլիս Rédacteur en chef : Rouben Zartarian Խմբ. Ռուբէն Զարդարեան
• *Les orphelins (voix de mière)* *Զայներ որբերու թշուառութենէն*	N° du 13-1-1910
• *Martyrs de la catastrophe* *Աղէտի զոհերէն*	N° du 27-2-1910
• Gloire à Dieu!... *Փառք քեզ Տէր… Փառք քեզ*	Sub. heb.[1] N°1, 1910
• *A l'heure du soir* *Երեկոյեան ժամուն*	Sub. heb.[2] N°4, 1910

[1] Il s'agit des textes parus du vivant de l'auteur. Depuis, on trouve dans la presse arménienne quotidienne et littéraire, ainsi que dans des recueils, des manuels de langue et de littérature, un grand nombre de reproductions, partielles ou totales, d'œuvres de Zabel Essayan; elles n'entrent pas dans le cadre de cet inventaire.
[2] Le quotidien *Azadamard* faisait paraître des supplémets hebdomadaires à caractère littéraire.

• *La poupée* Պուպրիկը	N° du 2-2-1911
• *La malédiction* (nouvelle) *Անէծքը*	du 22-6 au 1-7-1911
• *Les matelots* *Նաւաստիները*	Sup. heb. N°2, 1911
• *Les œuvres en prose* Արձակ երկերը	Sup. heb. N°2, 1911
• *Un premier mai à Paris* *Մայիսի մէկի օր մը Փարիզի մէջ*	Sup. heb. N°4, 1911
• Safié (nouvelle) *Սաֆիէ*	
• *Mme Marie Sevadjian* *Տիկին Մարի Սվաճեան*	Sub. heb. N°32 et 33, 1911
• *La mariée* *Նոր հարսը*	Sub. heb. N°39, 1911
• *Problèmes littéraires* *Գրական հարցեր*	Sub. heb. N°58, 1911
• *La maison est belle (aperçu)* *Հունձքը գեղեցիկ է*	Sub. heb. N°58, 1911
• *L'enjeu (aperçu)* *Գրաւականը*	Sub. heb. N°59, 1911
• *L'heure a sonné (nouvelle)* *Ժամը հնչեց (վիպակ)*	Sub. heb. N°68 à 70, 1911

• *Gayané Mamigonian* *Գայեանէ Մամիկոնեան*	N°816. 1912 (sup. heb.)
• *Le croissant rouge* *et la croix rouge* *Կարմիր մահիկը* *եւ կարմիր խաչը*	N°1027, 1912 (sup. heb.)
• *Aux familles arméniennes* *de Constantinople* *Պոլսեբնակ հայ ընտանիքներուն*	N° du 18-5-1914

2) *Aztag (Facteur)* *Ազդակ*	Constantinople Կ. Պոլիս
• *L'espoir de la vieille* *Պառաւին յոյսը*	N°12, 1909, pp. 179 à 181

3) *Aménoun darétsouïtse* (L'Almanach pour tous)
Ամենուն տարեցոյցը

	Constantinople, puis Paris Editeur: Théotig *Կ. Պոլիս, Փարիզ* Թէոդիկ
• *Souvenirs d'enfance* *Մանկութեան յիշատակներ*	1923, pp. 59 à 62
• *L'annonce du danger* *Վտանգի ազդանշանը*	1924, pp. 45 à 53
• *Mon oncle Hagop* *Յակոբ մօրեղբայրս*	1926, pp. 342 à 353

4) *Anahid* (nom propre mysthologique: Diane?)
Անահիտ

Constantinople, puis Paris
Կ. Պոլիս, Փարիզ
Publié par Archag Tchobanian
Հրատ. Արշակ Չօպանեան

• *Le moulin rouge* *Կարմիր ջաղացքը*	N°1, 1898, pp. 40-41
• *Garçons suicidés* *Անձնասպան տղաքներ*	N°3, 1898
• *La mort* *Մահը*	N° de mars-avril 1899, pp. 171 à 173
• *Le yachmak* (Scènes de la vie orientale) *Եաշմաքը (Արեւելքի կեանքէն)*	N° de novembre-décembre 1899, pp. 11 à 13
• *Poème en prose*[1] *Անտիպ էջ մը Օրդ. Զ. Յովհաննէսեանէ*	N° de juillet-décembre 1947, pp. 17-18

5) *Arakadz* (nom d'une montagne d'Arménie)

New York (U.S.A.)
Արագած Նիւ Եորք
Zabel Essayan en rédigeait la rubrique «Femmes»

• *Les récents aspects* *de la cause féministe*	N°1 du 25-5-1911

[1] Publication posthume sous le titre de *Une page inédite de Mlle. Zabel Hovhannessian*. Cette page de prose poétique date de 1895.

Կնոջ դատին նորագոյն
երեւոյթները

• *Pour la patrie* — N° 2 du 1-6-1911
Հայրենիքին համար

• *La femme partisan*
de la paix — N° 3 du 8-6-1911
Կինը՝ խաղաղութեան համար

• *Le rôle de la femme arménienne*
dans la vie sociale — N° 5 du 22-6-1911
Հայ կնոջ դերը հասարակական
կեանքի մէջ

• *Le rôle de la femme arménienne*
dans les associations qu'elle
a créées — N° 6 du 29-6-1911
Հայ կնոջ դերը իր կազմակերպած
ընկերութեան մէջ

• *La femme arménienne*
depuis la Constitution — N° 7 du 6-7-1911
Հայ կինը Սահմանադրութենէն
ետքը

• *Rôle actuel de la femme*
arménienne dans le mouvement
du retour à nos terres — N° 11 du 3-8-1911
Հայ կնոջ դերը մեր օրերուն դէպի
երկիր

• *Le rôle de l'Arménienne*
aujourd'hui — N° 12 du 10-8-1911
Հայ կնոջ դերը ներկայ օրերուն

• *Les orphelinats de Cilicie (impressions et souvenirs)*	a) N°13 du 17-8-1911
Կիլիկիոյ որբանոցները (անձնական տպաւորութիւններ եւ յիշատակներ)	b) N°14 du 24-8-1911
	c) N°15 du 31-8-1911
6) *Arek (Soleil)* Vienne et Berlin	Editeur: Simon Hagopian
Արեգ Վիեննա, Պերլին	Հրատ. Սիմոն Յակոբեան
• *Cela suffit!... (notes et impressions de la Guerre des Balkans)*	N°1, 1922, pp. 19 à 26
Բաւական է...	N°2, 1922, pp. 71 à 77
• *Mon âme exilée (nouvelle)*	N°3, 1922, pp. 145 à 154
Հոգիս աքսորեալ	N°4, 1922, pp. 214 à 226
	N°4, 1922, pp.265 à 274
• *Rêverie*	N°6, 1922, pp. 325 à 333
Երազանք	
• *L'étape*	N°10, 1922, pp. 581 à 598
Հանգրուանը	
• *Les forces en déroute (roman)*	N°3, 3 et 4 (1923) et 1, 2 (1924)
Նահանջող ուժեր	
• *Le feu* (Henri Barbusse)	
(traduit par Zabel Essayan)	N°13-14, 1924, pp.769 à 786
Կրակը (Հանրի Պարպիւս)	N°15-16, 1924, pp.897 à 917
(թարգմանեց Զ. Եսայեան)	N°17, 1924, pp.1025 à 1036
• Sur le seuil (scènes de la vie turque)	N°18, 1924, pp.1089 à 1106
Սեմին վրայ	

7) *Arévelian mamoul* (Presse d'Orient) *Արեւելեան մամուլ*	Smyrne Իզմիր Fondé et dirigé par Mathéos Mamourian Հրատ. Մ. Մամուրեան
• *Sadarof* *Սատարոֆ*	N° 26, 1903, pp.633 à 638
• *Julie* *Ժիւլիա*	N° 43, 1904
• *Réflexions sur le genre romanesque* *Մտածումներ վիպական սեռին վրայ*	N° 46, 1904, pp.1110 à 1114
• *Les yeux* *Աչքերը*	N° 50, 1904, pp.1207 à 1213
• *Nouvelles tendances littéraires en France* *Գրական նոր ձգտումներ Ֆրանսայի մէջ*	N° 52, 1904, pp.1256 à 1261
• *L'ombre* *Ստուերը*	N° 1, 1905, pp.39 à 43
• *L'énigme* *Հանելուկը*	N° 3, 1905, pp.111 à 117
• *Les symbolistes et René Ghil* *Խորհրդապաշտները եւ Ռընէ Գիլ*	N° 7, 1905, pp.210 à 216

• *Pour la paix* *Խաղաղութեան համար*	N° 22, 1906, pp.524 à 527
• *Le poète (nouvelle)* *Բանաստեղծը (պատմուածք)*	N° 17, 1906, pp.406 à 411
• *Notes sur la littérature française* *Ֆրանսական գրականութեան մասին*	N° 48, 1907, pp.1192 à 1198
• *Dans les cyprès* Նոճիներուն մէջ	? ? ?
8) *Kordz (Œuvre)* Գործ	Bakou Պաքու
• *Le dernier calice* *Վերջին բաժակը*	N° 1, 1917, pp.3 à 61
• *L'agonie d'un peuple* *Ժողովուրդի մը հոգեվարքը*	N° 2, 1917, pp.79 à 140
• *Le voyage de Mourad* *Մուրատի ճամբորդութիւնը*	N° 4 à 8, 1917
• *La mort* (Maurice Marterlinck) (traduction de Zabel Essayan) Մահը (Մորիս Մէթերլինկ) (թարգմանեց Զ. Եսայեան)	N° 9-10, pp.25 à 61 (1917) N° 11-12, pp.40 à 59 (1917)
9) *Kragan therte (Gazette littéraire)* *Գրական թերթ*	Erévan Երեւան

• *La vie diasporique arménienne et ses expressions à travers la littérature diasporique* — N° du 14 mai 1933
Գաղութահայ կեանքը եւ նրա արտայայտութիւնները արտասահմանեան գրականութեան մէջ

• *Sibylle* — N° 12, 1935
Սիպիլ

• *Missak Medzarents* — N° 14, 1935
Միսաք Մեծարենց

• *Chirvanzadé* — N° 19, 1935
Շիրվանզադէ

• *Un géant de la nouvelle renaissance* — N° 21, 1935
Նոր վերածնունդի հսկաներից մէկը

• *Notre maison* — N° 22, 1935
Մեր տունը

• *Hagop Baronian* — N° 7, 1936
Յակոբ Պարոնեան

10) *Kragan sérounte (Génération littéraire)* — Erévan
Գրական սերունդ — Երեւան

• *Ma façon d'écrire* — N° 6-7, 1934
Ինչպէս եմ գրում…

11) *Erévan* (nom de la Capitale de l'Arménie) — Paris
Երեւան — Փարիզ

• *Nartos* *Նարդոս*	N° du 23-5-1926
• *Vahan Totovents* *Վահան Թոթովենց*	N° du 66-6-1926
• *Arthur Rimbaud, poète et communard* *Արթիւր Ռեմպոյ, բանաստեղծ եւ կոմունար*	N° du 13 et du 20 juin 1926
• *Les traces de l'influence de George Sand dans notre littérature* *Ժորժ Սանտ եւ իր ազդեցութեան հետքերը մեր գրականութեան մէջ*	N° du 4-7-1926
• *Axel Pagounts* *Ակսել Բակունց*	N° du 29-8-1926
• *A propos d'un texte de Plekhanov* *Պլեխանովի մէկ գրութեան մասին*	N° du 12-9-1926
• *Vers notre pays* *Դէպի մեր երկիրը*	N° du 10-10-1926
• *Aperçu général sur la nouvelle littérature russe* *Ընդհանուր հայեացք մը ռուսական նոր գրականութեան մասին*	N° du 3 et du 5 novembre 1926

• *Le troisième front* *Երրորդ ճակատը*	N° du 5-1-1927
• *Les journées à Erévan* *Օրերը Երեւանի մէջ*	N° du 23 mars et du 1 avril 1927
• *Chirvanzadé* Շիրվանզադէ	N° du 27-3-1927
• *Hovnathan March* Յովնաթան Մարչ	N° du 17-4-1927
• *Le déclin de l'Occident* *Արեւմուտքի մայրամուտը*	N° du 19 août et du 7 sept. 1927
• *La littérature arménienne soviétique*	N° du 9-2-1928
12) *Jamanag (Temps)* *Ժամանակ*	Constantinople Fondé par M. Kotchounian Կ. Պոլիս Հիմն. Մ. Գոչունեան
• *L'aube ne s'est pas encore levée* *Դեռ արշալոյսը չէ ծագած*	N°1, 1908
• *A propos de l'Ararat* *Արարատի մասին*	N°6, 1908
• *Le point de vue des femmes* *Կիներու տեսակէտը*	N°10, 1908
• *Ils ont faim…* *Անօթի են…*	N°27, 1908

• *L'uniforme (épisode)* N° 35, 1908
Համազգեստը (դրուագ)

• *Une comparaison* N° 78, 1908
Համեմատութիւն մը

• *Le coupable* N° 17, 1909
Յանցաւորը

• *Le courant (poème en prose)* N° 683, 1911
Հոսանքը (արձակ բանաստեղծութիւն)

13) *Louïss (Lumière)* Constantinople
Aram Andonian
Լոյս Կ. Պոլիս Արամ Անտոնեան

• *Un désir* N° 16, 1908, pp.527-528
Տենչանք մը

14) *Dzaghig (Fleur)* Constantinople Archag Tchobanian
Ծաղիկ Կ. Պոլիս Արշակ Չօպանեան

• *Hymne à la nuit* N° 1, 1895, p.17
Երգ առ գիշեր

• *L'aveugle*
(souvenirs du village) N° 3, 1895, pp.93 à 95
Կոյրը (գիւղական յիշատակներ)

• *Des âmes féminines* N° 5, 1895, pp.192 à 196
Աղջկան հոգիներ (չխաբող սէրը)

15) *Dzaghig (Fleur)* Chamdandjian *Ծաղիկ* Միքայէլ Շամտանճեան	Constantinople Mikaël Կ. Պոլիս
• *La femme afultère* *Յանցաւոր կինը*	N° 24, 1903
• *La compétition* *Մրցումը*	N° 26, 1903
• *La jouissance du mal* *Յաւին հեշտանքը*	N° 27, 1903, pp.317 à 319
• *La Gitane* *Գնչուհին*	N° 10, 1903, p.49
• *Les souvenirs* *Վերյիշումները*	N° 47, 1903
• *Le roman* *Վէպը*	N° 3 à 12, 1904
• *La vengeance de l'amour* *Սիրոյ վրէժը*	N° 6 et 7, 1904
• *Le fakir* *Ֆաքիրը*	N° 8, 1904, pp.381 à 386
• *René Ghil* *Ռընէ Կիլ*	N° 12, 1904, p.145
• *Les roses blanches* *Ճերմակ վարդերը*	N° 13, 1904

• *La dégénérescence par la littérature* — N° 14 et 15, 1904
Այլասերումը գրականութեան միջոցով

• *La boîte à bonbons (tableau dramatique)* — N° 9, 1905
Շաքարի տուփը

• *Un problème littéraire* — N° 10, 1905
Գրական խնդիր մը

• *La squelette* — N° 18, 1905
Կմախքը

En 1903-1904, Zabel Essayan dirigeait la rubrique «Le coin des femmes» de cette même revue (*Dzaghig de Mikaël Chamdandjian*, Constantinople). Elle y a signé un grand nombre d'articles relatifs aux problèmes féminins et à des sujets pédagogiques. En voici les principaux:

• *Le problème féminin* — N° 11, 1903
Կնոջ հարցը

• *Femme nouvelle* — N° 12, 1903
Նոր կին

• *Nos femmes* — N° 13, 1903
Մեր կիները

• *Nos enfants* — N° 15, 1903
Մեր պզտիկները

• *La toilette et la mode* — N° 16, 1903
Արդուզարդը եւ նորաձեւութիւնը

• *De modèles féminins:*
La Parisienne N° 17, 1903
Կնոջ տիպարներ,- Փարիզուհին

• *L'étudiante russe à Paris* N° 20, 1903
Ռուս ուսանողուհին Փարիզի մէջ

• *Mme Madaguian et nos enfants* N° 23, 1903
Տիկին Մատակեան եւ մեր պզտիկները

• *Noël en notre hôpital* N° 1, 1904
Կաղանդը մեր հիւանդանոցին մէջ

• *Notre éthique* N° 4, 1904
Մեր բարոյականը

• *Médiocrités* N° 5, 1904
Միջակութիւններ

• *Les conditions de vie* N° 9, 1904
Կեանքի պայմանները

16) *Hampavaper (Qui apporte la renommée)* Tiflis (Géorgie)
Համբաւաբեր Թիֆլիս

• *Impressions de la vie à Constantinople* N° 6, 1916, pp.188 à 190
Տպաւորութիւններ Կ. Պոլսոյ կեանքէն

• *Ardachès Haroutunian* N° 43, 1916, pp.1368 à 1370
Արտաշէս Յարութիւնեան

17) *Haïasdan (Arménie)* Sofia (Bulgarie)
Հայաստան Սոֆիա
Rédacteurs: Libarid Nazariants et Dikran Khatchikian
Խմբ. Լիպարիտ Նազարեանց եւ Տիգրան Խաչիկեան

• *Krikor Zohrab*
(a paru sous le pseudonyme
de Vikène) N° 45, 15 août, 1915
Գրիգոր Զոհրապ

• *Mémoires d'un écrivain*
(idem) N° 48, 49, 50, 51, 52,
53, 54, 56 et 57
Գրագէտի մը յիշատակները (sous forme de feuilleton. Le texte reste inachevé, la publication de *Haïasdan* étant interrompue fin 1915, jusqu'en 1919).

18) *Haïasdani gotchnag (Cloches d'Arménie)* New York (U.S.A.)
Հայաստանի կոչնակ Նիւ Եորք

• *Chants d'affiction* N° 39-40, 1923
Վշտի երգեր

• *La voie littéraire* N° 6, 1924, pp.168 à 170
Գրական ուղին

• *La maison maternelle* N° 1, 1925, pp.10-11
Մայրենի տուն N° 2, 1925, pp.41 à 45

• *René Ghil* N° 1, 1926, pp.22 à 24
Ռընէ Կիլ

19) *Haï kraganouthioune (Littérature arménienne)* Smyrne
Հայ գրականութիւն Իզմիր
Publié par Z. Kazazdjian
Հրատ. Զ. Գազազճեան

• *Les jasmins* N° 1, 1911, pp.20-21
Յասմիկները

• *L'idéal* N° 2, 1911, pp.14 à 19
Իտէալը

• *La sourire divin* N° 4, 1911
Աստուածային ժպիտը

• *Les déportés (tableau)* N° 6, 1911, pp.4 à 7
Գաղթականները

• *Le bonnet noir* N° 4, 1912
Սեւ գդակը

• *Les deux aveugles* N° 7, 1912
Երկու կոյրերը

• *Le vœu* N° 2, 1912
Ուխտը

• *Le maître d'école* N° 9 à 11, 1912
Վարժապետը (պատմուածք)

• *La page jaunie* N° 12, 1912
Դեղնած էջը

• *La mort* (Maurice Maeterlinck)
(traduction de Zabel Essayan) N° 4, 1913, pp.9 à 12

Մահը (Մորիս Մէթերլինկ)
(թարգմանեց Զ. Եսայեան)

• *La gloire* *Փառքը*	N° 6, 1913, pp.13 à 17
20) *Haï midk (Pensée arménienne)* *Հայ միտք*	Constantinople Կ. Պոլիս
• *Le bain de sang* *Արիւնի լոգանքը*	N° 4, 1919
21) *Haïréniki knar (Lyre de la patrie)* *Հայրենիքի քնար*	Constantinople Կ. Պոլիս
• *Chant de la nuit (poème)* *Գիշերի երգ*	N° 6, 1908, p.124
22*) Horizon (Horizon)* *Հորիզոն*	Tiflis (Géorgie) Թիֆլիս
• *Ecrivains contemporains arméniens-occidentaux (texte d'une conférence)* *Թիւրքահայ ժամանակակից գրողներ*	N° 72 et 73, 1916
• *Aux intellectuels arméniens-occidentaux* *Թրքահայ մտաւորականներուն*	N° 2, 1913
• *Mlle Takouhie Mamigonian* (écrit en faveur de la sauvegarde de «notre belle, riche et magnifique langue») *Օրիորդ Թագուհի Մամիկոնեան*	N° 112, 1916

23) *H.O.G. (initiales de Comité d'Assistance à l'Arménie)* Paris
Հ.Օ.Կ. Փարիզ

• *La vie culturelles*
à Erévan N° 5, 1933, pp.11 à 16
Մշակութային կեանքը Երեւանի մէջ

• *Dans les vignobles*
d'Ardachad N° 12, 1933, pp.20 à 24
Արտաշատի այգիներուն մէջ

24) Tzaïn haïréniats (Voix de la patrie) Constantinople
Ձայն հայրենեաց Կ. Պոլիս
Editeur: Larents
Հրատ. Լարենց

• *La citadelle*
de Léon (Cilicie) N° 9, 1908, pp.81-82
Լեւոնի Բերդը (Կիլիկիա)

• *Le courtier* N° 1, 1909, p.19
Սրմսարը

• *Le pain souillé de sang* N° 3?, 1909
Արիւնոտ հացը

25) *Massis* (nom arménien du Mont Ararat) Constantinople
Մասիս Կ. Պոլիս
Fondé par Garabed Utudjian
Հիմն. Կարբ. Իւթիւճեան

• *Âmes morbides* N° 3 et 22, 1903
Ախտաւոր հոգիներ

• *L'ouvrage intellectuel* *Մտաւոր աշխատութիւնը*	N° 4, 1903
• *Les romans et les images féminines de Balzac* *Պալզաքի վէպերը եւ իր կնոջ տիպարները*	N° 5, 1903
• *Le «Pantoum» - L'idiot* *Բանթումը – Ապուշը*	N° 7. 1903
• *Le regard trompeur* *Խաբող նայուածքը*	N° 15, 1903
• *Une musique des mots* (Traduction de Z. Essayan) *Բառերու երաժշտութիւն մը* (Ռընէ Կիլ – թարգմ. Զ. Եսայեանի)	(René Ghil) N° 26, 1903
• *Nos institutrices* *Մեր վարժուհիները*	N° 32 et 37, 1903
• *L'homme* *Մարդը*	N° 5, 1905
• *Une page de la vie de Balzac* *Էջ մը Պալզաքի կեանքէն*	N° 12, 1905
• *Mon enfant – La barque* *Զաւակս – Նաւակը*	N° 18, 1905

• *Les jeunes* *Նորերը*	N° 32, 1905
• *Les romans* *dans la littérature* *Վէպերը գրականութեան մէջ*	N° 12, 1907
• *Le problème de l'indigence* *des intellectuels –* *Journaliste et écrivain* *Մտաւորականներու Չքաւորութեան* *հարցը – Օրագրող եւ* *գրագէտ*	N° 17, 1907
• *Une nouvelle retraite* *Նոր մենարան մը*	N° 24, 1907
• *Lettre ouverte à Domino* *Բաց նամակ Տոմինոյի*	N° 27 à 1907
• *Les larmes (nouvelle)* *Արցունքները*	N° 37, 1907, pp.746 à 751
• *Une erreur* *Սխալմունք մը*	N° 47, 1907 N° 1, 1908
• *L'art romanesque chez nous* *Վիպական արուեստը մեր մէջ*	N° 12-13, 1908, pp.239 à 243
26) *Mardagotch* (Appel au combat) *Մարտակոչ*	Tiflis (Géorgie) Թիֆլիս
• *Des loups et des esclaves* *Գայլեր եւ ստրուկներ*	N° 59, 1926

• *Une histoire plus que vraie* — N° 123, 1926
Աւելի քան իրական պատմութիւն մը

27) *Mechag* (Cultivateur) — Tiflis (Géorgie)
Մշակ — Թիֆլիս

• *Les dernières persécutions des Arméniens à Constantinople* — N° 27, 1916
Հայկական վերջին հալածանքները Կ. Պոլսոյ մէջ

28) *Navasarte* (premier Constantinople, publication annuelles mois du vieux calendrier arménien) — Կ. Պոլիս
Նաւասարդ

• *A l'heure du soir* — 1911, pp.33 à 36
Երեկոյեան ժամուն

29) *Nor agoss (Sillon nouveau)* — Erévan
Նոր ակօս

• *Le président de la délégation de Karamanie* (texte tiré d'un ouvrage ancien de l'auteur: *Les Nouvelles Excellences*) — N°?, 1924
Գարամանիոյ պատուիրակութեան նախագահը (քաղուած *Նոր Էքսելանսները* գործէն)

30) *Nork* (nom d'un nouveau cartier à Erévan) — Erévan
Նորք — Երեւան

• *La littérature arménienne-occidentale* Livre I, 1927
Թրքահայ գրականութիւնը

34) *Sovedagan Haïasdan (Arménie Soviétique)* Erévan
Սովետական Հայաստան

• *Nouvelles tendances dans la littérature française d'après-guerre*	N° 297 à 301, 1924
Նոր հոսանքները ֆրանսիական յետ-պատերազմեան գրականութեան մէջ	
• *La signifivation du 29 Novembre*	N° 275, 1926
• *Nouvelle-Sébaste*	N° 100, 1934
Նոր Սեբաստիա	
• *Dans les prés de la vallée rouge*	N° 193, 1935
Կարմիր հովիտի արօտավայրերի մէջ	
• *«Heghnar Aghpure» de Mguerditch Armen (étude critique)*	N° 85, 1936
Մկրտիչ Արմէնի «Հեղնար Աղբիւր»ը	
• *Le grand maître de notre littérature (à propos de Maxime Gorki)*	N° 140, 1936
Մեր գրականութեան մեծ վարպետը (Մաքսիմ Կորքիի մասին)	

35) *Veradznounte (Renaissance)* *Վերածնունդ*	Paris Փարիզ
• *Rosdom (souvenirs et impressions)* *Ռոստոմ (յիշողութիւններ եւ տպաւորութիւններ)*	N° 3-4, 4e année, 24 et 31-1-1920
36) *Darétsouïtse de Nichan Babikian* (almanach, publication annuelle) *Տարեցոյց Նշան Պապիկեանի*	Constantinople Կ. Պոլիս
• *Les mains* *Ձեռքերը*	1904
• Sa haine *Իր ատելութիւնը*	1906
• *Le devin – Dans les cyprès* *Գուշակը – Նոճիներուն մէջ*	1907
37) *Punig (Phénix)* *Փունիկ*	Boston (U.S.A.) Պոսթըն Publication annuelle տարեգիրք
• *Le petit martyre* *Փոքրիկ մարտիրոսը*	1918, pp. 197-198
• *Le mort d'un enfant* *Մանկան մը մահը (պատմուածք)*	1919, pp. 903 à 907

B – ŒUVRES SUR ZABEL ESSAYAN

1 – Etudes

• **Hagop Ochagan**, - *«Zabel Essayan»* dans *Panorama de la littérature arménienne-occidentale* (en 10 volumes) volume VI, Editions «Hamazkaïne», 1968, pp. 245 à 348.

• **Յակոբ Օշական**,- «Զապէլ Եսայեան», Համապատկեր արեւմտահայ գրականութեան, Զ. հատոր, Համազգայինի հրատարակութիւն, Պէյրութ, 1968:

• **Sévag Arzoumanian**, - *Zabel Essayan* (sa vie et son œuvre), Editions de l'Académie des Sciences de la République Socialiste Soviétique d'Arménie, Erévan, 1965.

• **Սեւակ Արզումանեան**, - Զապէլ Եսայեան (կեանքը եւ գործը), Հ.Ս.Ս. Գիտ. Ակադեմիայի հրատարակութիւն, Երեւան, 1965:

• **Moushegh Ichkhan**, - *«Zabel Essayan»* dans *Littérature arménienne moderne* (en 3 volumes): volume III, Editions «Hamazkaïne», Beyrouth, 1975, pp. 94 à 100.

• **Մուշեղ Իշխան**, - «Զապէլ Եսայեան», Արդի հայ գրականութիւն, Գ. հատոր, Համազգայինի հրատարակութիւն, Պէյրութ 1975:

• **Minas Teuleulian**, - *«Zabel Essayan»* dans *Un siècle de littérature*, Le Caire, 1955, pp.616 à 620. Seconde édition, 1977, Boston, tome I, pp. 591 à 595.

• **Մինաս Թէօլէօլեան**,- «Զապէլ Եսայեան», Դար մը գրականութիւն, Գահիրէ, 1955: Բ. հրատարակութիւն՝ Պոսթրն, 1977:

2 – Articles divers[1]

• **Yénovk Armène**, - *«Les femmes de lettres arméniennes»*, dans les N° 5, 7 et 11 (1911) de la revue Arakadz de New York (U.S.A.).

• **Ենովք Արմէն**, - «Հայ կին գրողները», Արազած, Նիւ Եորք, 1911, թիւ 5, 7 եւ 11:

• **Onnig Tchifté-Saraf**, article sur Zabel Essayan, dans le N° 14 (1903) de la revue *Massis* de Constantinople[2].

• **Օննիկ Չիֆթէ-Սարաֆ**, - Մասիս, Կ. Պոլիս, 1903, թիւ 14:

• **Ardachès Haroutunian**[3], - «Madame Zabel Essayan» dans le N° du 25 août 1907 de la revue Puzanthion (Byzance) de Constantinople[1].

---

[1] Nombreux sont les articles sur Zabel Essayan, éparpillés dans la presse arménienne du commencement de ce siècle jusqu'à nos jours. Nous n'en citons ici qu'un nombre très limité.

[2] Ces deux articles sont représentatifs d'une assez vive polémique autour des premiers textes de Zabel Essayan, qui, dans les premières années de ce siècle, a fait couler beaucoup d'encre dans la presse arménienne (voir *Massis* et *Puzanthion* de Constantinople et, plus particulièrement, les numéros 11, 14, 16, 18 et 21 de 1906 de la revue *Arévelian mamoul* de Smyrne).

[3] **Ardachès Haroutunian**, - poète symbolise arménien (1873-1915). Ses seize lettres, écrites entre 1906 et 1910 et adressés à Madame Essayan, ont été publiées en 1962 dans la revue littéraire *Pakine (Autel)* de Beyrouth (N° 6, 7, 9 et 10).

• **Արտաշէս Յարութիւնեան**, - «Տիկին Զապէլ Եսայեան», Բիւզանդիոն, Կ. Պոլիս, 25 Օգոստոս 1907-ի թիւ։

• **Lévon Larents**, - *«Les femmes de lettres arméniennes dans la littérature française»* dans Massis, N° 18, 1905.

• **Լեւոն Լարենց**, - «Հայ գրագիտուհին ֆրանսական գրականութեան մէջ», Մասիս, Մասիս, Կ. Պոլիս, 1905, թիւ 18։

• **Lévon Larents** à propos de Zabel Essayan dans le No2 (1908) de la revue *Kegharvesde (Beaux-arts)* de Tiflis (Géorgie).

• **Լեւոն Լարենց՝** Զապէլ Եսայեանի մասին, - Գեղարուեստ, Թիֆլիս, 1908, թիւ 2։

• **Troidicamp Yves**, - *«Le rôle de la femme arménienne pendant la guerre»* (à propos de Zabel Essayan), article en français dans le N° 25 (1919) de *L'Orient illustré*, pp. 8-9.

• **Թրուատիքան Իվ**, - «Հայ կնոջ դերակատարութիւնը պատերազմին ընթացքին» (ֆրանսերէն)։

• **Hrante Essayan**, - *«Ma mère»* dans le N° 3 (1978) de la revue Littérature soviétique d'Erévan, pp. 84 à 95.

• **Հրանդ Եսայեան**, - «Իմ մայրիկը», Սովետական գրականութիւն, Երեւան, 1978, թիւ 3։

• **Rouben Zarian**, - *«Zabel Essayan»* dans *Mémoires* (livre 3), Erévan, 1981, pp. 166 à 175.

• **Ռուբէն Զարեան**, - «Զապէլ Եսայեան», Յուշապատում (գիրք 3), Երեւան, 1981։

QUELQUES TEXTES FRANÇAIS
DE ZABEL ESSAYAN

MON ENFANT
(poème)

Après les crises de douleurs qui me ravagent au-dedans de moi-même, me griffent la figure et frottent autour de mes yeux le noir de la souffrance, - lorsque, lasse, je sens encore leur morsure sous ma peau, et leur frisson dans mes veines, je Le vois qui me sourit.

Il ne me sourit qu'en ces heures-là. Il ne se révèle à moi que lorsqu'un mal intolérable me tord.

Avant d'avoir connu la douleur, je ne Le connaissait pas. Je ne sais quel jour il est né, mais à présent son existence m'enveloppe. Je Le sens parfois en moi, mais le plus souvent je Le sais au loin, très loin…

Je Le connais d'une façon indécise. Dans mon cerveau engourdi par les longues insomnies, ses yeux n'ont laissé qu'une image vague, qui se prolonge…

Il a des cheveux en nuage, des yeux comme des étoiles, et les contours de sa figure s'estompent sur du vide…

Je connais plutôt ses sourires que sa figure. Je les sens dans l'air, et les vois en fermant les yeux, avec une ivre volupté. Je connais ses regards plutôt que ses yeux: je l'aspire par mes paupières. Je connais ses chuchotements, qui embaument comme de l'encens et me grisent, et jusqu'à ses gestes, que je perçois à la suite de grandes affres. Et la sensation de ses petits bras autour de mon cou m'affole!...

Il est mon Enfant existant quelque part, au loin, né de ma souffrance et qui se nourrit de ma douleur.

Je suis heureuse de supporter ces anxiétés et ces maux puisque c'est par eux qu'il m'arrive. Je dois chaque fois traverser un océan d'émotion, pour Le retrouver sur l'autre rive. Je dois boire tout un horizon de sang et dessécher le soleil, pour Le re-

trouver dans la nuit suprême. Après les tortures de la journée, je dois sentir ma vie brûler et se consumer dans les fièvres, pour que je puisse un tout petit peu L'approcher !

Il ne m'aime pas peut-être… Moi, je suis son esclave.

Un jour, cependant, je Le rejoindrai pour toujours: ainsi me l'ont prédit les nuits, encensées par sa présence, mélodieuses de son murmure.

Ecrits pour l'art, Nouvelle série, N° 1 (1905)
pp. 65-66

LA BARQUE

Aux bords des Marmara s'étendait une côte de terres creuses et de promontoires usés. C'étaient de hautes plaines désertes, ou plutôt des collines qui, minées par le heurt des eaux, avaient eu la poitrine largement approfondie et, détritées de plus en plus, s'étaient de moitié diminuées.

Les Falaises se dressaient petites et jaunes. Des joncs pâles, frêles, poussés entre leurs ruines, succombaient, amollis, et leur ombre, s'allongeant, traçait comme des rides. La nuit venant, toutes ces choses se confondaient dans l'obscurité. Les escarpements seuls déchiraient l'ombre de leurs arêtes ocreuses lorsqu'aucun bourdonnement, aucun murmure, ne se faisait plus entendre…

C'était un soir d'été. La mer d'un gris bleuâtre miroitait dans la nuit; de longues lignes de vagues déferlaient comme de grands serpents onduleux.

La côte fondue dans la nuit, toutes limites abolies, l'horizon devenu immense, cela semblait une infinie et chaotique étendue d'eau!

Un halètement fatigué d'ailes de papillon frissonnait et vivifiait la ténèbre écumante en l'Espace, et des bouillons d'ombre roulaient légers comme des rêves, exhalaient une sorte de doux chuchotement.

Un vent froid passait en soupir, tandis que l'air devenait aigu, piquait, semblait égratigner l'ombre à son contact.

Je croyais voir, à travers la trame des ténèbres, des nuages encore plus sombres, perceptibles seulement par leur glissement, et qui troublaient le firmament en formes de rêves mouvants.

Et tout ce grand cercle étrangement merveilleux était comme un Songe figé…

Je glisserais en silence pour ne point effrayer les habitants de

l'Ombre; je verrais, je sentirais autour de moi le souffle d'êtres plus souples que l'air. J'entendrais leur lent prolongement au sein des eaux et la musique légère, diaphane, irréelle, qui émanerait d'eux!

La Barque fendrait l'ombre toujours, et ce chemin serait éternel!

Je ne verrais plus la ténèbre démolie par la lumière. Je ne verrais plus les Etres s'évanouir, l'air blanchir, et le noir de la mer bleuir. De blancs oiseaux n'offenseraient plus la sombre chasteté de l'Espace, des nuages de pourpre ne tacheraient plus le grand silence amorphe du Ciel; rien ne changerait plus et l'on n'entendrait plus rien.

Assise dans la Barque, devenue moi-même un esprit glissant dans l'ombre, je poursuivrais le voyage. Ma Barque n'aborderait aucune rive; entourée d'un cortège de Forces de ténèbres, je me dirigerais toujours vers un monde rêvé, où je n'arriverais jamais…

Ecrits pour l'art, Nouvelle série, N° 3 (1905)
**pp. 134 à 136*

---

* **N.B.** – Ces deux textes français de Madame Zabel Essayan sont représentatifs d'une période à forte influence symboliste que l'auteur a vite dépassée.

TRADUCTIONS

Textes de Zabel Essayan
traduits de l'arménien
par Chouchik Dasnabédian

Dans les ruines

(Extraits)

I – DANS LES RUINES

Sous le soleil magnanime et éblouissant s'étend la ville détruite, comme un immense cimetière. Des ruines partout!... Rien n'a été épargné: toutes les églises, toutes les écoles et toutes les habitations ont été transformées en des amas de pierres brûlées et informes, parmi lesquels, çà et là, se dressent quelques squelettes d'édifices. De l'est à l'ouest et du nord au sud, jusqu'aux confins lointains des quartiers turcs, la haine implacable et cruelle a tout incendié et tout anéanti. Et dans cette désolation funèbre, dans ces immenses tas de cendres, des minarets s'élancent intacts et arrogants.

Une foule formée de veuves, d'orphelins et de vieillards, vêtus de haillons barbouillés de sang et de larmes, vient vers nous: c'est ce qui reste de la population d'Adana. Elle a le calme austère de la mer apaisée après une grande tempête. Elle couve en son fond une douleur et un chagrin inconsolables, qui se font aussi sentir parfois en surface. L'espoir de vivre et de renaître est anéanti en ces gens. Et si la faim et la soif implacables ne les réveillaient pas de cette torpeur, leur existence serait déjà éteinte à jamais.

Ils gardent longtemps le silence, comme pour suivre le fil de leurs réminiscences, mus malgré eux par leur horrible enchaînement, et des soupirs émis du plus profond de leur cœur s'exhalent en semblant leur déchirer la poitrine: «Aman!...»*

---

* Terme intraduisible qui exprime, suivant les cas, une douleur totale, une amertume profonde, un désarroi indicible ou un simple étonnement.

Parfois aussi ile sanglotent, et leur face s'inonde instantanément d'une telle effusion de larmes que leurs plantes et leurs gémissements s'y noient. Et les visages, hâlés et desséchés par une dure labeur au soleil, se sillonnent de rides atroces et d'effroyables grimaces. Et la foule, entraînée par sa crise d'inconsolable affliction, se tortille de désespoir. Il est impossible d'imaginer la somme de souffrances que présente chacun de ces individus.

Il n'est pas possible en effet de sentir et d'apprécier d'un seul coup la terrible réalité. Elle reste bien au-delà des limites de l'imagination humaine. Cette réalité, même ceux qui l'ont vécue ne sont guère capables de la narrer dans sa totalité; ils bégayent, ils soupirent, ils pleurent, ne pouvant raconter en fin de compte que des faits décousus. Le désespoir et l'épouvante ont été si immenses que les mères ne reconnaissaient plus leurs enfants, que des vieilles paralytiques ou aveugles étaient délaissées dans les maisons incendiées. En entendant les rires diaboliques d'une horde féroce et assoiffée de sang, les gens perdaient la raison avant d'être tués. Des membres arrachés et des corps d'enfants palpitant encore de vie et de douleur étaient foulés sous les pieds. Bloqués d'un côté par les fusils et de l'autre par le feu, les enfants, les femmes et les blessés affolés ayant cherché refuge dans les écoles et les églises se carbonisaient dans les bras l'un de l'autre…

Cependant, ni ces faits, ni l'indécise arménité s'agitant en ces cendres, ni ces orphelins, au regard affligé et étonné, encore sous le coup de l'épouvante, ni les corps des veuves se tordant de leur perte indicible, ni les plaies encore sanglantes et douloureuses des amputés ne peuvent nour fournir l'image de ce qui est arrivé en ces jours infernaux dans sa portée véritable et dans toute son horreur.

C'est dans les yeux angoissés et inondés d'épouvante que, parfois, il me semble la saisir un bref instant. Oh, ces yeux! Il y en a qui sont aveuglés, qui ont perdu à jamais la joie du soleil et qui paraissent béants comme un gouffre sans fond. Il y en a qui vous regardent sans vous voir, car une seule et unique image s'est im-

posée de manière indélébile à leur champ de vision. Certains ont conservé dans leur regard le rythme des flammes atroces et d'autres, aux prunelles en perpétuel mouvement sous le supplice des visions de sang et de feu, semblent aspirer à la paix que la cécité pourrait leur accorder.

C'est parmi cette foule que m'est apparue la mère de Missak, déchirée par la douleur. Hantée par le cauchemar de son fils pendu, se frappant la poitrine, se déchirant les guenilles, elle chantait les louanges de son enfant martyr et, avide de larmes, elle criait: «Mes yeux sont devenus des fontaines à sec... mes enfants!... Le feu de mon cœur m'a desséchée… mes enfants!... Aman!...».

J'y ai rencontré des mères ayant étranglé leur enfant qui criait, pour ne pas faire repérer leur cachette; j'y ai vu des femmes estropiées, la langue pendue sur les lèvres, incapables de crier leur chagrin; j'y ai vu des démentes qui, loin de tout oublier, revivaient en continu la minute atroce, ou qui étaient traquées par le souvenir de proches tombés l'un après l'autre, sans savoir sur qui pleurer… «On les mist rapidement en rang, là, l'un à la suite de l'autre, et on les abattit, on les abattit, on les abattit… Chacun était secoué avant de tomber… l'un après l'autre… Il y avait là mon père, mon mari, mes enfants… et je suis seule à présent, seule comme un hibou dans les décombres… ah!...».

Quelquefois elles paraissent indifférentes, comme pétrifiées dans l'immensité de leur affliction; d'un visage calme où pas un trait ne bouge, elles racontent des épisodes terribles. Chacun de leurs mots est un flot de sang. Puis, brusquement, elles s'arrêttent; leur regard s'enflamme d'une lueur de folie; que voient-elles donc en esprit?... Et, hors d'elles-mêmes, elles se mettent à crier, cramponnées à notre propre émotion, implorant le secours de nos larmes, s'attachant à l'affinité de nos sentiments…

Dans la ville en ruines… dans les cœurs en ruines… tout est anéanti. Le geste d'une paysanne affolée s'esquisse dans mes souvenirs: englobant en pensée tout ce qui s'était passé dans son village en un ample mouvement du bras, elle disait et répétait comme un automate: «Crois-moi si tu veux, ne me crois pas si tu

ne veux pas… A quoi cela peut-il servir?... Tout est vain… tout est vain…».

Ce qui semble irrémédiable et impossible à réparer dans cette catastrophe sans limites, ce ne sont ni les maisons réduites en cendres, ni les jardins dévastés, ni le très grand nombre de victimes, mais bien cet agaçant abattement interne qui flotte dans les yeux de tous, pitoyablement, désespérément: l'état d'âme d'un peuple foulé aux pieds et écrasé sous des semelles cruelles. Ces têtes qui, avides de lumière et de liberté, s'étaient un moment humainement dressées, sont à présent fracassées avec une férocité sans merci. Déchirée par cette pensée, j'observe la cité démolie dont les cendres revêtent ainsi un symbolisme nouveau et inexorable. Mais voici qu'un sourire d'espoir fleurit dans cette cruelle stérilité et cette dévastation…

Dans les ruines, à l'ombre de murs à demi effondrés, quelques femmes se sont abritées et un berceau, tendu en balançoire entre deux murs, oscille en douceur. Qui sait ? Ce que l'immensité de notre mal nous fait paraître impossible, le génie de renaissance de notre peuple, inconscient mais inépuisable, pourra peut-être le réaliser. Car ce berceau miséreux d'enfant misérable, indifférent à la calamité générale, fort de l'invincible tendance à la survie, se balance sur ce vaste cimetière au mépris de la misère dégradante du peuple martyrisé et de la cruauté monstrueuse de ses assassins.

II – LA MESSE (fragment)

Se prosternant, se frappant le front contre les dalles, pris dans un frémissement de sentiment religieux, les fidèles en avaient oublié leur douleur… Et le réconfort, comme une blanche colombe, planait un moment devant leurs yeux assombris par les larmes… Les encensoirs se balançaient, de plus en plus denses. Lorsqu'ils redressaient la tête, les larmes coulaient avec plus d'abondance sur leur visage de suppliciés.

Mais lorsqu'au bout d'un moment le prêtre officiant prononça l'imploration suprême: «Repos à l'âme des martyrs de Cilicie, des hommes et des femmes, des vieillards et des enfants, des jeunes gens et des jeunes filles!», l'émotion du peuple en deuil atteignit un degré tel que la prière se noya dans des sanglots… Agité par son affliction sans borne, la foule se mit à clamer. La douloureuse mais parfaite harmonie de ces lamentations qui, s'unissant à la prière de requiem, la complétait, était absolument inimaginable. On n'entendait d'abord que des cris et des sanglots, puis la voix rauque et enrouée du vieux prêtre répondait à ces cris de douleur, comme pour apaiser le Mal brûlant, qui déchirait le cœur de chacun, par les formules consacrées des prières antiques.

Ce n'était pas l'affliction d'un jour, d'une année ou d'un siècle qui s'extériorisait de la sorte. On aurait dit que toute la souffrance de la Race résonnait avec véhémence dans un effort rare et surnaturel… Des lèvres grimaçantes de chacun émanait un deuil impersonnel et collectif, l'inconsolable et l'irréparable deuil de la Nation… Tous les martyrs des temps anciens, tous les conscrits persécutés des idéaux de Lumière, de Liberté et de Paix, tous ressuscités de leurs cendres séculaires, revivaient de nouveau leur souffrance; toutes les plaies cicatrisées suppuraient de nouveau et la douleur entière de la Race coulait à flots des yeux de ces malheureux d'aujourd'hui.

Après la messe, la foule se dispersa, tête basse et harassée par l'émotion vécue, ralentissant un moment dans la cour de l'église, formant des groupes. La plupart, tels que les visiteurs au menton entouré d'une violette, restaient muets; des ciliciennes couvertes de voiles blancs, dissimulant difficilement sous leurs guenilles la nudité de leurs membres grêles, suivaient, distraites, le fil de leurs souvenirs sanglants.

Nous nous rendions à l'Evêché. Sur le seuil, un visage délirant nous immobilisa. C'était une aveugle aux cheveux épars et grisonnants. Le réconfort promis n'avait guère ébranlé sa peine. Inflexible dans sa douleur maternelle, elle continuait à se lamenter: «Je l'avais mis au monde dans les montagnes, là-haut, et il était vaillant et courageux comme pas un… lorsqu'il était, petit, j'attachais son berceau aux arbres plantés par mon grand-père et je lui chantais des berceuses… Dans les sept villages à la ronde, on disait «Aucune mère ne peut chanter des berceuses comme la maman de Rouben»… A présent, que tous se le disent: «Aucune mère ne peut pleurer son fils assassiné comme la maman de Rouben!»…

Tard dans la soirée, la complainte de la mère déchirée résonnait encore dans la cour de l'église; jusqu'à la nuit, son rythme douloureux enveloppa et berça les impressions que ceux qui y avaient trouvé refuge avaient gardé de la messe de requiem.

III – LES ORPHELINS

Aux mères arméniennes

Mères arméniennes, je vous dédie cet écrit, comme l'affreux et inénarrable désastre dédie à votre sollicitude et à votre amour ces milliers d'orphelins. Lorsqu'on vous parle d'eux, ne réagissez pas comme on s'attriste d'habitude pour un malheur lointain et confus. Voyez votre propre fils en chacun de ces orphelins, souffrez pour chacun d'eux et ouvrez largement, ouvrez intensément votre cœur à cette maternité imprévue et douloureuse.

La plupart de ces mères étaient mortes depuis.

Tandis que la religieuse nous conduisait à la salle des orphelins d'Adana, nous rencontrâmes dans le couloir une aimable jeune fille qui portait dans ses bras un enfant de deux ans. Ils étaient tous deux orphelins et elle prenait soin de lui telle une maman.

La tête penchée d'un côté, les yeux imprégnés d'un trouble obscur et indéfinissable, l'enfant, morne et soupçonneux, fixait le sol du regard.

Jamais, depuis qu'on l'avait trouvé dans les bras de son père assassiné, jamais il n'avait redressé la tête et pas un instant ses yeux d'enfant n'avaient souri. Quelle image étrange, incompatible avec son entendement de gosse, s'était donc imprimée dans son jeune cerveau? Qu'avait-il vu et quel souvenir en avait-il gardé? De quel mal souffrait ce malheureux enfant? Quelle était cette tristesse envers le monde et les hommes et quel désespoir profond et impénétrable n'y avait-il pas sur ces lèvres inaptes à balbutier?

Il était potelé et beau. Des boucles blondes tombaient sur son front, comme encore humides des baisers de sa maman. De quels bras avait-on arraché ce triste et malheureux enfant? De quelle sollicitude maternelle, de quels rêves, de quels espoirs et de quelle fierté l'avait privé l'ennemi pour que l'empreinte implacable de la haine fût ainsi marquée sur ses lèvres endolories? Car une longue cicatrice, laissée par un coup de poignard, se dessinait sur son visage, d'une joue aux lèvres.

Avait-il déjà commencé à articuler? Se souvenait-il de la tendresse et de la joie immense dont son père et sa mère avaient accueilli ses premières syllabes? Et était-ce pour respecter le deuil de ses parents qu'il se refusait maintenant à les prononcer devant des inconnus?

Ceux qui l'ont vu seront désormais incapables d'oublier l'image de cet enfant rendu muet par un chagrin inconsolable. L'affliction de tous les enfants de son peuple se lisait en ses yeux…

Les aoutes orphelins, âgés de cinq à dix ans, étaient rassemblés dans une salle de classe. Ils portaient tous les marques indélébiles de l'épouvante et de la désolation sur leur visage brûlé par le soleil et leurs paupières rougies par l'abondance des larmes. Des mondes de douleur et de nostalgie s'entrevoyaient par moments dans leurs yeux chagrins et des reflets de folie se découvraient dans leur regard. On dirait que les flammes de la ville incendiée dansaient dans leur mémoire. Et ces pauvres gosses, en ces terribles instants, n'osaient même pas se regarder.

«Ils commencent à oublier et à s'intégrer dans une vie plus normale», - nous assurait la religieuse. Et pourtant, ils semblaient n'avoir rien oublié… Lorsqu'ils apprirent que nous nous rendions à Adana, ils se mirent à pleurer en sanglotant, pris dans une crise d'inéluctable chagrin; et leurs petits corps privés des caresses maternelles se démenaient sur les bancs avec désespoir.

Afin de ne pas attiser davantage leur douleur, nous décidâmes de nous éloigner. Mais leur regard affolé nous poursuivait derrière un nuage de larmes, s'accrochait à nous, et nous ne sa-

vons plus s'il fallait rester ou partir.

Avant de quitter, nous avons voulu voir aussi deux petites fillette qui étaient alitées avec une forte fièvre. La religieuse nous accompagna auprès d'elles. Sur les draps d'une blancheurs immaculée reposaient deux têtes brunes; une pâleur cadavérique mettait en relief la noirceur de leur sourcils et de leurs cils; leurs lèvres, bleuies, étaient nerveusement crispées. Je m'imaginai avec horreur les cauchemars qui devaient hanter ces petites têtes fébriles. Leurs mères avaient été brûlées vives dans l'école des Jésuites et c'est par miracle que ces deux enfants avaient pu être sauvées. L'une d'elles avait la joue labourée par une balle.

Auprès de ces deux enfants martyres, sur une chaise, une poupée… Quelle mystérieuse soif inassouvie de tendresse et d'amour ces pauvres orphelines entretenaient à l'égard de ce jouet inanimé!

Je voulais qu'elles ouvrent les yeux pour nous voir et se rendre compte de la sincérité de notre compassion; je voulais qu'elles entendent quelques mots prononcés dans leur langue maternelle, avec le même accent et la même douceur dont auraient fait usage leurs parents, s'ils avaient pu leur parler.

Mais, alourdis par une fièvre intense, leurs yeux demeurèrent fermés jusqu'à notre départ.

.....

Dès le premier jour on m'avait parlé d'une fillette de huit ans qui avait été enlevée et violée. Et quoiqu'on ne me l'eût pas encore présentée, je sentais que c'était celle-là… c'était certainement elle. Il y avait dans ses yeux affligés et amers quelque chose de tellement irréparable que je me sentais toujours lâche et craintive et j'évitais toute allusion à cette torture d'un genre particulier.

On m'avait raconté l'épisode dans tous ses atroces détails. Etait-ce possible?... Je n'arrivais pas à concevoir pareille monstruosité.

Mais un jour, on me l'amena et je restai confuse et comme

honteuse devant elle. Ce n'est que lorsque nous fûmes seules que j'élevai mes yeux vers elle et, prenant sa main, sans parler et sans poser de questions, j'observai longuement cet être chétif et tremblant. J'avais la conviction que toute allusion à ce qui s'était passé, toute manifestation de curiosité seraient aussi monstrueuses qu'une complicité… A quoi bon d'ailleurs de revenir à des détails et d'émouvoir davantage la mémoire torturée de cette malheureuse enfant? Son simple aspect suffisait; et ses yeux, ses yeux tourmentés de jeune animal blessé, étaient assez éloquents.

Elle était très maigre et presque difforme. Ses bras grêles pendaient le long de son corps comme deux barres fragiles. Ses jambes faibles se terminaient par des pieds nus, larges et ossus, où les articulations formaient des nœuds durs et saillants. Son corps était perdu dans les plis d'un large chemisier, dont le col laissait passer un cou long et fin, penché d'un côté avec une gracieuse souplesse comme fléchi par le poids de sa tête. Ses cheveux couleur de son, inégalement coupés, tombaient sur son front, couvraient ses tempes et descendaient le long de sa nuque. Sous cette auréole de cheveux pâles poussés au soleil, les yeux sombres et tristes, endeuillaient cet être chétif et pitoyable d'une expression déconcertante…

Son enfance outragée et soumise à l'infâmie s'était précocement réveillée à la souffrance suprême. Quelle pensée, quel mystère flottaient sous son front?... Depuis le jour de son admission à l'orphelinat, elle n'avait eu ni un sourire, ni un mot. Les autres enfants se réunissaient, se partageaient leur malheur et leur misère, se communiquaient leur douleur et leurs désirs et trouvaient souvent consolation devant l'expression d'une affliction plus grande que la leur. Elle, elle n'approchait personne; elle demeurait toujours seule et revêche dans sa douleur.

Je la regardais maintenant avec tendresse et avec une attention troublée; chaque détail de son visage s'imprimait en mon âme. Sa main était glacée et tremblait parfois dans ma main. Par moments, elle semblait résister à ma caresse, puis se laissait faire avec une ingénuité tout enfantine. Je me rendais compte, à la

longue, que ce je ne sais quoi d'inhabituel qui m'avait causé de l'appréhension et de l'émotion n'était autre que le manque d'harmonie entre sa constitution physique de gosse de huit ans et l'expression de son visage. Cette angoisse prématurée, cette contrariété sans limite causée par un malheur incompris, cette haine et ce ressentiment sans fin dessinaient sur ce visage ténu et blafard une image dont l'expression disloquait tout en mon âme, et je me sentais éreintée d'une émotion incertaine et vacillante.

Rassurée par mon silence, elle me fixa de ses yeux et quelque chose de cette âme éplorée me fut alors transmise. Son regard sombre et affligé fut soudain voilé d'une calme tristesse et ses prunelles prirent la pâleur bleutée du charbon consumé et recouvert de cendre. Elle éleva ses épaules anguleuses et se mit à trembler de tout son corps malgré la chaleur brûlante de midi. Ses mâchoires claquaient avec un bruit sinistre. Son regard suivait ma pensée troublée et, derrière le voile de tristesse, un certain reflet semblait vaciller dans ses pupilles sur le rythme ondulant de mon tumulte.

Ô, l'être frêle, souffrant et abandonné!... Comment ce petit corps était-il capable d'accumuler un chagrin aussi atroce? Et comme ses muscles vibraient de révolte, de toutes leurs fibres, contre l'affront subi!...

Une chaleur démente inonda mon cerveau.

- Maman!... maman!...

Etait-ce elle qui poussa cet appel suprême, comme les autres orphelins évoquaient leur mère dans la douleur et la nostalgie? Ou était-ce moi-même? – Je n'en sais rien! Je la pris sur mes genoux et la serrai dans mes bras; je berçai son corps léger et essayai de lui faire oublier son chagrin, ne serait-ce qu'un instant, sous l'emprise de ma folle douleur. De lui faire oublier soi-même…

.....

Déçus par son mutisme, nous voulions nous éloigner du chevet du vieillard, lorsque l'un d'entre nous échangea avec son

voisin quelques mots en arménien. Tel un mort qui rouvrirait ses yeux, les paupières du vieillard s'entrouvrirent, ses lèvres frémirent, légèrement colorées par l'émotion, des rides se creusèrent sur son front. Il éleva ses yeux, ses beaux yeux calmes et nobles de vieil Aryen et fixa chacun de nous avec une expression indéfinissable. Nous ne pouvions savoir si l'intensité de sa souffrance augmentait ou si, au contraire, une satisfaction l'apaisait. Nous nous approchâmes davantage. L'un d'entre nous, un médecin, se mit à genoux au bord du lit et lui prit la main. Alors, d'une voix frémissante d'attendrissement, le vieux patriarche nous demanda :

- Vous êtes tous arméniens?

- Oui, petit père, nous sommes tous arméniens… (Le femme du consul, comprenant par instinct l'état d'âme du vieillard, s'était éloignée du groupe et, appuyée à la fenêtre, elle pianotait des doigts un air quelconque.

- Ah! Vous êtes tous arméniens! – répéta le vieillard, étonné et comme ravi de contentement. Et ses yeux se remplirent de larmes.

Il voulut s'asseoir dans son lit. Nous l'aidâmes. Mais lorsque nos mains tremblantes de tendresse et d'affection touchèrent son corps torturé et endolori, il n'en put plus et se mit à pleurer abondamment. Les larmes tombaient en silence le long de ses joues et disparaissaient dans un barbe blanche; des sanglots sourds et impuissants secouaient sa poitrine, qui montait et descendait avec une ampleur inquiétante. Comme honteux de ses larmes, il lançait à chacun de nous des regards fuyants. Il voulait parler, mais les mots refusaient de s'achever sur ses lèvres tremblantes.

Et soudain, comme une fontaine qui brusquement se tarit, ses larmes cessèrent. Il inclina la tête sur sa poitrine et ses mains recommencèrent à se tordre; et ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il tourna vers nous ses yeux encore humides et prononça d'une voix brisée par la douleur;

- Je suis de la région de Kharperte… Poursuivi et persécuté, j'ai pu fuir à plusieurs reprises le feu et le sang et m'établir fina-

lement à Adana. Plusieurs fois, au cours de ma vie, ma famille a été dispersée… Certains furent tués, d'autres vécurent en fugitifs… J'avais sept fils, trois filles et des petits-enfants, beaucoup de petits-enfants… Chaque fois, avant même que fût terminé de deuil de nos morts, je réunissais les membres dispersés de ma famille et, dans la mesure où l'ennemi nous oubliait pour un temps je rétablissais mon foyer… Dieu avait béni mes efforts, et je réussissais chaque fois… En réparation de la perte d'un membre de la famille, notre nombre augmentait de deux ou de trois… A présent que j'étais déjà vieux et à bout de forces, j'espérais fermer les yeux dans la sérénité, en glorifiant le Tout-Puissant… Mais je ne sais quelle malédiction nous frappa à nouveau… L'ennemi sévit encore et, cette fois, tout est fini…

Un pénible silence régnait.

- Tout fut anéanti!... Nous étions trente-quatre dans notre famille… Les jeunes combattirent et tombèrent… mais en vain… Mes brus furent enlevées de force, mes petits-enfants brûlés… Je ne sais plus pourquoi ni comment je suis resté en vie… Des inconnus me soignèrent, bandèrent mes blessures et je fus guéri… Mais ma douleur est interne, elle me fend l'âme… il y a dans mon cœur un feu qui ne s'éteint pas…

Et les yeux complètement à sec, fiévreux, il nous regardait en implorant notre compassion.

Son mal était aussi le nôtre et son feu brûlait aussi en nos cœurs. Assis en rond autour de lui, nous semblions former sa nouvelle famille, unie par la communauté de la douleur. Il dut le sentir aussi, et la consolation apaisa et illumina son visage de patriarche vénérable. Ses yeux se remplirent de bonté et d'espoir…

- C'est la première fois, - dit-il, - que des Arméniens viennent en aide à des Arméniens… après une massacre.

- C'était chose impossible jusqu'à ces derniers temps. - dit l'un de nous. On massacrait, on tuait, on blessait, même un frère ne pouvait venir en aide à son frère, ni une sœur à sa sœur. Nos orphelins étaient pris en charge par des étrangers, les plaies de nos blessés étaient soignées par eux et nos agonisants, abandon-

nés, mouraient sous les décombres… Cette fois-ci, nous avons eu au moins la triste consolation d'être près de vous, de pouvoir vous être utiles…

L'espoir suprême rayonna à nouveau dans les yeux du vieillard.

- Votre destin est aussi le nôtre. - ajouta notre camarade, - et le coup que vous avez reçu nous frappe aussi.. Bien sûr, nous ne pouvons faire tout ce que font nos amis étrangers; nous n'avons ni leur richesse ni leurs moyens… Cependant, il y a en nos yeux les mêmes larmes, et en nos veines la même douleur du sang répandu. Nous sommes les fils d'une même famille...

- Une même famille! – répéta le vieillard d'une vois indéfinissable. Puis, posant sur nos têtes ses mains noircies et tordues, il prononça avec fermeté et véhémence:

- Soyez bénis, vous et tous vos collaborateurs, et vos générations à travers les siècles!... Je finis par comprendre bien des choses, bien des choses… Avant de se fermer du sommeil de la terre, mes yeux se sont ouverts à la vérité!... Soyez bénis vous tous, et tous ceux qui, dispersés de par le monde, errants et exilés, blessés dans leur cœur ou dans leur cœur, ont besoin de réconfort et de paix… qu'ils soient tous bénis! Que la grâce du Patriarche Noé soit inépuisable sur leurs foyers… et qu'ils vivent désormais les mains heureuses et l'âme en paix!... Unis dans la douleur et les larmes, soyez désormais unis dans la joie et bonheur! Et en compensation des membres manquants de la famille, de notre grande famille, que naissent des dizaines et des dizaines!... Soyez bénis! Et que les intrigues de l'ennemi soient désormais impuissantes devant votre force…

Un par un, il nous imposa ses mains sur la tête, tel un prophète d'une foi nouvelle, et murmura des prières. Et quand nous voulûmes le quitter, il demande à être couché et ferma les yeux avec sérénité. Une puissance mortuaire décolorait progressivement son front. Et nous nous éloignâmes, un peu malgré nous, de l'admirable vieillard. Nos âmes semblaient ointes d'encens et de miel; la bénédiction de son cœur purifié par l'affliction planait

sur nos têtes et allait nous suivre désormais comme notre propre ombre. Nous le regardâmes une dernière fois: son visage avait retrouvé une clarté de mort et ses rides avaient disparu. Qui sait quel rêve lumineux, quelle vision remplissaient alors sa clairvoyance de vieillard moribond? Sur le point d'entrer dans la salle contigüe, nous entendîmes une dernière fois sa voix, cristalline et forte, celle sans doute de ses jours de bonheur:

- Gloire à Dieu! Gloire et merci pour tout! Deo gracias…

IV – SUR LE CHEMIN

L'inscription était là, près de ce qui restait de la fenêtre, courte, décousue, mais éminemment évocatrice. Ses trois lignes ne décrivaient pas seulement le désastre d'Osmanié, mais la totalité de notre tragédie nationale, de même que la constance tenace de notre race et sa ferveur ardente et vraie. Mais aussi l'affolante épouvante du désespoir.

L'inscription débute ainsi:

«L'événement commença le 3 avril…». A ce moment-là, ils espéraient sans doute pouvoir encore échapper au pire; ils croyaient pouvoir un jour compléter l'inscription. Mais voici que l'ennemi était déjà à leur porte; les fusils tonnaient, la fumée les menaçait et les asphyxiait et la mort descendait sur eux telle une nuit éternelle. Et le malheureux instituteur du village, à qui il restait trop peu de temps pour exprimer son désir de vie, de soleil et de clarté, avait invoqué l'unique Mot séculaire et collectif de sa race livrée aux puissances ténébreuses et avait inscrit sous la première ligne:

«Lumière! Lumière! Lumière!»

Et voici pourtant l'image infernale: les murs qui abritaient la foule se fendent, sautent et la flamme de l'incendie, tel un serpent, rampe vers l'intérieur, se ramifie, se multiplie, monte, se tortille, s'élance et se faufile partout en sifflant et en dévorant, à travers les cris, les gémissements et les lamentations des gens terrorisés. Dehors, l'ennemi, brûlant d'une haine inassouvie, abat ceux qui s'enfuient et hurle sous les fenêtres. Et des hommes rougis par les flammes revêtent l'abominable aspect des âmes qui brûlent en enfer, s'entredéchirent, se mordent, se tassent les uns sur les autres ou tombent en râlant sur d'autres cadavres carbonisés.

Alors l'instituteur, détournant ses yeux de la Vierge impas-

sible et de la Crucifixion impuissante, inscrit sa troisième et dernière ligne:

«Il n'y a plus de Dieu!»

.....

«Lumière! Lumière! Lumière!»

L'expression de ma haine et de mon désir de vengeance se condense intégralement en cet appel émouvant, ultime et riche de signification:'

«Lumière! Lumière! Lumière!»

Et il me semble que de ces ruines réduites en cendres, de ces ossements calcinés, des larmes des mères et des veuves et même des haillons des orphelins jaillit cette aspiration collective de la race, toujours vivifiante et indomptable. Que toutes les sombres conspirations de l'ennemi deviendront impuissantes devant sa puissance renaissante et éternelle.

«Lumière! Lumière! Lumière!»

.....

Tourmentée par ces pensées inhabituelles et troublantes, j'aperçus une paire de fusils accrochés au mur. C'étaient des fusils de chasse, mais qui avaient servi lors de l'agression. Avec quelle ferveur et quelle tendresse les yeux de la femme se fixaient sur ces armes!... C'était la seule richesse qui restait d'une maison pillée et incendiée. On me raconta comment, accourant d'une ferme voisine, un jeune membre de la famille avait réussi, grâce à ces seuls fusils, à sauver ses vieux parents, sa femme et ses enfants, puis à les conduire à Ghars-Pazar et les abriter dans l'enceinte de l'école. Pendant toute la durée de la résistance, ces fusils de chasse avaient servi sans arrêt.

- Bénie est la volonté de Dieu!, - murmurait une vieille. – nos familles sont restées saintes… saintes! L'ennemi ne foula pas notre seuil.

Ses yeux qui s'éteignaient se portèrent sur les fusils accrochés au mur et, comme si un je ne sais quoi, resté obscur tout le long de sa vie, s'illuminait soudain, elle prononça:

- J'ai dit à nos jeunes gens, à nos jeunes mariées et à nos jeunes filles: modifiez vos ambitions et changez vos bijoux! Nous sommes venus aveugles au monde et nous avons vécu aveugles à ce jour. Déchirez, enlevez et jetez vos colliers de pièces d'or, vos bracelets et vos écharpes de soie!...

A nouveau, elle tourna les yeux vers le mur.

L'assemblée des femmes écoutait dans un silence attentif et pieux.

- Désormais, voici nos bijoux, notre gloire, notre richesse!...

.....

Jusqu'à minuit, jusqu'à Mississ où nous fûmes obligés de nous attarder environ deux heures, je réfléchissais et je me remémorais les événements et les images que nous avions vécus ou qui nous avaient été décrits durant notre tournée. L'un ou l'autre des épisodes visitait ma mémoire avec l'acuité d'une réalité vécue. Mon cœur se consumait d'un mal inconsolable. Il y avait dans ce mal de l'humiliation, de la révolte, parfois aussi de l'arrogance!

La voix de ma nation piétinée et ensanglantée chantait dans mes veines des refrains de défi. La machination de l'ennemi avait été encore une fois vaine et je sentais, malgré mes impressions désespérément tristes de témoin oculaire, que quelque chose d'immortel et d'indestructible, le génie de la race, avait survécu aux haches, aux couteaux, aux fusils et aux bûchers des assassins.

Le véritable ennemi, esprit des ténèbres, adversaire séculaire de nos lumineuses et pacifiques tendances d'Aryens, spectre dévastateur et ravageur, était condamné à rester impuissant en face de notre inaltérable vitalité. Ce sentiment planait sur toutes les ruines, émanait des cendres des martyrs, de l'aspect fantomatique et hagard des veuves et rayonnait dans les yeux des orphelins. Il

était présent dans les profondeurs inconscientes des âmes enfantines comme dans la conscience d'une communauté massacrée et mutilée.

En ce sentiment était la vengeance de la Nation.

Le dernier calice

(Extraits)

Je te dédie ce livre, mon cher et lointain ami. Tu trouveras ici un reflet de mes pensées et de mes sentiments, dont je t'ai jadis entretenu en des heures si douces et si angoissantes.

Je ressens à ton égard une dette illimitée de reconnaissance que rien ne peut alléger. Tu as su éclairer ma triste vie par ta tendre et noble amitié et faire de sorte que tout malheur devienne pour moi un bonheur, alors que j'étais sans patrie et sans famille.

Lorsque je t'ai rencontré, tout était pour moi obscurité et désespoir. Ton bon et doux sourire a dissipé ces ténèbres. Par toi, j'ai pu vaincre ce plus grand ennemi de l'homme qu'est la tristesse désespérée, et grâce à ton affectueuse amitié, le sourire a réapparu sur mon visage angoissé. Tu m'as aidé à retrouver mon état d'âme inné et à envisager l'avenir avec un courage optimiste.

Je te dédie donc ce livre pour t'associer, même de loin à ma pensée. Je te le dédie en souvenir de ces heures, où – te souvient-il, mon cher et inoubliable ami? – nous marchions en silence le long des allées, en écoutant le bruissement des feuilles et le murmure des ruisseaux, qui s'harmonisaient de manière si intime avec notre profonde et noble émotion.

*
* *

Je vais essayer d'exprimer clairement ma pensée. Les êtres humains, hommes et femmes, n'apparaissent pas sous leur vrai jour. Ils portent souvent, inconsciemment, un revêtement trompeur. Mais c'est ainsi: ils se choisissent un rôle dans la vie et

jouent ce rôle, parce qu'ils le trouvent beau ou que les autres le trouvent beau.

L'âme humaine, que chacun porte en soi en naissant, se trouve ainsi difformée dès le jeune âge. Elle ne meurt pas, bien sûr, mais, effarouchée, elle se tapit en un coin de l'être et n'a plus jamais l'audace de se manifester. Chez quelques uns, pourtant, la conscience se dévoile en un moment de la vie et prend la situation en main; mais nombreux sont ceux dont la conscience reste toujours engourdie et pour lesquels l'heure du réveil ne sonne jamais. Et même lorsqu'un fait psychique en dehors du commun, une vive émotion, un sentiment profond ou un grand malheur les pénètre jusqu'à l'âme et que celle-ci présente quelques vagues signes de réveil, ces hommes, inquiets, la bercent et l'endorment, car le réveil de leur propre conscience les épouvante. Ils ignorent tout d'eux-mêmes et n'oseraient jamais examiner la profondeur infinie de leur âme. Ils se laissent vivre de sentiments et de principes empruntés, de manières et de façons calquées. Rien, absolument rien ne jaillit de leur propre monde intérieur, de leur être particulier, de leur conscience.

C'est ainsi qu'on a coutume de juger convenable telle chose, de donner sa préférence à tel comportement ou de désapprouver telle conduite qui n'a point été conforme aux règles habituellement admises.

Et personne ne se demande à quelle irrésistible poussée l'âme s'est pliée; personne ne se pose la question: «Que dicte donc ma conscience? Quelles règles sacrées et particulières m'inspire mon propre être?». C'est de cette manière que l'on aborde le mariage et même l'amour: on choisit par intérêt, par préjugé, sous condition. Ce qui est déconcertant, c'est que souvent l'avis des autres l'emporte, même en ce domaine purement personnel. Il faut que les autres s'émerveillent, soient agréablement surpris et donnent leur accord tacite; - tout est alors parfait. C'est ainsi que nous voyons des hommes qui ne sont pas des hommes vrais, que nous sommes témoins de sentiments qui ne sont pas des sentiments vrais et que nous rencontrons des gens qui ne se soucient

pas de vivre toutes les joies de la vie avec la plénitude de toutes les possibilités offertes, mais qui jouent avec plus ou moins de succès le rôle qu'ils se sont donnés ou que les autres leur ont assigné.

Il existe de rares hommes qui, par suite de certains incidents heureux, ou comme conséquence d'aptitudes exceptionnelles, font tomber le revêtement d'éducation mondaine et fausse qui leur a été imposé et cherchent ce qu'on leur avait fait perdre, explorent leur moi, retrouvent leur conscience et s'offrent à elle. Ceux-là ne s'ennuient pas lorsqu'ils sont seuls, lorsqu'ils écoutent les chants et les romances de leur cœur. Bien sûr, des brouillards les enveloppent parfois et ils sont tenus à jouer aussi un rôle; mais, - à la différence des autres, ils se réveillent fréquemment et retrouvent leur essence propre. Comment serait-il d'ailleurs possible aux autres, aux plus nombreux, de retrouver leur conscience?: ils ne sont jamais seuls avec eux-mêmes et sont même effrayés d'une pareille solitude. La vie, pour la plupart des hommes, passe dans le tumulte, la concurrence et la poursuite de buts étrangers à leur essence. Ce qu'ils ont en eux ou à leu propre portée, - les éléments de bonheur et de jouissance, - ils les cherchent au loin, en des points inaccessibles; plus ils tourbent la vie intéressante et se prennent pour des héros; ils ne se réveillent jamais: ils n'en ont pas le temps, car ils ne sont jamais seuls dans leur vie mouvementée.

Les hommes exceptionnels, qui vivent essentiellement selon leur conscience, se reconnaissent de prime abord par la simplicité spontanée, claire et naïve de leurs œuvres, de leurs sentiments et de leurs mouvements. Leur âme n'est guère cachée en un coin profond de leur être, mais remonte toujours en surface, étincelle dans leur regard, rayonne, chante et sourit, et élève la bête humaine à sa plus haute dimension; elle fournit des ailes à l'homme et permet de ne plus sentir la servitude fatale de l'avilissante condition humaine. Qu'importe, alors, qu'une suite infinie de hasards ait placé un tel homme dans telle ou telle situation sociale? Qu'importe l'aspect physique qui le personnifie? - Car c'est Dieu

qui lui a mis son doigt sur le front. Il est l'un de ses véritables élus. Il vit en ce monde et disparaît, en laissant derrière lui une traînée lumineuse.

Tu es un de ces élus, mon amour; tu es l'un de ceux que Dieu a visités. Mon âme a compris ton âme et s'est fraternisée avec elle. Et c'est pourquoi je t'ai aimé d'une manière aussi profonde qu'inattendue.

*
* *

Quand je t'ai connu d'abord et même lorsque je t'ai rencontré par la suite à diverses occasions, mon cœur était serein et je n'éprouvais que le commun plaisir de m'entretenir avec quelqu'un de gentil et de sympathique… Puis, c'est avec la rapidité d'un éclair que mon état d'âme a été bouleversé. Je ne peux dire moi-même comment cela est arrivé, mais je peux affirmer avec certitude que c'était là un des rares instants heureux et bénis qui, même dans la plus riche des vies humaines, ne surviennent qu'un nombre limité de fois, qui ne sont généralement offerts à l'être humain qu'une unique fois et souvent même jamais: l'instant où deux âmes, deux mondes isolés, défiant tous les obstacles, ignorant toutes les pressions obscures et tous les brouillards par quelque impulsion mystérieuse et céleste, se rencontrent en un lieu, s'interfèrent comme des faisceaux lumineux et deviennent une.

*
* *

L'heure est avancée et le soleil se couche. Sur le balcon, les ombres du rosier s'épaississent et s'allongent. Un oiseau solitaire chante sa plainte d'amour printanier dans un cyprès voisin. Je ressens un calme, une sérénité étrange; quelque chose de chaud et d'affectueux, une caresse invisible me submerge; les lilas fleuris

m'envoient leur parfum pénétrant, tandis que, rapidement mûries et fanées, les roses font tomber sur nous leurs pétales. Et chaque fois que mon regard se tourne vers toi, je vois tes yeux qui se reposent sur moi avec une douceur et une caresse affectueuses.

*
* *

Il y a en mon âme un chant de lumière et de parfum. Transformées en ondes lumineuses, toutes les senteurs de la nature évoluent à une cadence fastueuse et tranquille. Il y a en mon âme un chant doux et heureux, d'où jaillissent parfois, de façon imprévue, des jets de raies et d'étincelles pareils à des fusées magiques.

Je n'entends plus rien de notre conversation; je ne vois plus rien. Recueillie en moi-même, je m'écoute émerveillée, car chaque fois que je me tourne vers toi, je ne vois que ton visage tendre et ému, ainsi que ton regard qui se pose sur moi; et sous ce regard, il me semble que lentement, mais merveilleusement, sur l'un des autels de mon âme, une fleur étrange et belle naît à la vie.

*
* *

Le crépuscule approche. Le soleil s'est couché dans l'opulence d'un ciel empourpré et rayonnant de beauté. Plus haut, de longs flocons de nuages violet foncé se tordent en de formes bizarres, comme pour accentuer la magnificence du coucher; mon regard s'y fixe et je suis un moment leur lente métamorphose. On dirait que ces formes irréelles et anguleuses prennent un sens et veulent nous transmettre des pensées. Les lilas sentent plus fort et la plainte de l'oiseau solitaire, qui vient du cyprès isolé, devient plus touchante… et je sens qu'à une allure solennelle mon âme s'élève à son zénith. Je me suis tournée vers toi et nos yeux se sont rencontrés: tu étais tellement ému et recueilli que tu

en étais presque pâle et triste… J'ai senti à cet instant précis que, dans le lointain inconnu, dans cette harmonie de lumière et de parfum, nos âmes s'unissaient et que nous étions tous deux sous l'emprise de ce fait merveilleux.

*
* *

Te souvient-il, mon amour? Lorsque tu t'es levé pour partir, nous avons échangé des lieux communs; mais déjà, au-delà du sens commun des mots, nous savions utiliser le véritable langage des cœurs. J'au tout de suite compris que le mouvement intérieur, l'émotion suprême apparue en mon cœur agitait aussi ton âme, et que les frontières séparant nos deux êtres avaient disparu… Peut-être n'avais-tu pas encore entièrement compris ton propre état d'âme, ou peut-être étais-tu effrayé ou troublé de ce fait imprévu, mais ce qui t'arrivait n'avait plus de secret pour moi, ne me paraissait aucunement bizarre, ne m'étonnait même pas, puisque je ne te voyais point par les yeux du corps mais bien par les yeux de l'âme; et ceux-ci avaient des champs de vision beaucoup plus larges et splendides…

*
* *

Le mélodie de lumière et de parfum est maintenant, pour mon âme, un chant de joie et de victoire. Je suis tellement heureuse que tout le monde soit parti, que je sois à nouveau seule et que je puisse si admirablement réfléchir à moi-même!

*
* *

Mais mon trouble est si vif que j'en tremble presque; ma tête tourne; je suis ivre d'amour, telle une scarabée grisée de lumière

et de senteur. Je te suis reconnaissante!... Car je sens mon âme s'orner de toutes ses fleurs comme un jardin au printemps. Mon état d'âme est à tel point inhabituel qu'il me semble que même le chat allongé sur le divan, les yeux à demi clos, suit mes mouvements, sent et comprend ce qui m'est arrivé.

*
* *

Tempête en mon âme, tempête dans la nature! L'instabilité propre aux soirées d'avril a amassé des nuages, de noirs et sévères nuages, sur le firmament qui, tout-à-l'heure, resplendissait de lumière. Mes enfants sont rentrés de leur promenade et courent vers mois en m'apportant des fleurs des champs. Comme je les aime! Je les aime ce soir plus particulièrement. Ce soir, j'adore le monde entier et on dirait que mon âme tend les bras pour embrasser l'Univers!

*
* *

Les nuages du printemps grondent et passent. Il pleut, il pleut toute la nuit et je n'arrive pas à fermer les yeux. Un horizon infini et incommensurable s'ouvre devant moi et je reste là, émerveillée, fascinée.

La pluie chante sur le toit et aux fenêtres et des torrents d'eau tombent des gouttières. Mon émotion m'étouffe; le sommeil m'a quittée et j'ai l'impression de ne plus pouvoir le retrouver. J'ouvre la fenêtre pour jeter un coup d'œil au dehors: l'obscurité humide et tiède se déploie tel un abîme en face de moi. Je veux dormir et rêver… Mais tout est encore confus en moi. J'écoute l'averse et le crescendo du tonnerre. Des éclats de foudre déchirent la nuit. Comme cet orage m'est agréable! L'émoi de la nature et son bruit alarmant me sont chers, car ils s'harmonisent avec la tempête qui agite mon âme.

Et jusqu'au matin, sans répit et sans pouvoir me calmer, je pense à toi, mon chéri…

*
* *

Il est difficile d'exprimer l'idée d'un bonheur total et absolu. Point d'aspérité où je puisse m'accrocher, point de contour que je puisse suivre! Elle s'étend à l'infini sur les horizons de ma pensée. Car partout, et à tout moment, je pense à toi sans cesse. Même lorsque je parle ou que je réfléchis à un sujet différent, tu es et tu demeures dans le fond de mon esprit; il est extraordinaire comme mes idées les plus diverses, les plus étrangères à ta personne finissent par converger pour aboutir à toi. Je porte ton image en moi comme un rêve, comme un trésor. Tu es ma pensée centrales et dominante, la source stimulante de mon être. Il me semble que mes mouvements les plus ordinaires et les plus mécaniques, que mes mots les plus courants et les plus communs te sont destinés. C'est ainsi que chaque instant de ma vie s'embellit, qu'il s'élève par toi à son ampleur culminante.

*
* *

Quelle parole, quel mot pourrait rendre compte de l'instant vécu sur le balcon, quand j'ai senti que mon âme s'unissait à la tienne! Les lèvres humaines ont-elles vraiment pu à ce jour prononcer des mots d'amour? Qui donc a pu exprimer, en une quelconque sonorité, même l'ombre d'un tel bonheur? Non! Il vaut mieux écouter la musique de l'âme dans le silence. Il vaut mieux se taire, se taire longuement, tandis que les regards se rencontrent et que la présence de l'être aimé embaume l'atmosphère. Se taire quand les cœurs se parlent de leur doux et fin langage. Car même si nous prononçons avec art les paroles sacrées de l'amour, ce ne sera toujours qu'un bruit grossier et discordant, troublant la di-

vine symphonie de deux cœurs qui sont en train de se murmurer dans le très saint mystère de notre inconscient.

*
* *

Je vais te revoir aujourd'hui et je me sens accablée sous le poids du bonheur. En face de ma maison, un laurier-rose toujours en fleurs fléchit de toute sa taille sous le vent puissant du nord. Chaque fois que ses branches se ploient et se tordent et que les facettes de ses feuilles prennent alternativement des teintes foncées et claires, j'y vois mon image. Et je me sens lasse; quelque chose d'indéfinissable me fait plier sous sa charge.

*
* *

Comme tu étais troublé et tendre au dernier moment! Tu as pros mes mains dans tes mains fiévreuses et tu m'as longuement regardée. Nous n'avons prononcé aucune parole, mais lorsque j'ai senti mes lèvres sur mes mains, lorsque j'ai éprouvé ce profond et inexplicable sentiment qui ondulait en nous au rythme des battements de nos cœurs, lorsque je t'ai vu si profondément grave et presque triste sous l'empire d'une très haute émotion, il m'a semblé que mon âme se débarrassait définitivement de toutes ses souffrances, de toutes ses hontes et de tous ses remords, pour retrouver sa véritable nature, sa nature divine.

*
* *

Mais le passé et l'avenir n'existent plus pour moi; il n'y a que le présent et ses faveurs béatifiques. Je sens, pleinement et avec force, que c'est là le bonheur même. Tous les ennuis, tous les obstacles et toutes les ombres se sont évanouis dans la magnifi-

cence du présent. Quel malheur, quel déplaisir pourrait résister à ma joie omnipotente et absolue, qui résonne telle une harpe? Ma vie est complétement inondée de lumière et les spectres des grands et petits malheurs ont fui l'ensemble de ses horizons. Aucun être, aucune circonstance ne peuvent désormais violer mon âme, où l'amour, tel un aigle, plane victorieusement. Le bonheur que j'éprouve est à tel point intégral et absolu, que je n'ose même plus y réfléchir; c'est comme si je suis désormais en dehors des lois et de la destinée humaines.

*

* *

C'était une soirée magnifique. Nous avancions en silence le long du rivage, attentifs au murmure de nos cœurs; nous allions, comme en une glorieuse procession, vers notre destinée. La ravissante beauté de la nature ennoblissait et consacrait notre amour. Dans un chuchotement, les vagues venaient s'éteindre sur la plage. Ça et là, des barques de pêcheurs s'agitaient mollement. Le bruit d'une rame plongeant dans l'eau interrompait par moments le murmure des flots, qui avançaient, puis se retiraient en abandonnant à nos pieds une écume rosâtre.

Le soleil s'était couché, mais le firmament flamboyait encore dans un ondoiement de nuages lumineux. L'astre récemment disparu avait laissé champ libre à un ciel doré et transparent; il semblait lui-même s'épanouir à présent sur un monde différent et inconnu, d'où il nous envoyait encore des faisceaux de rayons qui empourpraient les amas irisés des nuages. Tout cela était animé d'un souffle tout-puissant; cette exaltation lumineuse faisait tomber une pluie d'étincelles sur la ville, de même que sur le Bosphore qui scintillait coquettement de ses flots innombrables et mouvants.

Istanbul s'étalait sur l'horizon embrasé, en lui opposant sa sombre silhouette; un ruban doré en détachait le contour du ciel, comme pour dessiner dans l'espace la sveltesse de ses minarets et

la rondeur des dômes de ses mosquées.

La rive asiatique se voilait d'un brouillard violet, telle une contrée inconnue et lointaine. Des lignes or et noir partout. Les minarets et les cyprès plongeaient dans une mer d'or. Les bruits de la ville s'étaient tus, mais un je ne sais quoi murmurait encore avec l'espace; ce n'était même pas un murmure, mais un souffle qui passait au-dessus de nos têtes. La nature semblait frémir dans l'extase de sa propre beauté.

Je ne sais quel analogie, quelle harmonie existaient entre nos âmes et la nature. La tristesse des choses qui passent, qui se fanent et qui disparaissent se transformait en tendresse, à tel point tout était limpide et majestueux. Et nous avions oublié le monde, nous avions oublié le temps, comme si nous étions loin des frontières de la Terre, dont le tumulte douloureux et l'infortune fatale étaient terrassés par l'insurpassable Beauté; tout s'anéantissait sous notre être ailé.

C'était notre dernier amour, mon chéri, le dernier calice… dont nous allions nous griser lentement, avec grâce et beauté, tel le crépuscule du ciel qui s'éternisait dans des flots imprévus de lumière et des reflets polychromes, alors qu'à chaque instant nous nous attendions à sa fin ou que nous le croyions déjà éteint.

Le dernier calice… Mais c'était le plus capiteux, le plus plein d'émotion, de vie et d'extase. Nous avions flotté toute notre vie dans des amertumes et des joies diverses, pour aboutir à cet instant suprême, au plus bel instant de notre vie.

Il y avait longtemps que le tableau était parti. Nous allions nous rendre à la rive asiatique dans un voilier. Quelques instants plus tard, le voilier nous emmenait sur les eaux calmes avec un balancement imperceptible.

Je sui si lasse et si émotive que j'en ai le vertige et ma tête s'appuie sur son épaule, Je ressens une merveilleuse faiblesse, comme si j'étais fatiguée de la vie et de ses faveurs. J'entends comme une musique les battements de son cœur qui s'accordent aux miens, et je réalise alors que nous sommes inséparablement liés l'un à l'autre.

Peu à peu, la nuit nous enveloppe de ses ombres. Notre barque est la seule à avoir déployé ses voiles au vent, et la mer a des abîmes inquiétants; et bien que nous soyons déjà arrivés dans la zone d'ombre des rives asiatiques, il me semble que notre traversée se poursuivra à l'infini et que notre voilier n'atteindra plus jamais aucun rivage…

*
* *

J'ai dit, à l'heure de la séparation:

- Te verrai-je demain?...

- Demain, et après-demain, mon amour, et tous les jours et toutes les heures de ma vie..

Tu n'as pas achevé ta phrase. Il faisait noir et je ne pouvais te voir; mais ta voix gémissait comme un soupir.

*
* *

Le bateau s'apprêtait à partir et je croyais que, t'obstinant dans ton indignation, tu ne viendrais pas me voir une dernière fois. Une foule de parents et d'amis m'entourait; je m'efforçais à être aimable avec tous et laisser un souvenir agréable. Mais lorsqu'enfin tu apparus, je les ai oubliés tous, j'ai oublié le monde. Pour moi, il n'y avait plus que toi; tu étais là et je n'avais d'yeux que pour toi. Quand par politesse mes yeux se tournaient vers les autres, mon âme était remplie de toi et attentive à ta seule présence.

Istanbul nous offrait un de ses plus beaux crépuscules; il pleuvait de l'or. Une merveille de couleurs et de rayons se déployait à l'horizon et des reflets dorés flamboyaient sur nos visages. A chacun de nos pas la poussière du sol se soulevait en scintillant; la nature nous souriait avec mignardise et les nuages, tardant à s'éteindre, s'étalant en un défilé infiniment coloré, éter-

nisaient la splendeur de notre dernier jour. Mais il fallait enfin se quitter. Quand nous avancions dans la foule et que je sentais mon bras sur le tien, il me semblait que j'allais vers le bonheur et non point en voyage, et que ces quelques pas en ta compagnie s'effectuaient sur le chemin de l'éternité.

Quelle tendre émotion émanait de ta voix et de tout ton être! La douce tristesse qui prolongeait notre ultime conversation nous unissait une fois de plus.

Etait-ce ma voix qui disait?:

«Comme je suis heureuse de t'avoir vu au dernier moment!»

Et ta voix murmurait en de tristes accents. Ne sentais-tu pas alors que nos pauvres mots, les mots des humains, étaient incapables d'exprimer les sentiments tumultueux qui s'élevaient en nos cœurs comme une tempête?

Il a fallu se séparer. Mais tu n'as pas su, mon amour, lorsque, te résignant à ma décision, tes lèvres s'attardaient sur mes mains pour le baiser d'adieu, lorsque tu voulais détourner tes yeux afin d'en cacher la moiteur, tu n'as pas su, mon chéri, quand tu pressais ma main sans vouloir la lâcher, que j'étais livide, aphone et inerte, et qu'à cet instant quelque chose s'est brisé à jamais en moi. Tu n'as pas su que, si alors tu m'avais emmenée, je t'aurais désormais suivi partout, aveuglément, follement…

Le cri épais de la sirène se versa sur la ville, comme pour annoncer notre noble souffrance; je me suis retirée dans la cabine, gardant en mes yeux la tristesse émue de ton dernier regard. Je titubais comme un ivrogne sous la violence de l'émotion. J'ai caché mon visage dans l'oreiller et j'ai pleuré amèrement, longuement, car je m'affaissais enfin sous la lourde et pénible gloire d'une victoire…

J'étais malade, mon amour, mais ma faiblesse eut pour effet l'apaisement de ma douleur; et tandis que le bateau m'emportait sans retour, j'ai commencé à revivre notre merveilleux roman d'amour. Ensemble, nous sommes passés par tous les sentiers fleuris de mon imagination, par tous les degrés d'émotion et d'amour, savourant la vie dans toutes ses douleurs et ses joies. En

vérité, où donc est le rêve et où la réalité? Tous les sourires de mon âme ne se sont-ils pas épanouis sur mon visage encore blême rien qu'en sentant constamment ta présence immatérielle?

Nous arrivâmes à Smyrne tard dans la nuit. J'étais sur le pont jusqu'au coucher du soleil. Des nuages se répandaient dans le ciel sans se tasser, des ombres noires s'entrecroisaient des quatre coins de l'horizon et on aurait dit qu'une lumière s'est éteinte dans le lointain inconnu.

Malgré l'air tiède de l'été je tremble de tout mon corps, tandis que le bateau jette l'ancre… Aucun reflet ne s'attarde dans le ciel, aucune étoile…

Mon âme est troublée, mon chéri, et je pense à toi avec angoisse. Voici la nuit qui nous enveloppe de ses ténèbres flottantes. Une nuit sans étoiles, sans rêves, sans même la promesse d'un orage.

Les Jardins de Silihdar

(Extraits)

1er livre

Je suis née la nuit du 4 au 5 février 1878 (calendrier julien), vers l'aube, à Scutari, Constantinople, dans le quartier appelé Jardins de Silihdar.

Cette même nuit, l'armée russe avait atteint San Stéfano. Ma mère disait que ses douleurs avaient déjà commencé lorsqu'au soir du 4 février les crieurs publics avaient donné l'alarme dans les rues:

- Les canons vont tonner; ne vous affolez pas!

Le gouvernement avait dû envisager la possibilité d'un bombardement de la Capitale par les Russes.

Ma mère racontait qu'une tempête de neige s'était déclarée ce jour-là et avait duré toute la nuit. Les gens s'étaient retirés chez eux pour ne pas être essoufflés. La sage-femme grecque qui devait assister maman dans son accouchement habitait Kadikeuy. Aucun voiturier n'acceptait d'atteler ses chevaux. Ma tante Yéranik ajoutait que, de plus, mon père était encore absent et mon oncle Dikran était ivre («A moi, ce mur!... A toi, l'autre mur!...»); il avait fallu une demi-heure pour lui faire comprendre qu'il fallait bien trouver un moyen pour faire venir la sage-femme grecque de Kadikeuy.

Mon oncle Dikran s'était alors précipité dehors, avait traversé le cimetière de Haïdar-Pacha et, après s'être égaré plusieurs fois, était enfin arrivé à Kadikeuy en bravant la tempête; il avait fait sortir la sage-femme de lit et, la tenant par le bras, l'avait amenée à Scutari.

Ma mère racontait aussi que, minuit passé, assis autour du poêle en attendant la naissance de l'enfant, la sage-femme

grecque et mon père avaient eu une discussion orageuse. La sage-femme nourrissait l'espérance que les Russes, en occupant la Capitale, «délivreraient les chrétiens», tandis que mon père n'attendait rien de bon des succès de l'armée russe.

Je suis née chétive et débile. A la vue du nouveau-né, mon oncle Dikran s'était écrié:

- C'est ça, la môme? On dirait de l'écume! Dommage que je me sois tant démené…

J'avais déjà huit ou neuf ans que mon oncle Dikran continuait à me traiter d'«écume».

Effectivement, jusqu'à cet âge-là, j'ai toujours été très faible et sujette à toutes sortes de maladies infantiles; j'ai constamment été ballottée entre la mort et la vie.

La maison

La maison où je suis née était une construction ordinaire à deux étages, en bois, peinte en rouge. Les rideaux des fenêtres donnant sur la rue étaient presque toujours tirés, car il y avait en face un magasin grec faisant buvette en même temps.

La maisonnée passait la journée dans les pièces de l'arrière, dont les fenêtres s'ouvraient sur une suite de jardins.

Au-delà de ces jardins, c'étaient les quartiers turcs avec leurs superbes mosquées, dont les minarets blancs et élancés alternaient avec des cyprès noirs. On voyait au loin le ruban bleuté et scintillant du Bosphore et, plus loin encore, la silhouette d'Istanbul qui, rose le matin, dorée dans la journée et voilée le soir d'une brume bleuâtre, semblait être un pays de rêve aux nuances moirées.

Mes yeux d'enfant ont été éblouis par les rayons qui, frappant les dômes dorés des mosquées, y allumaient des feux de lumière. Mes premières impressions visuelles ont été celles de ce panorama polychrome, mais combien délicatement nuancé, qui m'a laissé un effet profond. Encore inconsciente et muette, j'ai pleuré ou ri sous l'émotion forte de ces impressions et plus tard, en revoyant les mêmes paysages, j'ai senti que je les connaissais, que j'avais déjà vécu ces mêmes impressions.

Je me souviens des matinées de printemps, quand ces jardins, les jardins de Silihdar, devenaient des roseraies embrasées. Les roses envahissaient les maisons, ornaient les chambres, emplissaient de parfum et de couleurs les pièces peintes en blanc, devenaient des jouets dans les mains des enfants et faisaient pleuvoir leurs pétales sur tous et sur tout.

Je me souviens des glycines cascadant des treillis et recouvrant la pitoyable misère des masures délabrées d'un manteau cossu. La lumière du soleil, tamisé par les arbres au feuillage touf-

fu, dessinait sur le sol des bulles éphémères. Comme une caresse, le zéphire frais frôlait les hommes et les plantes, et les jeunes branchettes semblaient coquettement s'en amuser.

Je me souviens des soirées tièdes et fiévreuses, du coassement des grenouilles dans les bassins, des sauts des vers luisants et du grincement sans fin des puits artésiens qui, jusque dans mon sommeil agité d'enfant malade, accompagnait mes rêves. Parfois, une flûte de berger, dans la main de quelque jardinier émigré des steppes de Roumélie, chantait une mélodie lointaine et nostalgique.

Je me souviens de ma souffrance devant la beauté de cette nature multiforme, devant mon impuissance à embrasser mon désir, à m'approprier toutes ces senteurs éparses, toutes ces nuances, cette lumière et ces rêves diffus…

J'aimais observer fixement le ciel où des nuages blancs lisérés d'or changeaient lentement de forme. Parfois, un flocon s'en détachait pour s'éloigner rapidement sur le firmament azuré. Tout cela prenait souffle et vie sous mon regard; mon entendement enfantin accordait un sens à ces mouvements et ces transformations quand mes yeux se fixaient sur l'horizon embrasé du coucher et les bandes rousses qui le surmontaient.

Je me souviens de la fraîche pluie de mai qui tombait, avec un murmure accéléré, sur les végétaux avides d'eau et les toitures recouvertes de tuiles rouges. L'eau coulait à flots des gouttières et creusait sur le sol mouillé et meuble son cours divisé en un grand nombre de petits ruisseaux. Par les fenêtres ouvertes entrait le souffle frais de l'air refroidi. L'odeur de la terre grasse et labourée, le parfum de la verdure mouillée emplissaient l'atmosphère. Et à l'aube, les jardins saturés de pluie souriaient de leurs fleurs recouvertes de rosée.

Je me revois dans les sentiers de notre jardin, avançant à petits pas sur les taches de lumière qui tremblotaient dans l'ombre des branches agitées. Je me rappelle cette vague inquiétude qui s'emparait de moi lorsque, subitement, je prêtais une oreille attentive au bruissement des arbres et au gazouillement des ruisseaux.

Dans ces jardins, des abricotiers royaux m'ont offert leurs fruits dorés, des rosiers fleuris ont embaumé mon enfance de leur douce senteur et des roses rouges, et des roses blanches, au lieur de se faner dans la plénitude suprême de leur beauté, sont tombées à mes pieds, au contact léger de mes doigts sensibles, en une multitude de pétales.

J'ai connu, tout au long de ma vie, de nombreux pays et j'ai joui des multiples beautés que la nature nous offre, mais le souvenir des Jardins de Silihdar est demeuré ineffaçable. Ces jardins, je les ai emportés partout avec moi, et j'y ai trouvé refuge chaque fois que des nuages sombres et menaçants s'accumulaient sur l'horizon de ma vie.

*

* *

Autant notre jardin et des jardins et enclos avoisinants étaient gais et riants, autant l'intérieur de notre maison était maussade et froid.

D'intransigeantes habitudes de propreté, selon l'exigence expresse de ma grand-mère, faisaient disparaître tout objet capable d'apporter tant soit peu de désordre agréable ou de fantaisie dans notre vie quotidienne. Les murs de toutes les pièces étaient crépis et blanchis au badigeon. Le sol était parqueté sauf dans deux pièces où il était recouvert de nattes. Le parquet était si souvent lavé et frotté au sable que l'odeur de bois mouillé était devenue familière à nos narines.

D'un mur à l'autre des chambres s'étendait le canapé, toujours recouvert de couvertures d'une blancheur de neige. Les fenêtres étaient munies de rideaux blancs toujours impeccablement repassés. Une table circulaire, recouverte d'un ouvrage blanc au crochet, portait une carafe et un verre retourné, placés dans un plateau de cristal. Nous mangions dans la cour dallée de marbre blanc et, la nuit, nous nous couchions, en chemise de nuit blanche, dans des matelas étendus par terre dont les draps étaient

parfumés à la rose ou à la lavande. De tous côtés, une implacable blancheur frappait le regard. Aucun tableau sur les murs, aucun vase. Lorsque mes tantes apportaient des fleurs du jardin et les plaçaient dans der verres, ma doudou se plaignait de la «saleté». C'était à la saison des roses seulement que ces fleurs s'accumulaient en tas sur les tables et les divans. Ma doudou ne supportait que le parfum des roses qui, disait-elle, «sentent la propreté». Elle trouvait que les autres parfums, tant naturels qu'artificiels, n'étaient pas faits pour les gens honnêtes.

Quand, à l'approche de l'hiver, les portes du jardin se fermaient, le désespoir s'emparait de mon âme enfantine.

Dans les bras de l'une ou l'autre de mes tantes, accroupie sur le canapé blanc, c'est avec nostalgie que je me rappelais les allées ensoleillées et les rosiers. Je fermais alors les yeux et je me racontais d'incroyables légendes où les roses parlaient, où les arbres marchaient avec grâce et, les branches tendues comme des bras, dansaient en rond.

Il existait heureusement deux oasis dans la maison, où cependant mon accès était rare. L'une d'elles était la chambre de ma tante Yéranik, où elle tissait des «yazmas»*. Ma tante Yéranik défendait âprement son intimité; sa chambre était pour moi une antre mystérieuse dont l'accès constituait un bonheur et un rêve inaccessibles. L'autre était la pièce la plus spacieuse de la maison où, assises souvent l'une en face de l'autre, parfois aussi séparément, mes deux tantes tissaient des «yazmas».

Cette salle était pour moi un monde merveilleux. Le sol était recouvert de nattes qui crissaient légèrement sous les pantoufles de mes tantes. Le canapé était recouvert d'un tissu imprimé. Les rideaux, ici, étaient jaunâtres et à rayures rouges.

L'objet principal de mon émerveillement étaient les métiers à tisser; des tables basses devant lesquelles, assises jambes repliées sur des coussins, mes tantes Youghaper et Makrik travaillaient.

---

* Sorte de voile, éventuellement à broderies.

Elles portaient des «éntaris»* jaunes, roses ou bleus, orné de grandes fleurs multicolores.

A l'un des bords des métiers étaient posés des pots en terre remplis de colorants rouge, jaune ou violet. Le vert et le bleu étaient réservés à ma tante Yéranik.

Les feuilles et les fleurs dessinées sur les «yazmas» prenaient couleur et relief lorsque mes tantes tissaient et coloriaient, après avoir trempé leurs pinceaux dans l'un ou l'autre des colorants. Les «yazmas» peints étaient ensuite étendus sur des cordelettes disposées en rangs parallèles et mes tantes s'affairaient en bavardant. Elles ouvraient alors à mon esprit curieux les portes du monde extérieur inconnu. Je ne comprenais pas grand' chose à leur conversation, mais mon imagination nouvellement éclose prenait des ailes et, à partir de bouts de paroles, je me créais un monde nouveau.

J'aimais d'un amour particulièrement tendre ma tante Youghaper que j'appelais Gogo. Elle était l'aînée des sœurs et nourrissait des sentiments maternels non seulement à mon égard, mais aussi envers ma mère. C'est elle qui me soignait, me débarbouillait, m'habillait et me mettait au lit la nuit. Gogo était une femme à la complexion fine, aux cheveux châtains, aux yeux noirs au fond d'orbites profondes, très soucieuse de sa toilette. Elle avait les cheveux coupés sur le front et c'était la seule femme de la famille qui se poudrait de riz malgré les reproches qui lui étaient adressées à ce sujet. Elle aimait les tissus multicolores et racontait qu'elle avait désiré, durant de longues années, porter une robe de velours rouge, mais que cela avait été impossible parce que les idées austères de sa mère faisaient loi dans la maison. Gogo tombait parfois dans la mélancolie et, boudant son entourage, d'humeur sombre et triste, elle travaillait la main gauche à la tempe, car le mouvement nerveux de sa tête s'accentuait alors et les larmes coulaient en silence sur ses joues décharnées. Cette image de la tristesse me serrait le cœur et me faisait souffrir. Je ne

* Sorte de manteau léger, servant éventuellement de robe de chambre.

savais plus quoi faire pour voir apparaître un peu de sourire sur le visage désespéré de ma Gogo, et j'y arrivais quelquefois. Mais lorsqu'elle était bien disposée, Gogo était femme douce et affectueuse. Personne d'autre ne m'a déshabillait, elle ne cessait de faire accompagner chacun de ses gestes d'un chuchotement amoureux. Elle accomplissait tous mes désirs avec une patience sans bornes, elle me peignait avec douceur et, pour me distraire, elle ne racontait des histoires ou chantait pour moi d'une voix suave et triste.

Ma tante Mariko, au contraire, avait un caractère farouche et était d'humeur imprévisible. Pleine de vie, de tempérament riche, mais privée de la possibilité qu'avaient ses frères de donner libre cours, dans la vie, à leurs impulsions naturelles, elle laissait parfois éclater sa colère pour les raisons insignifiantes et se révoltait même contre sa mère.

Ce n'est qu'après le décès de sa mère que, déjà en âge mûr, elle a épousé un homme miteux qu'elle a d'ailleurs méprisé à juste titre jusqu'à la mort de celui-ci. Mais, grâce à ce mariage, elle a acquis son indépendance et s'est donnée à des festins sans fin. Le service à arac était prêt chaque soir. Les convives, dont certains étaient des musiciens, ainsi que les voisins arméniens et turcs, se rassemblaient et s'amusaient en jouant et en chantant.

Que ne suis-je née garçon!

Mais mon oncle Dikran m'en avait inoculé le germe. Désormais, et une fois pour toutes, c'est avec déplaisir que j'entendais les louanges et les vœux que l'on adressait au Sultan, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance ou de son intronisation. Chez nous, fort heureusement, personne ne se sentait obligé d'exprimer des sentiments de «sujet fidèle». Nous restions en dehors de telles manifestations et nous voyions même d'un mauvais œil les familles qui garnissaient la façade de leur maison de lampions dans le but de participer, en de telles occasions, à l'illumination de la ville.

A part la haine envers les sultans despotes, l'épisode du tcherkesse révolté et décapité m'avait inspiré un grand nombre de conte qui y prenaient toutes leur origine mais qui, graduellement, se métamorphosaient dans mon imagination. Chaque soir, quand ma tête reposait sur l'oreiller, je fermais les yeux mais je demeurais longtemps éveillée et je me racontais des histoires. Je revoyais le tcherkesse aux eux bleus, grand, distingué, monter les marches du palais en compagnie de ses «partisans» perfides. Il prêtait l'oreille aux moindres bruits et murmures, non de peur, mais par précaution, pour pouvoir mener à bien sa mission. Il était téméraire et brave et ne craignait pas la mort… Il était comme un mélange de l'oncle Artine et de mon père. Mon père non plus n'avait pas peur de mourir. Que de fois ne l'avais-je entendu dire! Ou peut-être était-ce une seule fois ? Mais cela s'était multiplié et ramifié en moi. Moi aussi je n'avais pas peur de mourir… Cette idée, que je voulais affermir en moi par la pensée, me plongeait dans une déchirante jouissance.

Petit à petit, je prenais la place du tcherkesse dans les histoires que j'inventais… Mes partisans étaient les garçons dont je pensais qu'ils étaient ou pouvaient être des mouchards. Je mon-

tais avec eux les marches du palais… (Il y avait toujours des marches dans mes histoires…).

Au cours du temps, cet esprit d'abnégation trouva d'autres sources et prit des directions différentes.

Mon père avait une maladie du foie qui lui causait parfois d'affreuses coliques. Les douleurs apparaissaient brusquement et mon père rentrait pour s'aliter. Le médecin affirmait que ces coliques étaient insupportables, mais mon père essayait de les maîtriser par la force de la volonté. Parfois, malgré cette volonté farouche, un cri sourd rappelant un mugissement parvenait à l'étage inférieur où l'on nous gardait, ma sœur et moi, afin de nous empêcher de faire du bruit. La résistance que mon père opposait à la douleur, le fait que mon papa chéri souriait entre deux crises et plaisantait avec ma mère pour lui inspirer courage (ce que mes tantes racontaient avec admiration), tout cela me faisait un profond effet. Et lorsque mon père quittait le lit au bout de deux ou trois jours, encore pâle, mais déjà fort sur les jambes, il devenait pour moi un héros qui avait terrassé un monstre invisible. Et je rêvais de pouvoir être comme lui, d'avoir l'occasion de combattre des monstres et de pouvoir les terrasser tous. Et tout m'apparaissait sous l'image d'un monstre. Les maladies étaient des monstres, la misère, dont on parlait déjà, était un monstres, la misère, dont on parlait déjà, était un monstre répugnant et les grands des grands étaient aussi des monstres invisibles, des bêtes légendaires qu'il fallait attraper par les cornes et maîtriser…

Que ne suis-je née garçon et tcherkesse, brigand, contrebandier ou bandit de grand chemin!... Rien que pour faire régner la justice et en mourir de bonheur!

Mon oncle Khatchik

Je revois le visage hâlé et viril de mon oncle Khatchik dans la nébuleuse confuse de mes souvenirs d'enfance. Je crois qu'il a été l'un de ces visages souriants et intimes qui, penchés sur mon berceau, m'ont procuré mes premières émotions visuelles.

Alors que j'avais à peine six ou sept ans, il me paraissait être l'un des prototypes les plus parfaits de la race humaine. C'était vraiment un beau mâle, grand et bien bâti, aux larges prunelles noires, et aux sourcils en arcades dont l'un, souvent surélevé par rapport à l'autre, donnait à son visage une expression d'étonnement ou d'ennui.

Il vivait loin de nous, à Péra, où, maître forgeron, il possédait un atelier.

Ceux de chez nous prononçaient le nom de mon oncle Khatchik avec un frisson ému mêlé d'indignation. On le vénérait comme un idole, et, en même temps, on prononçait à son encontre des blâmes amers et quelque peu voilés. Il ne faisait pas de doute que quelque chose de grave et d'irréparable avait eu lieu.

Lorsque doudou était assise au coin du canapé et qu'elle promenait son regard plein de dédain sur ses nombreuses filles, personne n'osait critiquer son fils préféré. Mais dès qu'elle s'éloignait, les bavardages reprenaient. Des soupirs et des allusions se succédaient. Parfois la maisonnée entière était d'accord. Parfois aussi elle se divisait en groupes adverses, et la conversation dégénérait en dispute et en des larmes abondantes.

Doudou non plus, en son for intérieur, ne pardonnait l'«irréparable» à son fils. Elle en portait l'ineffaçable tristesse sur son visage raffiné, devenu pâle comme une relique et sillonné de rides. Son amour-propre maternel était si profondément blessé, qu'elle préférait rester muette plutôt que de se plaindre de la conduite de son fils.

Ce qui était arrivé demeura longtemps un mystère pour moi. Puis, un jour, j'appris que mon oncle Khatchik avait tout simplement épousé une jeune grecque qu'il avait élue et aimée…

.....

Plus nous nous approchions de Péra, plus ma grand-mère s'essoufflait et haletait. Elle s'arrêtait fréquemment. Avec son mouchoir blanc, elle s'épongeait le front et le visage inondés de sueur, tandis que ses lèvres murmuraient: «Gloire à Dieu!». Cette route était le Chemin de la Croix de sa maternité déchirée.

A hauteur de la route de Pangalti, elle me laissa passer devant. L'inquiétude et le manque d'assurance de ma doudou étaient pour moi incompréhensibles. Comment, pourquoi et par quelle altération progressive les rapports entre la mère et le fils avaient-ils atteint ce stade? Un sourd conflit semblait exister entre eux, qui entraînait cet éloignement forcé. Et pourtant, ils s'aimaient avec fougue, fierté et admiration réciproque. Qu'est-ce qui les empêchait donc de se jeter dans les bras l'un de l'autre et de se parler gentiment, comme tant de mères avec leur fils?

.....

Il était manifeste que mon oncle Khatchik avait du plaisir à me revoir, malgré ses efforts surhumains pour refréner toute expression de joie. Mon instinct d'enfant ne s'y était point mépris et je me conduisais envers lui avec assurance. Du reste, cette sévère façon d'aimer était radicalement étrangère à mon monde intérieur. Il s'était rendu compte que sa mère devait l'attendre avec angoisse dans le cimetière situé derrière l'atelier. Pourtant, il ne se pressait pas. Totalement ignorante de ces déchirements intérieurs qui affectaient la mère et le fils avec une égale souffrance, j'entrais et je sortais sans voir de raison pour que cessent ces minutes de féerie.

Ma grand-mère était assise sur une pierre tombale, à l'ombre d'un orme. Ses deux mains blanches et usées sur les genoux, elle

regardait fixement devant elle. Parfois, elle tournait vers moi son regard sombre et pénétrant, comme pour me supplier de faire quelque chose. Parfois, aussi, le courroux étincelait dans ses prunelles figées. Puis, comme je commençais à l'importuner, elle me chassa d'un vague mouvement de la main.

Je me mis alors à flâner dans les allées du vieux cimetière, bordées de pierres tombales frustes. Dans les arbres hauts et âgés, je cherchais des yeux ce merveilleux fruit du micocoulier qui, je crois, a fait l'objet de la gloutonnerie des enfants de notre pays, de génération en génération. Quand j'en eus cueilli un ou deux, mon bonheur fut sans bornes. Je suis allée ensuite m'étendre, sur le dos, dans l'herbe et, les yeux fixés sur le parasol chancelant d'un arbre, je suis restée éblouie. Le bruissement rythmé des feuilles scintillante en perpétuel mouvement semblait me murmurer un conte. Mon cœur tremblait d'émotion chaque fois que deux cimes se penchaient l'une vers l'autre et échangeaient des murmures. Plus haut évoluait le firmament qu'un flocon de nuage blanc traversait à la hâte. C'est là que, pour la première fois, de façon confuse, terrifiée et en proie à une incroyable émotion, j'ai pris conscience de mon existence propre, de mon isolement dans l'univers infini.

Lorsqu'enfin mon oncle parut dans la porte arrière de l'atelier, je courus rejoindre ma grand-mère. Mon oncle avançait lentement et les graviers crissaient sous ses pas. Comme pour accentuer cette lenteur volontaire, il tira de sa poche sa tabatière et se mit à rouler une cigarette. Il ne regardait point sa mère, comme si leur rencontre n'était que la continuation d'une conversation interrompue.

- Assieds-toi! – prononça enfin doudou de ses lèvres pâles et tremblantes.

Mon oncle s'éloigna à nouveau pour apporter une chaise d'un café voisin. On aurait dit qu'il cherchait un prétexte pour s'attarder davantage. Il chassait des poules, poursuivait un chien ou adressait la parole à quelqu'un qui se tenait au loin. Cependant, tous ces obstacles furent enfin épuisés et mon oncle Khat-

chik, trouvant une chaise sans dossier, vint s'asseoir en face de sa mère.

Ils avaient bien sûr mille choses à se dire, mais ils gardaient tous deux le silence. J'examinais le front ridé de mon oncle, son sourcil surélevé, ses doigts nerveux dont il voulait rouler sa cigarette (mais la maudite cigarette ne se laissait pas faire). J'ai même supposé que c'était là la cause du dépit réciproque de ma grand-mère et de mon oncle, car ce dernier, exaspéré, se mit à se plaindre du papier «qui ne valait rien».

Finalement l'expression de mon oncle s'adoucit. Il me regarda, et élevant vers sa mère un regard plein de sollicitude et de tendresse, demanda d'une voix suave:

- La gosse n'aurait pas faim?...

La glace était désormais rompue. La mère et le fils se mirent à causer avec familiarité. Doudou n'avait jamais parlé à quiconque d'une voix aussi maternelle, aussi pleine de douloureuse tendresse, que lorsqu'elle s'adressait à son fils préféré:

- Yavroum*, Khatchik…

Ils ne se disaient point des choses importantes, no n'échangeaient des sentiments affectueux. Ils parlaient de choses banales et quotidiennes, de gens qu'ils connaissaient à peine. Mais, à travers même cette conversation futile, ils s'étaient retrouvés et goûtaient un moment cette douce sérénité qu'ils avaient recherchée depuis des mois. C'était comme s'ils assouvissaient une soif ardente ou s'ils avaient atteint un but inaccessible.

Une ou deux heures passèrent ainsi. Puis doudou se leva et se prépara à partir. Mon oncle nous accompagna jusqu'à la rue et baisa la main de ma mère. Les yeux de doudou s'humectèrent et, à son tour, elle embrassa son fils sur les deux joues. Frappée par ces effusions de sentiments, je regardais l'un et l'autre avec ravissement, quand j'ai senti que l'expression de mon oncle s'aigrissait.

---

* Mot turc signifiant «mon enfant». Très usité chez les Arméniens-occidentaux, il a pris un sens d'attachement total et inconditionnel. Quelque chose comme «mon âme», «mes entrailles», «mon moi-même» à la fois.

Emu par les larmes de sa mère, mon oncle fixait le sol de ses yeux irrités.

- Ne te fâche pas, mon chéri, - murmura doudou et ajouta:

- Même le Dieu de Péra est autre**…, - répondit mon oncle, agacé.

Mais il s'adoucit aussitôt et, voulant sans doute se séparer de sa mère en bons termes, il ne trouva rien d'autre à ajouter que de nous donner des conseils de prudence: ne pas se faire écraser par une voiture, ne pas s'égarer et, enfin, ne pas manquer le bateau.

Des années plus tard, un soir, tandis que nous étions, avec papa, en train de cueillie des roses dans le jardin, le parfum d'une rose me rappela ce matin embaumé où ma doudou avait décidé de m'emmener chez l'oncle Khatchik. Mon père coupait les plus belles des roses et parlait en même temps d'une voix calme et persuasive: «Le plus grand bonheur de l'homme…».

Je l'interrompis soudain pour lui demander:

- Pourquoi mon oncle Khatchik n'aimait-il pas sa maman ?

Mon père s'arrêta et, tournant vers moi son regard limpide et intelligent, me dit:

- Bien au contraire, ma fille, il l'aimait, mais dans une mesure qui dépassait ses forces. Tout le monde n'a pas assez de force pour aimer. Il faut être très puissant pour pouvoir porter cette charge accablante en son cœur.

** Expression arménienne, d'origine probablement turque, signifiant «autrement meilleur» ou «préférable de loin».

Les quartiers d'en bas

Ma tante Yéranik mise à part, les femmes de la maisonnée n'exprimaient que du mépris lorsque, dans leurs paroles, elles faisaient allusion à certaines rues dont elles appelaient l'ensemble «les quartiers d'en bas».

.....

Ma grand-mère et mes tantes faisaient montre de déplaisir en parlant des «relations» de ma tante Yéranik; elles critiquaient ses goûts qu'elles qualifiaient de vulgaires.

Ma tante Yéranik ne participait presque pas à la vie collective de la maison. Elle avait sa chambre à part, où elle tissait des «yazmas» sur un métier. Elle ne tolérait pas être brusquement dérangée dans sa solitude. Par ailleurs, elle ne se montrait pas quand on recevait du monde et n'accompagnait pas ses sœurs dans leurs visites. C'était comme si elle tenait à être séparée des autres et posséder son propre gîte, où elle pourrait préserver son identité et garder ses biens personnels.

Pour nous, enfants, ces biens étaient des merveilles des mille et une nuits. Ma sœur cadette commençait à pousser. C'était une enfant saine, éveillée mais calme. On ne nous appelait pas par nos noms; pour nous désigner, on disait «la grande», «la petite». La petite, donc, était une perfection, et non un vautour comme la grande. Elle jouissait le l'estime de tous et de la solitude particulière de ma tante Yéranik. Celle-ci emmenait souvent la petite dans sa chambre, étalait ses trésors devant elle et la petite y jouait tranquillement durant ses heures. Devant moi, les portes de ce paradis ne s'ouvraient que rarement; mais lorsqu'elles s'ouvraient, ma joie était si grande que j'en avais parfois de la fièvre.

Ma tante Yéranik adorait les parfums et elle en avait de toutes sortes dans une armoire. Cédant à mes supplications, elle l'ouvrait parfois et je contemplais dans l'extase ces flacons de

formes diverses et leur contenu multicolore. Il s'exhalait de ces flacons bouchés une senteur confuse de parfums mélangés qui enveloppait mon âme d'impressions sublimes. Les parfums se transformaient en visions et en un bonheur indéfini. Je voyais et j'entendais des choses sans rapport avec la réalité immédiate. Puis, quand ces impressions me suggéraient des histoires que je me racontais, ces histoires devenaient pour moi plus vraies que la réalité extérieure.

Mais ma tante Yéranik possédait encore une autre merveille dans sa chambre. C'était sa malle. Elle y gardait tous les objets qui lui avaient passé par la main depuis ses années d'enfance. Il y avait là des morceaux de vieux châles indiens râpés, des soieries persanes, des crêpes de Brousse brodées de fils d'or, des pièces d'étoffes aux couleurs vives et criardes, des paquets d'échantillons, des bibelots en ivoire et en fil d'argent, des coupes, des tasses, du fil de soie diversement coloré, un collier d'ambre et une multitude d'autres objets.

Des liens étroits unissaient ces objets aux histoires que ma tante racontait. Elle était la seule, à la maison, à parler de sa grand-mère, la mère de Hagop fils de Chirine, dont la maison était jadis remplie de tout ce que les caravaniers avaient rapporté de leur longues randonnées. Ma tante Yéranik racontait qu'à l'époque de son enfance, la famille, tombée dans l'indigence, avait extorqué l'un après l'autre les châles et les étoffes précieux des mains de sa grand-mère caduque et les avait vendus. Tout avait été dispersé, «jeté à l'eau».

- Il n'en reste plus rien! – disait-elle avec grand chagrin. – Rien que ça! – soupirait-elle en montrant les débris accumulés dans la malle.

De la puissante génération disparue de mas aïeux, il ne restait en effet que des histoires dans la bouche de femmes et d'hommes dégénérés, sur le point de passer à leur tour, de même qua dans la malle de ma tante Yéranik, sous forme de débris déchiquetés et mités de châles jadis somptueux, de superbes tapis et de précieuses mousselines.

*
* *

Dans sa chambre, à l'heure des loisirs, elle tissait tout en chantant ou contant. C'est là, dans cette chambre, que la clarté s'est faite pour moi sur certains épisodes familiaux passés ou récents. Indubitablement, ma tante Yéranik était douée pour la narration, à l'instar de son grand-oncle, Farhad le conteur, mais – hélas! – les conteurs n'avaient plus de place dans la réalité contemporaine. Elle était plus réservée à propos du talent de son grand-père, l'«achough»* Chirine, qu'au sujet des merveilleuses qualités de narrateur de Farhad.

Elle racontait comment Farhad, chef de caravane, administrait ses voyageurs avec fermeté et justice. Si un officier turc accompagnant la caravane exigeait des faveurs exceptionnelles, Farhad refusait; ils s'irritait si on insistait. Les menaces et les promesses étaient sur lui sans influence. Mais Farhad révélait ses qualités de chef-caravanier dès qu'un danger quelconque menaçait la caravane. Il était rusé comme un renard quand il le fallait et, à l'occasion, préférait plutôt s'entendre avec les bandits de grand chemin que de mettre en danger la vie et les biens de ses voyageurs.

Parfois, la neige bloquait la route et il devenait nécessaire de camper et d'attendre. Les réserves de vivres et d'eau s'épuisaient, mais il fallait patienter. Farhad rassemblait les voyageurs autour de lui et contait. Ma tante Yéranik disait que Farhad décrivait avec une telle perfection des festins et des banquets à ces hommes affamés, qu'au lieu de sentir leur faim monter, ceux-ci s'en rassasiaient et tombaient dans la torpeur. Et lorsqu'un danger était pressenti, Farhad narrait des exploits légendaires avec tant d'adresse et d'ardeur que certains des voyageurs souhaitaient d'être attaqués pour faire montre de bravoure et devenir à leur tour des héros dignes d'être contés.

---

* Sorte de barde ou de troubadour du moyen-âge arménien.

Tout en racontant, ma tante Yéranik souriait de ses yeux humectés, et pleurait parfois en souriant. L'émotion et le transport métamorphosaient son visage brun variolé. Ses yeux pétillaient d'ardeur et, souvent, d'ironie.

2e livere

L'école

La section des grandes était fréquentée par des fillettes, âgées au plus de quatorze ans, appartenant aux diverses couches de la société. Il y avait quelques filles de commerçants, parentes de membres des conseils d'administration de l'école non payantes, filles de parents franchement nécessiteux. La grande majorité des élèves étaient des filles d'artisans ou de petits boutiquiers - d'«esnafs», selon l'expression consacrée - plus ou moins aisés. Les filles de commerçants étaient orgueilleuses, voire arrogantes, même vis-à-vis de la maîtresse et des instituteurs, qu'elles considéraient comme des salariés à la charge de leurs parents. La maîtresse et quelques uns des instituteurs choyaient ces élèves-là; ils leur donnaient les meilleures notes; ils étaient souriants et tolérants pour les délits qu'elles commettaient. Et pour nous autres, tout cela ne passait pas inaperçu.

Les élèves les plus douées et les plus brillantes sortaient cependant des rangs des filles d'«esnafs». Celles-ci faisaient preuve de tempérament, protestaient pas à se compromettre, organisaient à l'occasion quelques mutineries.

A douze ans je connaissais déjà le monde extérieur, à travers celui de l'école, avec ses contradictions, ses luttes et ses stratifications inadmissibles. L'école constituait la miniature de cet univers des grands que je connaîtrais plus tard. Considérations mesquines, vanités, fourberies, mensonge, égoïsme… Il y avait là des filles qui se soumettaient à toutes sortes de bassesses pour obtenir un bon point et qui, plus tard, afin de jouir de facilités matérielles, devaient user des mêmes procédés. Mais il y avait aussi des élèves indifférentes à la renommée et au profit personnels, qui subissaient les punitions en silence, pouvaient se dévouer par un

transport instantané, mais qui n'étaient pas persévérantes dans cette conduite. Certaines se soumettaient, humbles et obéissantes, aux règlements de l'autorité scolaire et se conformaient en tout point aux vœux des maîtres; d'autres, en revanche, tenaient à conserver à tout prix leur liberté de jugement.

Mais c'était surtout la partialité, dont faisaient preuve les fonctionnaires de l'école vis-à-vis des riches et des pauvres, qui ne nous échappait pas et attisait en certaines d'entre nous des sentiments de droit et de justice.

En me rappelant ma vie d'écolière, je revis les conflits moraux d'une personne engagée dans une lutte inégale. Toujours éveillée et prête à se défendre, toujours tendue, et éventuellement en proie à un désir irrésistible de passer à l'attaque sans se soucier des conséquences inévitables.

Mue par de telles dispositions, je me suis trouvée un jour aux prises avec la maîtresse qui avait frappé avec la règle sur les doigts endoloris de froid d'une fillette indigente. Les suites auraient pu être très graves, mais mon père, à qui on s'était plaint de l'«acte inqualifiable» de sa fille, avait suggéré au directeur:

- Que ne demandez-vous pas à ma fille la raison qui l'a incitée à s'attaquer à sa maîtresse?

Les punitions corporelles étant abolies, l'administration jugea plus sage de glisser sur l'affaire.

.....

Je n'étais pas encore capable, en ce temps-là, d'évaluer de façon sûre l'injustice provenant des inégalités de situation, mais un vague scrupule me tourmentait et, par suite sans doute d'une contradiction interne de mon caractère, je m'irritais à l'encontre des pauvres qui m'inspiraient ce sentiments; à tel point qu'à la moindre occasion je m'extériorisais de manière violente.

Un jour, à l'heure du goûter, une fille de riches, appelée Mélinée, mangeait des cerises dans le jardin. On était au début du printemps et les cerises étaient encore rares. En face d'elle était assise une fillette nécessiteuse qui regardait les cerises avec des

yeux de chatte voleuse. Mélinée tenait les cerises dans une paume; de l'autre main, elle les attrapait par la queue, les approchait de sa bouche et mordait dans le fruit juteux. La fille en face d'elle faisait chaque fois, de ses lèvres avides, un mouvement réflexe analogue et en avait l'eau à la bouche.

Cette scène me bouleversa. Ne pouvant plus tenir, je m'approchai d'un mouvement souple de félin, j'arrachai les cerises des mains de Mélinée et les balançai d'un coup au-delà du mur du jardin.

Mais je n'ai jamais compris pourquoi, à la place de Mélinée, ce fut la fillette indigente qui se mit à sangloter.

*

* *

On pensait de moi que j'étais une enfant gâtée. Pourtant, je souffrais continuellement sans exprimer cette souffrance d'une quelconque façon. Ce qui me révoltait le plus, c'était ce sentiment déplacé et impitoyable qu'on appelle la charité et qui, j'en suis convaincue, est toute autre chose. A chaque occasion mes entrailles se tordaient brusquement de ce pénible sentiment, ce qui, au lieu de me calmer, me rendait violente et agressive.

Ce trouble atteignait en moi des proportions monstrueuses quand, deux fois l'an, on faisait des vêtements pour les élèves non payantes de l'école. Les riches «bienfaiteurs» du quartier faisaient don à l'école de quelques rouleaux de tissus. («Ils se débarrassent des pièces à jeter», disait ma tante Yéranik). A l'école, en présence de toutes les élèves, la maîtresse appelait une à une les non-payantes et préparait la liste. Puis, l'institutrice de coupe, Madame Filore (mais comme je haïssais cette femme du fond de l'âme!) prenait les mesures et on commençait à couper dans la classe même, devenue atelier. Les grandes élèves aidaient à coudre. Chaque fois qu'une fille était appelée à l'essayage, mon cœur se serrait d'oppression; il me semblait que c'était là quelque chose de monstrueux. Mais plusieurs, parmi ces filles, revenaient

souriantes et heureuses… Une fois cependant une élève refusa le vêtement. C'était une enfant de onze ans, appelée Adrinée, fille d'un batelier mort deux années plus tôt. Une fille morose et inexpansive. Elle cessa bientôt de fréquenter l'école. Nous apprîmes par las suite qu'elle était morte d'une pneumonie.

Le dimanche de Pâques ou de Noël, les non-payantes, uniformément vêtues, étaient conduites en rang à l'église, pour permettre à leurs bienfaiteurs de vois de leurs propres yeux le résultat de leur charité. Le prêtre officiant louait dans son homélie la bonté chrétienne de ces bienfaiteurs et expliquait que la richesse est un présent que Dieu prodigue à ses élus mais qu'elle appartient dans le fond aux plus pauvres. Mais l'homélie se terminait par des vœux d'abondance et d'affaires lucratives à l'adresse des bienfaiteurs.

En ces jours solennels les non-payantes semblaient se rendre compte davantage de leur condition misérable. Que de têtes courbées n'ai-je pas vu dans leurs rangs, que d'yeux tristes! Parfois aussi, quoique très rarement, des regards étincelant d'indignation. Et dire que ces «bienfaiteurs» attendaient de la reconnaissance de ces enfants malheureuses…

Mon père, heureusement, exprimait lui aussi de l'irritation pour ces mœurs et répétait en toute occasion qu'une telle charité ne peur apporter que du mal, l'amour-propre de ces pauvres enfants en souffrant énormément. Il invita un jour le directeur de l'école chez nous et lui dit qu'il fallait mettre un terme à cette habitude.

- Mais, Mguerditch agha*, - répondit le directeur, ces non-payantes n'en sont pas mécontentes! Au contraire, elles sont heureuses de porter des vêtements neufs.

- C'est donc pire encore, - conclut mon père.

---

* «Nom de dignitaires orientaux musulmans» (Petit Larousse). Ici, simple terme de civilité, généralement réservé aux notables, en usage chez les Arméniens de Constantinople.

La barque

Kokona trouva un batelier grec digne de confiance, dont nous louâmes la barque pour Fayizé et moi-même. Tout fut arrangé comme dans un rêve, comme par enchantement.

Au coucher du soleil, nous nous rendions au rivage à deux. Nos têtes recouvertes de voiles blancs, nous marchions le long de la côte. Nous écoutions, comme une musique infinie, le flux et le reflux rythmé de la mer, dont les flots arrivaient jusqu'à nos pieds pour s'y éteindre en écume, dans un murmure. Quelquefois le vent se levait brusquement, nous essoufflait et déposait des flocons d'écume sur des débris de coquillages, formant une dentelle déchiquetée. Des barques de pêcheurs, ancrées auprès des embarcadères en bois, se mettaient soudain en mouvement et oscillaient un moment sur place.

Puis, subitement, la mer se calmait. Nous allions alors à notre barque et nous nous asseyions, l'une près de l'autre, sur la banquette de velours rouge. Anasthase, le batelier grec, manches retroussées, commençait alors à ramer et la barque quittait lentement le rivage.

Le soleil déclinait vers l'horizon et notre barque allait et venait en longeant la côte. Parfois le batelier interrompait notre méditation silencieuse en nous faisant part de ses soucis. Il s'était endetté pour acheter la barque et s'attendait à un bon pourboire en plus du prix de la location. Il se proposait par la suite de vendre la barque et de s'acheter une embarcation plus grande, ce qui lui permettrait de faire la navette entre les îles et la côte asiatique. Il pourrait alors se marier.

Un soir, une seconde barque se montra sur la mer. C'était une embarcation particulièrement belle. Le batelier, habillé en marinier grec, paraissait être un jeune malade rongé à l'extrême. Les minces sourcils surélevés, sur un front livide et sans teint,

donnaient à son visage une expression d'homme irrité. Mais dès notre première rencontre, le jeune homme nous regarda et un frêle sourire se dessina sur ses lèvres.

Nos deux barques naviguèrent jusqu'à une heure tardive et s'arrêtèrent enfin devant des embarcadères différents.

Le lendemain, nous rencontrâmes à nouveau le jeune homme malade, en mer. Ses yeux aux pupilles dilatées nous regardèrent avec un plaisir évident. Puis nos barques s'éloignèrent dans des directions contraires mais, en nous retournant, nous le vîmes qui s'était retourné à son tour et continuait à nous sourire. Fayizé soupira et, soudain, le sourire se figea sur ses lèvres.

Le soleil allait se coucher; le firmament embrassé envoyait sur la mer une pluie d'or. Un vent léger venant du sud enflait la mer et les vagues, grossies, étreignaient la barque pour la soulever. Un vague vertige nous étourdissait. Nous étions comme ivres.

Je remarquai soudain que Fayizé était plus blême que d'habitude. Elle tremblait en claquant des dents.

Je me souviens des jours d'anxiété et des nuits d'angoisse qui suivirent. Fayizé souffrait d'une inflammation pulmonaire. Elle finit par se rétablir et se lever, mais Nahad Bey hochait la tête avec méfiance et disait à mon père que cette maladie avait été un coup de poignard pour la pauvre fille.

Fayizé devenait à la longue légère comme une plume et de plus en plus langoureuse. La tête recouverte de voile blanc, elle était comme une apparition irréelle et lointaine. Sa beauté avait atteint son apogée, comme la beauté suprême d'un être sur le point de passer ou déjà détaché de ce monde.

- «Dès qu'elle parle, on s'attend à ce qu'elle se pâme…»*

Un soir, Fayizé, la tête sur l'oreiller blanc, me reparla du jeune homme inconnu et me pria d'entreprendre seule la promenade en barque afin de renouer nos rapports.

Assise seule sur la banquette de velours, c'est avec tristesse

---

* Vers d'un poème de Bedros Tourian.

que j'ai accompli le vœu de Fayizé, mais l'autre barque ne revint plus. Le jeune homme inconnu qui avait ému notre cœur avait disparu de notre horizon, sans espoir de retour. C'est en vain que ma barque évoluait devant Maltépé… Soudain une lourde tristesse m'envahit ; - que ne pouvais-je partir et disparaître moi-même, sans que ma barque n'accostât désormais en un rivage quelconque!... Et pour bercer ma douleur, la nuit, je chantais en moi-même. Ce n'était pas une chanson, mais une sorte de rythme qui entraînait ma pensée dans son balancement harmonieux. Deux années plus tard, me remémorant ces moments, je composai le poème en prose intitulé «La barque». Il fut édité, puis réédité à plusieurs reprises, fut même traduit en français et publié dans la revue dirigée par René Ghil**, mais personne ne sut que celui qui m'avait inspiré ce poème avait été mort en vomissant son sang lord d'une promenade en barque, cherchant peut-être des yeux deux jeunes filles voilées avec lesquelles, en un moment d'un crépuscule merveilleux, il avait échangé un pâle sourire.

** Le texte français de La barque (traduit par l'auteur), tiré des Ecrits pour l'art (No1, 1905) est donné dans ce mémoire.

Le tombeau de Tourian

Je m'étais adonnée à la lecture avec grande ferveur. La première fois que je lus un livre en français, le comprenant à peu près complètement jusqu'à la fin, des horizons nouveaux s'ouvrirent devant moi.

Après l'école, j'étais restée coupée de ceux qui entretenaient notre ardeur de jeunes. Je m'étais repliée sur moi-même et je me sentais lasse comme si je sortais d'une longue maladie. D'un nombreux prisonniers étaient rentrés chez eux à la suite de l'amnistie générale et on ne signalait pas de nouvelles arrestations. La propagande nationale s'était affaiblie en conséquence ou modifiée dans son style et, provisoirement, je me trouvais en dehors de son cercle d'action.

Des heures durant, je me retirais dans ma chambre pour lire. Des problèmes nouveaux m'occupaient: en premier lieu, la situation de mes anciennes camarades de classe et d'autres amies du même âge, que contrariaient non seulement l'opinion publique, mais aussi l'attitude de leurs parents et principalement de leur père.

Il n'était pas permis à ces jeunes filles de sortir seules, et certaines étaient contraintes à épouser des hommes envers lesquels elle n'avaient que haine et mépris. Elles ne pouvaient s'habiller à leur guise, se conduire comme bon leur semblait; bref, elles étaient privées des libertés les plus élémentaires. Elles tombeau de Tourian. Mihran était à tel point livide que j'eux peur qu'il n'en devienne malade. Je lui pris la main en douceur et je la serrai, comme pour le protéger de sa faiblesse. Puis j'oubliai tout et je m'imprégnai avec ferveur du souvenir de Tourian. Un sentiment profond m'accapara toute entière. Dans la série «Crépuscules de Scutari», j'ai essayé d'exprimer mes impressions de ce jour-là. Un superbe coucher de soleil, avec ces rayons de feu, constituait le

fond de notre émotion du moment. Un oiseau chantait en détresse sur un tilleul, dont les branches étaient tendues comme pour prier. Les pierres tombales et les arbres exubérants qui les protégeaient de leur ombrage semblaient nous observer avec étonnement. D'autres jeunes gens s'approchèrent à leur tour et, passé les premières minutes d'embarras, la communion s'établit. Debout en groupe devant le tombeau du poète, unis dans un même état d'âme, nous plongeâmes dans la méditation et la rêverie. Par la suite, j'ai souvent visité le tombeau de Tourian et j'y ai toujours trouvé des jeunes gens, seuls ou en groupe. Ce tombeau était le pèlerinage des jeunes de mon temps et des générations qui suivirent.

Ce soir-là, dans le cimetière de Scutari, nous avions atteint le zénith de notre pâle amour. Pour moi, du moins, c'était ainsi.

De nouveau sur nos balcons nous échangions des livres, Mihran continuait toujours à m'offrir des jasmins, mais je tâchais désormais de mettre délicatement un terme à ses épanchements, qui finissaient par me sembler déplacés et même, souvent, ridicules.

Je m'étais acquittée de ma dette envers le sentimentalisme de Constantinople et nulle effusion de cet ordre ne m'arriva par la suite.

TABLES DES MATIERS

- AVANT-PROPOS 5

II.- INTRODUCTION 7

III.- L'ECRIVAIN ET SON IMAGE 13
a) Eléments pour une biographie de Zabel Essayan 15
b) Présentation de l'œuvre 18

IV.- LA LITTERATURE ET SON MONDE 25
a) *Le dernier calice* ou l'univers romanesque de Zabel Essayan 27
annexe I La problématique de l'être-femme 35
annexe II Bref aperçu sur l'univers romanesque
de Zabel Essayan 37
b) *Les Jardins de Silihdar* et la chronique autobiographique 42
c) *Autres ouvrages* (présentation succincte) 52

V.- CONCLUSION 59

VI.- BIBLIOGRAPHIE (bilingue) 63
A- Œuvres de Zabel Essayan 65
B- Œuvres sur Zabel Essayan 95

VII.- QUELQUES TEXTES FRANÇAIS
DE ZABEL ESSAYAN 99
a) *Mon enfant* 101
b) *La barque* 103

VIII.- TRADUCTIONS (Textes de Zabel Essayan traduits
de l'arménien par Chouchik Dasnabédian) 105
I.- *Dans les ruines* (extraits) 107
II.- *Le dernier calice* (extraits) 111
III.- *Les Jardins de Silihdar* (extraits) 113